LECTURES COURANTES

C. Fontaine

Heath's Modern Language Series

LECTURES COURANTES

QUARANTE LEÇONS DE LECTURE ET DE CONVERSATION SUIVIES D'EXERCICES DE TRADUCTION

PAR

C. FONTAINE, B.L., L.D.

DIRECTOR OF FRENCH INSTRUCTION IN THE HIGH SCHOOLS OF WASHINGTON, D.C.

C'est la pratique qui rend maître de la langue.

DUCLOS.

BOSTON, U.S.A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1895

Typography by C. J. Peters & Son, Boston.

Presswork by S. J. Parkhill & Co.

PRÉFACE.

Le très bienveillant accueil qui a été fait de toutes parts au "Livre de Lecture et de Conversation" et les nombreuses demandes de professeurs désirant un livre pour y faire suite ont engagé l'auteur à publier ce nouveau volume plus tôt qu'il ne l'avait pensé.

Fidèle aux idées exprimées dans la préface de l'ouvrage précédent, on a joint aux quarante leçons dont se compose ce volume des exercices de traduction, qui, dans la pensée de leur auteur, devront être faits oralement dans la classe puis écrits durant les heures d'étude, corrigés par le maître et enfin mis au net dans un cahier "ad hoc."

Ce second livre ne comprend aucune règle de grammaire parce que, arrivé à ce point de l'étude d'une langue, il est préférable que le maître lui-même donne les explications nécessaires à une intelligence complète du "comment" et du "pourquoi" des choses.

On a aussi pensé qu'il pourrait plaire à certains professeurs de se servir de cet ouvrage en même temps que d'une grammaire écrite en anglais, et on n'a pas voulu ajouter à ce volume quoi que ce fût qui pût les en empêcher ou leur faire croire que les deux livres ne pouvaient marcher de front.

Le choix des sujets a été inspiré par l'idée que la tâche des maîtres, quels qu'ils soient, consiste non seulement à

apprendre aux élèves les principes et la construction de la langue mais encore à faire leur possible, au cours de leur enseignement, pour augmenter la somme des connaissances générales de ceux et de celles qui sont confiés à leurs soins.

Messieurs les professeurs A. Gonard de "Mount-Vernon Seminary," Washington, et O. B. Super de "Dickinson College," Carlisle, voudront bien accepter nos remercîments les plus sincères pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans la correction des épreuves.

C. FONTAINE.

CHARMIAN (PENN.)
le 1er Août 1895.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES EXERCICES.

LECTURES COURANTES.

Première Leçon.

Le Globe où nous Vivons.

Notre globe a été primitivement une masse ignée et fluide; toutes les parties qui la composent, roches, terre, métaux, réduites en vapeur par une chaleur incommensurable, accomplissaient leur évolution dans l'espace, comme le font aujourd'hui les comètes.

Combien de temps a duré cette période d'incandescence? Nul ne saurait le préciser, mais elle n'a pas dû être moindre d'une série de millions d'années.

Peu à peu, cependant, par suite d'un refroidissement relatif, les métaux et les minéraux à l'état gazeux ont passé d'abord à l'état liquide. Autour de cette masse brûlante et dont la lumière devait être aussi vive que celle du soleil, les masses d'eau, qui occupent aujourd'hui les deux tiers au moins de la surface du globe, formaient une atmosphère de vapeurs confondue avec l'atmosphère d'air au milieu de laquelle nous vivons aujourd'hui.

Le refroidissement continuant, la masse liquide et incandescente s'est couverte peu à peu d'une sorte de croûte moitié minérale, moitié métallique. Cette croûte passant par degrés du rouge blanc au rouge cerise, a dû changer la teinte lumineuse de notre globe tout en conservant longtemps encore son éclat.

Il va sans dire, qu'alors et longtemps encore après, toute vie était impossible, car une des conditions essentielles de tout organisme vivant est l'existence de l'eau et de l'humidité.

Il fallut donc attendre que la masse terrestre se refroidît suffisamment pour que les vapeurs suspendues dans l'atmosphère pussent se condenser, tomber en eau et former les vastes océans.

Sans doute il a dû arriver plus d'une fois que la masse des matières liquides enfermées dans la légère enveloppe formée par la croûte terrestre ait produit des bouillonnements, des vapeurs cherchant une issue et par suite des déformations inattendues et des bouleversements du globe entier. Aujourd'hui même ces révolutions ont lieu trop souvent, quoique sur une moins grande échelle. On les appelle des tremblements de terre; les volcans sont les bouches ouvertes pour les feux souterrains qui brûlent encore dans l'intérieur de la planète et tiennent lieu, en quelque sorte, de soupapes de sûreté, en laissant un échappement aux gaz souterrains qui tentent de briser leur enveloppe.

On s'est peu préoccupé de la durée qui fut nécessaire pour arriver à ce refroidissement; un jour sans doute, cette question sera résolue, mais elle est d'une mince importance jusqu'ici, puisque l'existence des êtres organisés est tout à fait étrangère à cette période.

Quand la surface du globe fut assez refroidie pour permettre aux premières eaux de se former, les premiers germes de la vie purent éclore.

Les eaux qui vinrent se déposer en vastes étendues sur toutes les dépressions à peine refroidies de notre globe renfermaient-elles déjà, quand elles étaient à l'état gazeux, les principes salés et alcalins qui caractérisent aujourd'hui les eaux de la mer, ou rencontrèrent-elles au contact de la croûte terrestre ces sels prêts à se mettre en dissolution? Tout prouve

que l'une ou l'autre de ces hypothèses est vraie, car nul ne doute que les premiers êtres animés et les premiers végétaux qui parurent sur le globe à cette époque aient été aquatiques et marins; la paléontologie l'a démontré jusqu'à l'évidence.

La chaleur interne du globe se communiquant à sa surface dut alors faciliter l'existence d'êtres immenses et de végétaux monstrueux. En même temps, les eaux tantôt renvoyées en vapeur, tantôt retombant sur le sol en masses compactes, se mirent à altérer ou à décomposer les roches métalliques qui formaient cette sorte d'enveloppe, usant par leur contact les parties les moins dures, laissant les autres intactes. C'est ainsi que la science explique ces couches sédimentaires et stratifiées dont on retrouve les traces sur tous les points du globe.

En résumé on distingue, en géologie, quatre âges principaux : l'âge primordial, l'âge secondaire, l'âge tertiaire et l'âge quaternaire.

On appelle âge primordial la longue période pendant laquelle la terre faisait partie de la série des astres lumineux.

Dans l'âge secondaire, la terre a cessé d'être le théâtre exclusif de l'action minérale. L'Océan s'est montré et a couvert le globe. Les parties en saillies, disseminées çà et là, y ont formé des îles, peut-être des continents.

C'est l'époque où les premiers êtres organisés ont fait leur apparition. La paléontologie nous apprend que les premières plantes qui poussèrent furent de la famille des acotylédonées qui comprend toutes les algues et toutes les fougères et que les premiers animaux furent les plus élémentaires, ceux qu'aujourd'hui nous appelons les animaux inférieurs, les zoophytes, les mollusques, les trilobites.

Pendant la seconde période de l'âge secondaire, succédèrent à ces premiers êtres rudimentaires les plantes qui caractérisent aujourd'hui la végétation tropicale et de grandes espèces de reptiles sauriens aujourd'hui disparues.

Dans l'âge tertiaire, les continents commencèrent à se dessiner avec leurs principaux reliefs; les climats se distinguèrent suivant les zones; chaque pays eut sa température et ses saisons. La grande classe des mammifères parut et peupla les campagnes. On en retrouve encore des traces monstrueuses. C'est l'époque des grands pachydermes, qui ont depuis longtemps cessé d'exister.

Jusqu'à l'âge quaternaire la couche solide du globe terrestre n'était pas assez épaisse pour empêcher le rayonnement extérieur de la chaleur interne. Dans l'âge quaternaire, la température de la surface de la terre cessa de décroître, les climats furent fixés; les générations, se succédant sur le même point du sol, y trouvèrent toujours le même régime et l'espèce humaine, qui venait d'apparaître, établit rapidement son empire sur le globe.

LE GLOBE OÙ NOUS VIVONS.

Questions.

1. Qu'a été primitivement le globe où nous vivons ?
2. Dans quel état étaient les parties qui le composent ?
3. Sait-on combien de temps a duré la période d'incandescence ?
4. Quel état succéda à l'état gazeux ?
5. Notre globe avait-il alors une lumière propre ?
6. Que formait alors l'eau qui occupe maintenant les deux tiers de la terre ?
7. De quoi se couvrit plus tard la masse liquide et incandescente ?
8. La teinte lumineuse de notre globe a-t-elle toujours été la même ?
9. Pourquoi la vie était-elle alors impossible à la surface de la terre ?
10. Que fallut-il attendre pour que l'eau existât à la surface du globe ?
11. Qu'a-t-il dû arriver souvent ?
12. Se produit-il encore de nos jours des révolutions à la surface du globe ?
13. Connaissez-vous quelques tremblements de terre fameux ?
14. Que sont les volcans ?

15. Quels sont les principaux volcans du monde, où sont-ils situés ?
16. Sait-on combien de temps dura la période de refroidissement de la terre ?
17. Quand les premiers germes de vie purent-ils éclore à la surface du globe ?
18. Quels sont les principes qui caractérisent les eaux de la mer ?
19. Quelles sont les deux hypothèses dont on se sert pour expliquer la présence du sel et des alcalis dans l'eau de la mer ?
20. Où parurent les premiers végétaux et les premiers êtres animés ?
21. Qu'est-ce que c'est que la paléontologie ?
22. Pourquoi les premiers végétaux et les premiers êtres animés qui parurent sur la terre durent-ils être monstrueux ?
23. Comment la science explique-t-elle les couches sédimentaires et stratifiées dont on retrouve les traces sur tous les points du globe ?
24. Combien d'âges principaux distingue-t-on en géologie ?
25. Quels sont-ils ?
26. Donnez une définition de la géologie.
27. Qu'est-ce que la période primordiale ?
28. Dites ce qu'a été l'âge secondaire.
29. Pendant quelle période l'océan a-t-il couvert le globe ?
30. Quand les premiers êtres organisés ont-ils fait leur apparition ?
31. A quelle famille appartenaient les premières plantes ?
32. Que furent les premiers animaux ?
33. Quels furent les plantes et les animaux qui succédèrent à ces premiers êtres rudimentaires ?
34. Pendant quelle période les continents commencèrent-ils à se montrer ?
35. Quelles sont les différentes zones de la terre ?
36. Quelle est la classe des animaux qui parut alors ?
37. Qu'est-ce que c'est qu'un pachyderme ?
38. Quand la température de la surface de la terre cessa-t-elle de décroître ?
39. Quelle fut la race qui apparut alors ?
40. Où établit-elle rapidement son empire ?

Deuxième Leçon.

L'habitation humaine.

Depuis la première hutte que l'homme s'est construite jusqu'aux maisons à vingt étages où il fait circuler l'eau, la vapeur et l'électricité que de progrès ont été faits ! Ce sont ces progrès que nous voulons ici examiner.

Une loi conduit l'homme à se défendre contre les agressions et les intempéries.

Aux temps les plus lointains que l'histoire connaisse, des abris sous roches ont, durant des siècles, garanti l'homme, et des entassements de matériaux, formant barrière, l'ont protégé contre ses ennemis. A ces besoins de défense est venu s'ajouter par la suite le désir d'orner son logis.

Les mœurs des peuples d'abord, plus tard leurs sentiments artistiques sont les deux points de départ de toutes les modifications que l'homme a, d'âge en âge, apportées à son gîte.

Dans le département de l'Yonne, aux environs de Joigny, on reconnaît l'emplacement d'un grand nombre de demeures de l'âge de pierre. Ce sont des espaces circulaires, d'un diamètre de huit à dix mètres environ. Le centre est occupé par un tronc d'arbre fossile. Autour, le sol est formé d'une terre noire et grasse, mêlée d'ossements, de charbons et de silex travaillé. Ce sont les restes des anciens habitants, unis aux débris de leur mobilier.

Les traces de ces premières sociétés humaines ont été retrouvées en France, dans la vallée de l'Oise ; en Angleterre ; près de Madrid à San Isidoro ; en Italie, en Egypte, en Algérie, dans le Sahara, arrosé alors de fleuves majestueux et nourrissant des populations nombreuses. On en a aussi recueilli en Palestine, en Syrie et dans la péninsule Arabique,

en Asie et au Mexique. Dans les pampas de l'Amérique du Sud, au milieu de plaines infinies, sans un rocher où appuyer sa hutte, sans un arbre, l'homme avait imaginé de s'installer sous la carapace de tatous gigantesques. La dépouille de l'animal vaincu devenait l'abri du vainqueur.

Quand il eut inventé les premiers outils, voulant une demeure d'une sécurité relative, l'homme choisit une grotte d'accès difficile. L'habitation devint une forteresse, d'abord naturelle. Plus tard, ses ressources se développant, il conçut l'idée de se procurer des fortifications artificielles.

L'explorateur Nachtigal a décrit, dans un de ses récits de voyage, un village aérien du Soudan, aux maisons juchées dans des arbres, qui donnent à penser ce que purent être les abris primitifs. Sur les branches les plus grosses à peu près horizontales, reliées par des traverses, rejointes par des entrelacs de lianes, on avait édifié les cabanes; des échelles de corde et de bois servaient à l'accès. En cas d'alerte, toute communication avec le sol était vite interrompue.

Les Pœoniens de la Thrace, dit Hérodote, bâtissaient leurs villages sur des pilotis enfoncés dans les bas-fonds des lacs. A l'Est de la mer Noire, d'après Hippocrate, les riverains du Phase élevaient leurs cabanes en roseaux au milieu du fleuve. De nos jours, les Malais et les Chinois établis à Bangkok, les indigènes de la Nouvelle-Guinée, du Jaïr, de Mindanao, construisent souvent leurs maisons sur des pieux plantés dans les eaux. Burton, le voyageur anglais fameux par la découverte qu'il fit en 1858 du lac Tanganyka, a visité des habitations de ce genre au Dahomey et Cameron aussi en a vu dans l'Afrique centrale. Lorsque les Espagnols découvrirent la lagune de Maracaïbo dans l'Amérique du Sud, ils y virent un village bâti sur pilotis, "petite Venise de bois à laquelle le Venezuela doit son nom."

Une population considérable avait vécu dans des cités préhistoriques au milieu des lacs de la Suisse.

On a reconnu une vingtaine de ces cités lacustres sur le lac de Bienne, vingt-quatre sur le lac de Genève, trente-deux sur le lac de Constance, quarante-neuf sur le lac de Neuchâtel. On a découvert aussi de ces stations en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Autriche et en Hongrie. L'homme lacustre, devenu terrien, a imité l'habitation où il avait longtemps vécu. Une hutte en branchages, revêtue d'argile pétrie, ou de peaux d'animaux, arrondie au sommet, souvent allongée, pour mettre plus d'espace à la disposition des habitants, voilà la maison primitive. Il apprit alors à disposer des pierres les unes sur les autres, à garnir les interstices de cailloux, à les relier avec de l'argile, puis des ciments plus résistants. Les murs s'élevaient à hauteur de sa taille, on disposait au-dessus les poutres supportant le toit, en leur donnant la pente nécessaire à l'écoulement des eaux; on plaçait sur ces poutres des poutrelles transversales, des branchages entrelacés ou des mottes gazonnées.

Ce type d'habitation approprié aux climats tempérés et humides, a été très répandu dans l'Europe centrale et occidentale, et s'y est conservé longtemps.

On ne pouvait s'introduire qu'en rampant dans l'habitation. Le sol était formé d'un béton extrêmement dur, les parois intérieures consolidées à l'aide d'une muraille de pierres sèches. Au milieu, des pierres plates et élevées servaient de sièges; le long des parois, des saillies en terre en forme de banquettes représentent sans doute les lits.

L'Auvergne avec ses *cités vulcaniennes* ou *mégalithiques*, l'Ecosse, avec ses *earth-houses*, montrent les plus curieux spécimens de cette architecture domestique.

A partir du moment où l'homme eut appris l'art de construire des murailles, ses habitations se perfectionnèrent rapidement. Dès les premiers âges de l'humanité il savait tailler la

pierre, les maisons de pierre furent donc les premières qu'il construisit. Bientôt il commença à faire des briques et à les employer. Peu à peu des notions d'hygiène lui venant il imagina de laisser un plus grand espace entre le sol et le plancher, de bâtir un deuxième étage au dessus du premier et de pratiquer dans les murs des ouvertures pour laisser pénétrer l'air et la lumière.

Il était cependant réservé à notre époque de substituer le fer à la pierre dans les grandes constructions, il lui était également réservé, hélas ! de construire des maisons de vingt étages qui, si elles sont pourvues de toutes les commodités possibles, ne sauraient jamais être gracieuses. Les rois de l'architecture, les Grecs, n'avaient pas trouvé cela et leurs monuments sont restés jusqu' à nos jours l'idéal de l'élégance et du bon goût. Nous vivons, il est vrai, dans un siècle où le beau doit céder le pas à l'utile mais ne peut-on pas espérer qu'un jour viendra où nous oublierons un peu notre amour du lucre et du confortable pour retourner au culte des belles choses ?

Questions.

1. Par quel instinct l'homme primitif était-il conduit à chercher un abri ?
2. Où l'homme primitif s'abritait-il ?
3. Quel est le désir qui est venu s'ajouter à son besoin de défense et de protection ?
4. Quels sont les deux points de départ de toutes les modifications apportées par l'homme à son logis ?
5. Dans quelle partie de la France a-t-on trouvé l'emplacement d'habitations humaines remontant à l'âge de pierre ?
6. Quelle forme ont ces emplacements ?
7. Que trouve-t-on au centre de ces emplacements ?
8. De quoi est formé le sol environnant ?
9. Dans la vallée de quelle rivière a-t-on aussi trouvé des traces de ces habitations primitives ?

10. Dites dans quels autres pays on a retrouvé des traces de ces habitations primitives.
11. Faites une description du Sahara ?
12. Le Sahara a-t-il toujours été un désert ?
13. Qu'est-ce que c'est que la péninsule Arabique ?
14. Qu'est-ce que c'est qu'une péninsule ?
15. Donnez un synonyme de ce mot.
16. Qu'avait imaginé l'habitant des pampas de l'Amérique du Sud ?
17. Que fit l'homme lorsqu'il eut inventé les premiers outils ?
18. Donnez les noms de six outils de charpentier.
19. Qu'a décrit dans ses récits de voyage l'explorateur Nachtigal ?
20. Où est situé le Soudan ?
21. Comment les habitants du village découvert par Nachtigal arrivaient-ils à leurs demeures ?
22. Comment se protégeaient-ils contre les attaques extérieures ?
23. Où les Pæoniens de la Thrace bâtissaient-ils leurs villages ?
24. Qui était Hérodote ?
25. Que dit Hippocrate des riverains du Phase ?
26. Dites ce que vous savez d'Hippocrate.
27. Quels sont les hommes qui, de nos jours, construisent leurs habitations sur des pieux plantés dans les fleuves ?
28. Quel lac le voyageur anglais Burton a-t-il découvert ?
29. A qui appartient maintenant le Dahomey ?
30. Quelle est la signification du mot "Venezuela" ?
31. Sur quels lacs de la Suisse a-t-on trouvé des cités lacustres ?
32. De quoi étaient bâties les premières huttes que l'homme se fit sur terre ?
33. Quelle forme avaient-elles ?
34. Pourquoi l'homme leur donnait-il cette forme ?
35. Comment bientôt après commença-t-il à bâtir ses murs ?
36. Dans quels pays ce type d'habitation fut-il longtemps conservé ?
37. Comment pouvait-on s'introduire dans ces habitations ?
38. De quoi le sol était-il fait ?
39. Sur quoi s'asseyait-on ?
40. Où dormait-on ?
41. Où se rencontrent les plus curieux spécimens de cette architecture domestique ?
42. Quand l'homme construisit des maisons, de quoi les bâtit-il ?
43. Quelle fut l'idée qui le conduisit à laisser de l'espace entre le sol et le plancher ?

44. De quoi les briques sont-elles faites ?
45. Pourquoi l'homme imagina-t-il de pratiquer dans les murs de nombreuses ouvertures ?
46. De quoi bâtit-on maintenant les grandes constructions ?
47. Que pensez-vous des maisons à vingt étages ?
48. Quels sont les monuments qui nous ont donné le type de l'idéal et du bon goût ?
49. Vivons-nous dans un siècle idéaliste ou dans un siècle pratique ?
50. Est-il probable que l'homme abandonne ses idées pratiques pour retourner au culte du beau ?

Troisième Leçon.

Socrate.

Parmi les philosophes de l'antiquité, le plus sage a été Socrate. Socrate naquit en 470 avant J.C., et mourut en 400; son père, Sophronisque, était sculpteur. Il travailla pendant quelque temps avec son père; puis il fut soldat, comme tous les jeunes Athéniens, et il combattit vaillamment. A son retour à Athènes, il s'occupa uniquement de philosophie : il n'enseignait point chez lui, et il n'avait pas non plus d'élèves payant une certaine somme pour l'entendre et pour profiter de ses leçons; mais on le voyait aller sur les places publiques, pieds nus et couvert d'un même vêtement qui lui servait l'été et l'hiver; il s'habituait ainsi à supporter les intempéries des saisons pour fortifier son corps. Il interrogeait les Athéniens qu'il rencontrait, et le hasard de la conversation lui fournissait l'occasion de parler avec sagesse sur la poésie, sur le gouvernement des peuples, sur la sainteté, sur l'éloquence et sur l'âme. La méthode qu'il employait était des plus simples : il interrogeait, et embarrassant son interlocuteur par ses propres

réponses, il l'amenait à découvrir de lui-même l'absurdité ou la fausseté de ses opinions.

Ces conversations ou dialogues ont été recueillis par ses disciples, par Xénophon et par Platon surtout, car Socrate n'a rien écrit.

Sur la porte du temple de Delphes étaient écrits deux mots grecs signifiant : “ Connais-toi toi-même.” Socrate fit de cette inscription le fond de sa doctrine : il ne prétendait pas, comme avaient fait les philosophes qui l'avaient précédé, connaître le secret de toutes choses, et il déclarait même qu'essayer de tout savoir prouvait autant de présomption que d'ignorance ; mais il voulait que chacun s'étudiât soi-même, se vit tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts. Il affirmait aussi que chaque homme a avec lui, et même en lui, une sorte de dieu, un génie qui l'avertit de ce qui est bon et de ce qui est mauvais. Lui-même ne faisait rien sans consulter ce génie, qu'il appelait son démon familier. Ne parlons-nous pas comme Socrate, quand nous disons que notre conscience nous avertit, nous conseille le bien et nous détourne du mal ? Cependant Socrate avait de nombreux ennemis. Sa femme, Xantippe, d'un caractère acariâtre, lui reprochait de ne point s'occuper de ses affaires ; un jour même, après des reproches plus vifs que Socrate supportait avec son calme habituel, elle lui jeta, dit-on, à la tête, un vase plein d'eau. “ Que voulez-vous, répondit tranquillement Socrate à ses amis indignés, il était naturel qu'après un tel orage il vint à pleuvoir.” Mais ses ennemis les plus redoutables n'étaient pas dans sa maison ; ils étaient sur la place publique, parmi ces jeunes gens légers et ambitieux que Socrate avaient convaincus d'impudence ; ils étaient parmi ces orateurs qui prétendaient pouvoir plaider avec le même succès le faux et le vrai, et qui avaient été vaincus dans leurs discussions avec lui ; ils étaient enfin parmi les juges et les sénateurs dont Socrate avait proclamé

l'ignorance et l'incapacité. Déjà, un poète comique, Aristophane, avait raillé dans sa comédie des *Nuées* les doctrines de Socrate ; bientôt trois Athéniens, Anytus, Mélitus et Lycon, l'accusèrent de corrompre la jeunesse et d'enseigner l'impiété. On prétendait qu'il détournait les jeunes gens du respect qu'ils devaient aux lois et à la religion de leur patrie, en leur parlant de ce démon familier qui n'avait point d'autel ni de prêtres à Athènes, et surtout en parlant toujours d'un Dieu suprême et unique, et non des dieux particuliers qu'on adorait dans les temples d'Athènes. C'était un culte nouveau, disait-on, qu'il voulait introduire dans la cité.

Socrate se savait condamné d'avance ; aussi songea-t-il moins à sauver sa vie qu'à défendre sa mémoire. " Athéniens, dit-il à ses juges, ne croyez pas que ce soit pour l'amour de moi que je me défends, comme on pourrait le croire ; c'est pour l'amour de vous, de peur qu'en me condamnant vous n'offensiez Dieu, qui m'a donné à vous." Le nombre des juges était de 559 ; 281 jugèrent Socrate coupable, 278 le déclarèrent innocent. La loi voulait, après qu'on avait proclamé l'accusé coupable, que son accusateur proposât la peine à appliquer, et que l'accusé indiquât à son tour à laquelle il se soumettait.

Mélitus demanda la peine de mort ; Socrate déclara, au contraire, qu'il demandait à être nourri aux frais de l'Etat dans le Prytanée, qui était un édifice réservé à ceux qui avaient rendu de grands services à leur patrie. Il fut condamné à boire la ciguë, poison violent qui tuait sans longues souffrances. Lorsqu'il apprit cette condamnation, il ne se laissa point abattre, mais s'adressant une dernière fois à ses juges, il se félicita de mourir après s'être défendu avec dignité, plutôt que de devoir la vie à de lâches supplications.

Il fut conduit dans une prison où on lui permit de recevoir ses amis et de s'entretenir avec eux en attendant le moment de l'exécution. L'un d'un lui proposa de s'enfuir et lui offrit

les moyens de passer à l'étranger. Socrate refusa, "car disait-il, il faut respecter les lois de son pays, même quand on est injustement condamné en leur nom." Quand le geôlier lui eût apporté le breuvage empoisonné, Socrate le but avec calme et continua à s'entretenir avec ses amis. Il causait tranquillement de la vie à venir, et exprimait sans amertume ni colère la conviction qu'elle serait meilleure que celle-ci. Ses amis fondaient en larmes : le sage les réconfortait, et, spectacle admirable, prodiguait, lui qui allait mourir, les encouragements et les consolations à ceux qui avaient encore de longues années à vivre. Les dialogues dans lesquels Platon rapporte les propos de Socrate portent le nom d'un des principaux interlocuteurs du philosophe : celui-ci est intitulé *Phédon ;* c'est le plus beau des traités sur l'immortalité de l'âme qu'ait connu l'antiquité. Cependant le breuvage commençait à produire son effet ; déjà les jambes se roidissaient et devenaient insensibles au toucher ; puis le corps se glaça ; bientôt le froid gagna le cœur ; peu après le sage fit un mouvement convulsif et mourut. "Ainsi mourut, dit son disciple Platon, le meilleur, le plus sage et le plus juste des hommes de son temps."

SOCRATE.

Questions.

1. Quel a été le philosophe le plus sage de l'antiquité ?
2. Où et quand naquit-il ?
3. Que faisait son père et comment s'appelait-il ?
4. Comment Socrate commença-t-il la vie ?
5. Quelle différence de caractère y avait-il entre les Athéniens et les Spartiates ?
6. Que fit Socrate après avoir été soldat ?
7. Où enseignait-il ?
8. Comment s'habillait-il ?

9. Quels étaient les sujets principaux qu'il traitait dans son enseignement ?
10. Quelle était sa méthode d'enseignement ?
11. Par qui ces dialogues ont-ils été recueillis ?
12. Quels ouvrages Xénophon nous a-t-il laissés ?
13. Parlez de Platon.
14. Quelle inscription y avait-il sur la porte du temple de Delphes ?
15. Que pensait Socrate de cette inscription ?
16. Prétendait-il tout savoir ?
17. Que pensait-il de ceux qui disent qu'ils n'ignorent rien ?
18. Que voulait-il que chacun fît pour soi-même ?
19. Qu'affirmait-il que chaque homme a en soi ?
20. Socrate savait-il ce que c'est que la conscience ?
21. Définissez la conscience.
22. Pourquoi Socrate avait-il des ennemis ?
23. Quel était le caractère de sa femme ?
24. Comment Socrate supportait-il les reproches qu'elle lui faisait ?
25. Que lui jeta-t-elle un jour à la tête ?
26. Que dit Socrate à ceux de ses amis qui s'indignaient du traitement qu'elle lui faisait subir ?
27. Dans quelle classe de gens trouvait-on les ennemis les plus acharnés du grand philosophe ?
28. Qu'est ce que c'est qu'un sophiste ?
29. Par quel poète comique Socrate avait-il été attaqué ?
30. Quelles sont les principales œuvres de cet auteur ?
31. De quoi trois Athéniens accusèrent-ils le philosophe ?
32. Sur quoi basaient-ils leur accusation ?
33. Socrate espérait-il être acquitté des accusations qu'on portait contre lui ?
34. Que songea-t-il à défendre ?
35. Quelle peine Mélitus demanda-t-il qu'on appliquât à Socrate ?
36. Que demanda Socrate ?
37. A quoi fut-il condamné ?
38. Que fit ce grand homme lorsqu'il apprit sa condamnation ?
39. Où fut-il alors conduit ?
40. Quelle est la permission qui lui fut accordée ?
41. Que lui proposa un de ses amis ?
42. Quelle était l'opinion de Socrate sur le respect qui est dû aux lois ?
43. Que fit-il lorsque le geôlier lui eut apporté le breuvage empoisonné ?
44. De quoi parlait-il avec ses amis ?

45. Quels sentiments ses amis éprouvaient-ils en l'entendant parler ?
46. Qui avait le plus besoin d'encouragements: celui qui allait mourir ou ceux qui avaient encore de longues années à vivre ?
47. Quel est le titre du dialogue dans lequel sont racontés les derniers moments du philosophe ?
48. Que pense-t-on généralement de ce dialogue ?
49. Comment le poison agit-il ?
50. Comment Platon juge-t-il son maître ?

Quatrième Leçon.

Vie de Mahomet.

Avant Mahomet, les peuples qui habitent la presqu'île nommée Arabie étaient presque tous idolâtres, bien qu'il y eût parmi eux des chrétiens et des juifs. Ils aimaient à faire la guerre, à se réunir pour se livrer aux réjouissances, et à célébrer en vers leurs combats et leurs plaisirs. La ville la plus importante de l'Arabie était *La Mecque*, où se trouvait un grand édifice nommé la *Caaba*, qu'on prétendait avoir été construit par Abraham, et qui contenait trois-cent-soixante idoles, représentant les dieux qu'adoraient les Arabes. Cependant les Arabes n'avaient pas toujours été idolâtres. Pendant de longs siècles, ils avaient, comme les juifs, adoré un seul dieu, qu'ils appelaient *Allah*. C'est le culte de ce dieu unique que Mahomet enseigna de nouveau à ses compatriotes.

Il naquit en 570 après Jésus-Christ. Son père mourut avant qu'il pût le connaître, et il fut élevé par sa mère et par une vieille négresse qu'il aima toujours tendrement. A six ans, il perdit sa mère et resta ainsi orphelin, n'ayant pour tous biens qu'un troupeau de moutons et cinq chameaux, et il passa sa jeunesse à garder le bétail, se faisant d'ailleurs aimer de

tous par sa douceur et son intelligence. On l'appelait "l'homme sûr, l'homme fidèle." A l'âge de vingt-cinq ans, il épousa une de ses cousines, Khadidja, qui était veuve et fort riche, et dès ce moment il devint un personnage important à La Mecque.

Il était grand et robuste ; il avait une grosse tête, un nez aquilin, une large bouche, des yeux noirs et brillants, des cheveux également noirs, longs et touffus comme sa barbe. Sans être beau, il avait une physionomie sympathique qui attirait tout le monde.

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante-deux ans, en 612, qu'il commença à prêcher contre les idoles. Il vit en rêve l'ange Gabriel qui lui apportait un livre et lui ordonnait de lire et d'enseigner ce qui s'y trouvait écrit. Tout ce que Mahomet prêcha dans la suite était considéré par ses disciples comme des chapitres de ce livre qu'on appelle le Coran. La doctrine de Mahomet était très simple : "Croire à un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre ; croire à une autre vie après la mort, où les bons seront récompensés et les méchants punis ; prier Dieu matin et soir, pratiquer toutes les vertus et surtout l'aumône ; enfin croire que Mahomet est l'envoyé de Dieu." Toute la religion se résumait en une phrase : "Allah seul est Dieu et Mahomet est son prophète." Cette doctrine fut appelée *Islam*, islamisme, ou soumission à Dieu. Ceux qui crurent à l'Islam furent dits *musulmans* ou croyants.

La religion que Mahomet enseignait aux Arabes était bien meilleure que celles qu'ils avaient pratiquées auparavant, et nous trouvons dans le Coran beaucoup d'excellents préceptes. "Il faut, disait-il, pour l'amour de Dieu, secourir ses proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs, les captifs et les mendiants. Il faut faire la prière, garder sa promesse, supporter patiemment l'adversité et les maux de la guerre." Avant lui, les Arabes tuaient souvent leurs enfants ; il le leur

défendit. Il leur défendit aussi de s'enivrer et même de boire du vin.

Malheureusement, il leur donna aussi de mauvais conseils et de mauvais exemples. Il permit aux musulmans d'épouser plusieurs femmes, et lui-même en eut jusqu'à neuf à la fois. Aussi les femmes, au lieu d'être les égales et les compagnes de l'homme, furent-elles traitées comme des esclaves. Il fut aussi souvent dur et cruel, il aima la guerre, et quoiqu'il dise dans le Coran "qu'il faut pardonner aux incrédules et qu'il faut être doux avec les juifs et les chrétiens," il ordonna aux musulmans de faire la guerre à ceux qui ne croyaient pas à l'islamisme, pour les forcer à y croire. Ses prédications avaient beaucoup irrité les idolâtres; aussi après avoir réuni ses disciples et leur avoir fait prêter serment de rester fidèles à sa doctrine, il fut obligé de s'enfuir à Médine, ville située au nord de La Mecque. C'est à partir de cette fuite que les musulmans comptent les années. L'année 622 ap. J.-C., date de la fuite de Mahomet, est donc l'an 1 des Arabes; l'ère musulmane s'appelle l'hégire, c'est-à-dire fuite.

A peine arrivé à Médine, il construisit un temple où l'on devait venir prier Dieu en se prosternant à terre. Aussi les temples musulmans s'appellent-ils des *mosquées*, c'est-à-dire lieu où on se prosterne. Puis il commença la guerre contre la Mecque. Au bout de huit ans il réussit à s'en emparer. Il se rendit aussitôt à la Caaba, et la parcourut en renversant toutes les idoles avec son bâton, disant: "La vérité est venue, que le mensonge disparaisse." Il n'y laissa qu'une pierre noire qui avait servi, disait-on, de marche-pied à Abraham.

Avec une admirable habileté, il sut mêler la douceur à la violence, la clémence à la rigueur. Il fit mettre à mort une femme qui avait écrit des vers contre lui et il fit grâce à un homme qui avait voulu l'assassiner. Après la prise de La Mecque, il sauva la vie à six mille prisonniers que ses soldats voulaient massacrer.

Une fois La Mecque prise, presque toute l'Arabie tomba en son pouvoir, et les chrétiens, comme les idolâtres, qui s'y trouvaient, furent obligés de devenir musulmans.

Quand il fut assuré qu'il n'y avait plus d'idolâtres à La Mecque, il revint en 631 y faire un pèlerinage et il ordonna que tous les musulmans devraient y aller dans le même but aussi souvent qu'ils le pourraient.

Quand il eut terminé son pèlerinage, il réunit les milliers d'hommes qui l'accompagnaient et leur parla une dernière fois de leurs devoirs. A la fin de son discours, il s'écria : "O Dieu, ai-je rempli mon message et terminé ma mission ?" Toute la foule répondit : "Oui, tu l'as accomplie." Il retourna à Médine, où peu après il tomba malade. Sentant que sa faiblesse augmentait, et que sa mort était proche, il se rendit à la Mosquée, où une grande foule était réunie. "Musulmans, leur dit-il, si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, me voici ; qu'il me frappe à son tour. Si j'ai enlevé à quelqu'un ce qui lui appartenait, qu'il reprenne son bien : Que nul ne craigne d'exciter ma haine ; car la haine n'a jamais été dans mon cœur." Un homme réclama une petite somme d'argent qu'il avait prêtée autrefois à Mahomet. Celui-ci la lui rendit en disant : "Il vaut mieux avoir à rougir dans ce monde-ci que dans l'autre."

Quelques jours après, le 3 juin 632, il expirait en disant : "Que le seigneur me pardonne, qu'il me réunisse à mes compagnons d'en haut."

Questions.

1. Quelle religion avaient, avant Mahomet, les habitants de l'Arabie ?
2. Donnez une idée de la situation de cette presqu'île.
3. Nommez six presqu'îles importantes.
4. Quels étaient, avant le grand prophète, les amusements des Arabes ?
5. Quelle est la ville la plus importante de l'Arabie ?

6. Quel est le monument qui s'y trouvait et qu'on pensait avoir été construit par Abraham ?
7. Racontez l'histoire de ce patriarche.
8. Que contenait la Caaba ?
9. Les Arabes avaient-ils toujours été idolâtres ?
10. Quel culte Mahomet voulut-il enseigner à ses compatriotes ?
11. Où et quand naquit-il ?
12. Par qui fut-il élevé ?
13. De quoi se composait sa fortune quand il devint orphelin ?
14. Comment passa-t-il sa jeunesse ?
15. Quel était son caractère ?
16. Quel changement se produisit dans sa vie à l'âge de vingt-cinq ans ?
17. Faites un portrait de Mahomet.
18. Quand commença-t-il à prêcher contre les idoles ?
19. Qui vit-il en rêve ?
20. Comment ses disciples considéraient-ils ses sermons ?
21. Quel est le titre du livre laissé par Mahomet ?
22. En quoi sa doctrine consiste-t-elle ?
23. Que signifient les mots Islam et Musulman ?
24. Quelle était la meilleure des deux religions, celle que Mahomet prêchait à ses disciples ou celle qu'ils avaient auparavant ?
25. Quelles étaient les vertus dont il recommandait la pratique ?
26. Quel est le mauvais côté de la doctrine de Mahomet ?
27. Quelles sont les conséquences de cette mauvaise partie de sa religion ?
28. Le prophète a-t-il toujours été doux et bon ?
29. Comment voulait-il convertir ceux qui ne croyaient pas à l'Islamisme ?
30. Pourquoi fut-il obligé de s'enfuir a Médine ?
31. Qu'est-ce que c'est que la date de 622 ?
32. Dans quelle année de l'hégire sommes-nous maintenant ?
33. Que veut dire le mot hégire ?
34. Que fit Mahomet à son arrivée à Médine ?
35. Comment les temples musulmans s'appellent-ils ?
36. Quelle est la mosquée la plus fameuse du monde ?
37. Quand Mahomet réussit-il à s'emparer de la Mecque ?
38. Que fit-il aussitôt qu'il se fût emparé de cette ville ?
39. A qui sauva-t-il la vie après la prise de cette ville ?
40. Quel fut le pays qui tomba en son pouvoir bientôt après ?
41. Où et quand fit-il un pèlerinage ?

42. Qu'est-ce que c'est qu'un pèlerinage ?
43. Que dit-il à ses adeptes après avoir fini son pèlerinage ?
44. Que fit-il lorsqu'il sentit que sa faiblesse augmentait ?
45. Que dit-il à un de ses disciples en lui rendant une petite somme d'argent qu'il lui devait ?
46. Quelles furent ses dernières paroles et quand mourut-il ?

Cinquième Leçon.

Aux Antilles Françaises.

Dix ou onze jours après le départ du Havre on aperçoit la Martinique. Aussitôt débarqué on éprouve un grand plaisir, on retrouve la France. Les maisons, les rues, les monuments et jusqu'au son des cloches rappellent le sol natal et, sans le charmant accent créole et le patois nègre qui émaillent le langage, on se croirait en pleine Touraine, du moins quand le soleil est couché et que la brise du soir vient rafraîchir l'air embrasé.

On débarque généralement à Fort-de-France, résidence habituelle du Gouverneur et des hauts fonctionnaires de la colonie. Saint-Pierre la ville du négoce et des affaires ne vient qu'en seconde ligne. Elle pourrait être jalouse de cette supériorité accordée à sa rivale. Elle la néglige. Elle laisse à Fort-de-France l'orgueil de voir s'élever au coin de quatre ou cinq maisons en planches des mâts de pavillons indiquant la demeure du Gouverneur, du Directeur de l'intérieur, du Procureur général et du Trésorier. Elle se contente de voir s'empiler dans ses magasins les barriques de sucre et de café, sources de sa richesse. Si les navires battant pavillon et flamme au grand mât sont rares sur sa rade, si elle voit souvent passer devant elle les coquettes frégates ou les orgueilleux

trois-ponts qui se rendent à Fort-de-France, elle peut se consoler en contemplant devant ses quais ces bons gros et solides bâtiments au ventre rebondi et aux allures massives qui chargent le fin martinique, le tafia et le cacao pour toutes les parties du globe.

Dès qu'un navire de guerre est signalé à Fort-de-France, on voit aussitôt s'élancer de tous les coins de la rade une foule de petites embarcations qui volent à sa rencontre. Légères comme une coquille, armées d'une longue voile triangulaire qui semble les coucher sur l'eau, elles se précipitent emportant chacune deux ou trois personnes. C'est à qui atteindra la première le navire ; elles s'y accrochent dès qu'elles peuvent l'atteindre et lorsque le bâtiment arrive au mouillage, il traîne derrière lui une longue grappe de canots, de barques qui vont le prendre d'assaut tout à l'heure. A peine le commandant a-t-il donné l'ordre qui permet de monter à bord que déjà tout le pont est envahi. Des nègres vendent des fruits et des légumes à l'équipage à grand renfort de cris et de tapage. Des négresses poussent des éclats de rire capables de fendre les vitres et à force de gestes et de contorsions essayent d'attirer l'attention de quelque quartier-maître pour obtenir son linge à blanchir.

C'est pendant quelque temps un tapage assourdissant, un mélange de costumes et de couleurs qui étonne et fatigue les yeux.

Elles sont très belles pour la plupart, ces grandes filles de couleur avec leurs cheveux bouclés et leur teint mat et uni. Souvent leur peau est si blanche qu'il faut toute l'habitude et toute la clairvoyance du créole pour reconnaître en elles la moindre trace de sang noir. Un madras roulé autour de la tête, une chemise flottante, une jupe à grosses raies ou à grands ramages s'enroulant autour des reins et s'attachant à la taille; voilà tout leur costume. Mais le

madras est artistement attaché et décoré de broches, de chaînes, d'épingles, de parures à monter la boutique d'un bijoutier. La chemise est en batiste brodée, et elles ont toujours pour un millier de francs d'or au cou, aux oreilles et aux doigts.

L'hospitalité créole est célèbre et, c'est à juste titre qu'on la vante. On cite un individu qui débarqua jadis à la Martinique, et qui y passa plusieurs années, sans avoir jamais eu un chez lui. Il allait d'habitation en habitation, passant un mois dans l'une, six semaines dans l'autre. Il n'y a jamais, chez le créole le plus pauvre, assez de soins, assez de prévenances pour l'hôte qui vient demander l'hospitalité et l'arrivée d'un étranger est un bienfait du ciel. La vie d'ailleurs est si facile. On se lève le matin avec le jour, c'est-à-dire entre cinq et six heures. On prend une tasse de café noir; puis le planteur va surveiller ses ouvriers aux champs et à l'usine où se fabrique le sucre tandis que le négociant se rend à son magasin. Les femmes restent à la maison et s'occupent de leur toilette ou du ménage. A onze heures l'on déjeune, de midi à trois heures on dort ou l'on s'étend dans un hamac. A trois heures chacun retourne à ses affaires. Les femmes s'habillent pour aller faire des visites et se raconter les unes aux autres les cancans de la ville ou du voisinage. On dîne à sept heures et l'on reste longtemps à table, puis on s'étend dans ces sièges nommés *balancines* à la Martinique et *rocking-chairs* aux Etats-Unis, et à dix heures il ne reste pas vingt lumières allumées dans toute l'île.

Le dimanche, c'est une autre chose : d'abord il y a la messe, occasion solennelle de luxe et d'étalage. Dès six heures du matin, les rues sont sillonnées de dames et de jeunes filles en toilettes magnifiques.

La messe de sept heures, qui est la plus comme il faut,

rassemble dans la grande nef de l'église un parterre de chapeaux à plumes, de dentelles, de robes de mousseline brodée ; les cierges de l'autel font scintiller les diamants des boucles d'oreilles, des broches et des bracelets, et la population noire et de couleur entassée dans les bas côtés, avec des vêtements aux tons criards et des madras éclatants, semble un cadre choisi tout exprès pour faire ressortir les couleurs douces et harmonieuses du tableau. Après la messe chacun retourne chez soi où toute la journée se passe en une délicieuse oisiveté.

Oh ! la vie des Antilles, la vie douce et facile, Oh ! le beau pays où la nature a prodigué à l'homme ses dons les plus précieux, où les fruits les plus suaves ; l'orange, la banane, la goyave, l'ananas, le mango croîssent sans culture, où le ciel est toujours bleu et l'hiver sans frimas ! Qu'il fait bon y vivre et surtout qu'il fait bon y retrouver la France sa langue, ses coutumes et son drapeau flottant au haut des mâts et au-dessus des maisons et des édifices publics !

AUX ANTILLES FRANÇAISES.

Questions.

1. Combien de jours après le départ du Havre aperçoit-on la Martinique ?
2. Quelle est la distance approximative du Havre à cette île ?
3. Où cette île est-elle située ?
4. Quel sentiment éprouve-t-on aussitôt débarqué ?
5. Quelle langue parlent les habitants de la Martinique ?
6. Comment la population de cette île est-elle divisée ?
7. Dans quelle partie de la France se trouve la Touraine
8. Fait-il plus chaud à la Martinique qu'en France ?
9. Quelles sont les autres Antilles qui appartiennent à la France ?

10. Où débarque-t-on généralement quand on arrive à la Martinique ?
11. Quelle différence y a-t-il entre Fort-de-France et Saint-Pierre ?
12. Quels sont les fonctionnaires de la Martinique ?
13. Quels sont les principaux produits de cette île ?
14. Quelle différence y a-t-il entre les navires de commerce et les navires de guerre ?
15. Qu'arrive-t-il dès qu'un navire de guerre est signalé à Fort-de-France ?
16. Quels sont les principaux navires de guerre des Etats-Unis ?
17. En combien de catégories les navires de guerre sont-ils divisés ?
18. Quelle voile portent les petites embarcations qui sillonnent la mer des Antilles ?
19. Que font ces embarcations dès qu'elles atteignent un navire de guerre ?
20. Par qui le pont du bateau est-il envahi quand le capitaine a permis de monter à bord ?
21. Qu'est-ce que les nègres vendent à l'équipage ?
22. Qu'est-ce que c'est que l'équipage d'un bateau ?
23. Qu'est-ce que c'est qu'un quartier-maître ?
24. Que désirent obtenir les négresses ?
25. Faites la description d'une fille de couleur.
26. Que portent-elles sur la tête ?
27. Aiment-elles les couleurs voyantes ?
28. Quels bijoux portent-elles et quel usage en font-elles ?
29. Qu'est-ce que c'est qu'un madras ?
30. Qu'est-ce que c'est qu'un bijoutier ?
31. Les créoles sont-ils hospitaliers ?
32. Que raconte-t-on d'un individu qui débarqua jadis à la Martinique ?
33. Que font les créoles, même les plus pauvres, pour les étrangers qui viennent leur demander l'hospitalité ?
34. Comme quoi considèrent-ils l'arrivée d'un étranger ?
35. Les habitants des pays tropicaux sont-ils énergiques ?
36. A quelle heure se lève-t-on à la Martinique ?
37. Que prend-on en se levant ?
38. Où va alors le planteur ?
39. Qu'est-ce que c'est qu'un planteur ?
40. Où se rend le négociant ?
41. Que font les femmes à la maison ?
42. A quelle heure déjeune-t-on ?
43. Que fait-on de midi à trois heures ?

44. Que font les hommes à partir de trois heures ?
45. Pour quoi les femmes s'habillent-elles alors ?
46. A quelle heure dine-t-on et que fait-on après le dîner ?
47. A quelle heure se couche-t-on ?
48. De quoi la messe est-elle une occasion, le dimanche ?
49. A quelle heure les rues sont-elles déjà pleines de monde ?
50. Quelle est la messe la plus à la mode ?
51. Où se place à l'église la population blanche ?
52. Où se mettent les nègres et la population de couleur ?
53. Comment se passe la journée du dimanche ?
54. Quelle sorte de vie mène-t-on aux Antilles ?
55. Quels sont les fruits de ces îles ?
56. Quel est le nom de l'arbre qui produit la banane, l'orange, la goyave ?
57. Y a-t-il des ananas aux Etats-Unis ?
58. Les Etats-Unis produisent-ils des oranges ?
59. Donnez une idée du climat des Antilles.
60. Aimeriez-vous à y habiter ?

Sixième Leçon.

Charlemagne.

Le règne de Charlemagne est un des plus longs et des plus importants que l'histoire connaisse. Il ne dura pas moins de quarante-six années, de 768 à 814. Il fut rempli par de grandes guerres et de grands travaux d'organisation, qui valurent à Charlemagne la double gloire du conquérant et du législateur.

Parmi les expéditions nombreuses qu'il entreprit, il faut citer celle qu'il fit contre les Saxons et qui ne remplit pas moins de trente-deux années (772–804). Le but qu'il se proposa fut humain et généreux : il voulait arracher les popula-

tions de la Saxe à leur barbarie. Mais les moyens qu'il employa furent cruels: toute rébellion, tout soulèvement furent comprimés avec une inexorable rigueur. C'est en vain que Witikind essaya de prolonger la lutte. Ce vaillant chef fut obligé de se soumettre après avoir été pendant plusieurs années l'âme de la résistance. Charlemagne imposa aux Saxons vaincus l'obligation de recevoir le baptême. La religion lui paraissait en effet un puissant instrument de civilisation. Des églises des monastères s'élevèrent sur l'emplacement que les forêts occupaient jadis. La Saxe sortit ainsi des mains de son vainqueur domptée et chrétienne, partagée en huit évêchés couverte de cités nouvelles, et ce pays jusqu'alors barbare et païen put bientôt prendre rang parmi les nations civilisées.

Charlemagne fit encore plusieurs autres expéditions en Germanie. Il vainquit les Bavarois et les Avars. Au sud des Pyrénées, l'Espagne occupée par les Visigoths à l'époque des invasions, avait été trois siècles plus tard, en 711, conquise par les Arabes. Charlemagne voulut aussi intervenir dans les affaires de ce pays, et il réussit à ranger sous sa domination un assez vaste territoire correspondant presque à la Catalogne actuelle. C'est dans une des campagnes qu'il fit au sud des Pyrénées que périt le fameux Roland. La légende s'est emparée de ce nom. Elle a fait de Roland un héros dont la force et le courage étaient extraordinaires. Son épée, Durandal, fendait le roc, et les montagnards montrent encore dans les Pyrénées une brèche énorme entre deux hautes masses de granit: c'est Durandal, disent-ils, qui a fait cette ouverture. Plus tard, les merveilleux exploits de Roland furent célébrés par les poètes. Un de ces poèmes est resté fameux sous le nom de *Chanson de Roland;* c'est un des plus vieux monuments de la langue française.

En l'an 800, Charlemagne se trouvait maître de la France,

de l'Allemagne, des trois quarts de l'Italie et d'une partie de l'Espagne. Ces vastes possessions n'étaient plus un royaume, mais un empire. Il crut avoir assez fait pour placer sur son front la couronne impériale. Le pape Léon III., consulté par Charlemagne, accorda son concours avec empressement. Le roi des Francs se rendit donc à Rome, et le jour de Noël de l'an 800, reçut des mains du pontife la couronne d'empereur d'Occident.

Charlemagne ne fut pas seulement un grand conquérant. Il sut donner une organisation remarquable au vaste empire qu'il avait fondé. Son autorité s'étendait sur la Gaule tout entière, de la mer du Nord à la Méditerranée, du Rhin aux Pyrénées. Il était encore maître d'une grande partie de l'Allemagne, d'une partie de l'Italie et d'une partie de l'Espagne.

L'empire se divisait en *comtés*, administrés par des personnages appelés comtes. L'empereur les choisissait lui-même. Ils rendaient la justice, percevaient les impôts, et faisaient régner l'ordre sur tout le territoire qu'ils administraient.

Il y avait en outre des inspecteurs ou envoyés royaux, en latin *missi dominici*, qui quatre fois l'an parcouraient les provinces, écoutaient les plaintes des habitants, réformaient les abus et rendaient à l'empereur un compte exact de ce qu'ils avaient vu ou entendu.

Deux fois chaque année, il y avait des assemblées générales, *placita* comme l'on disait alors, auxquelles prenaient part les principaux seigneurs de l'empire. L'empereur assistait régulièrement à ces assemblées. Il parcourait la foule, causait familièrement avec tous ceux qu'il rencontrait. C'était pour lui un moyen de se tenir au courant de tout ce qui se passait, car il trouvait là des gens venus des extrémités de l'empire. Les renseignements qu'ils lui donnaient suppléaient aux informations que la poste et les télégraphes nous transmettent si promptement aujourd'hui.

Charlemagne fit preuve d'une infatigable activité dans l'administration de son empire. Il promulgua un grand nombre de lois, nommées *capitulaires*, qu'il rédigeait lui-même et portait ensuite à la connaissance des seigneurs et du peuple dans les assemblées générales. Dans ses capitulaires, l'empereur règle l'organisation des finances et du service militaire. Il fixe des peines sévères contre le vol et combat la mendicité.

D'importants travaux furent accomplis sous ce règne. Un pont fut construit sur le Rhin, à Mayence; des églises et des palais s'élevèrent à Aix-la-Chapelle, résidence favorite de l'empereur.

Charlemagne n'était guère plus instruit que les hommes de son temps, c'est à peine s'il savait le latin, et l'on n'est pas bien sûr qu'il ait jamais été en état d'écrire. Mais ce génie puissant, quoique barbare encore, comprenait à merveille les avantages de l'instruction. Aussi le voit-on créer des écoles, jusque dans son propre palais. Il surveillait, lui-même, les travaux des élèves, s'intéressait à leurs progrès, et adressait des paroles sévères aux jeunes nobles qui ne faisaient par preuve d'une application suffisante. "Vous comptez, leur dit-il un jour avec colère, sur les services de vos pères; mais sachez qu'ils ont été récompensés, et que l'Etat ne doit rien qu'à celui qui mérite par lui-même." Bien que Charlemagne ait été un très grand roi, il ne faut pas oublier qu'à quelques égards il était encore un barbare, et qu'il avait des mœurs rudes et grossières. Ses plus grands plaisirs étaient le bain et la chasse. Il avait fait faire, à Aix-la-Chapelle, un grand bassin où il se baignait avec toute sa cour. Plus de cent personnes y nageaient à la fois. Il se livrait aussi avec passion au plaisir de la chasse. Un jour qu'il avait été blessé à la jambe par un auroch, espèce de bœuf sauvage, il en était très heureux, et au retour il montrait avec fierté sa blessure à sa femme.

Charlemagne était de haute taille, avait un large front, des yeux brillants, un nez grand et les pommettes saillantes. Depuis que l'empire romain avait succombé sous les coups des barbares, la civilisation avait fait un pas en arrière. Pendant quatre siècles, les arts, les sciences, les lettres avaient été complètement délaissés. Plus de culture intellectuelle: l'ignorance était générale et profonde. Charlemagne eut l'honneur d'attirer auprès de lui, d'encourager puissamment les rares personnages qui eussent conservé quelque tradition de la civilisation antique. Au premier rang brillent Alcuin et Eginhard qui a laissé une "Vie de Charlemagne." C'est un livre précieux, grâce aux nombreux renseignements qu'il nous donne sur le grand empereur et son époque.

Le 28 Janvier 814, Charlemagne mourut, après avoir glorieusement rempli son long règne de quarante-six années. C'est avec raison que l'histoire salue en lui un des plus grands hommes qui aient jamais paru sur la terre.

Sa mémoire est restée chère aux Français et le 28 Janvier on célébre sa fête dans toutes les écoles de France.

CHARLEMAGNE.

Questions.

1. Combien de temps Charlemagne a-t-il régné ?
2. Que veut dire le nom Charlemagne ?
3. Quelle est la plus fameuse des expéditions qu'il entreprit ?
4. Combien de temps dura-t-elle ?
5. Quel était le but qu'il se proposait ?
6. Quels moyens employa-t-il pour arriver à son but ?
7. Contre quel chef eut-il surtout à lutter ?
8. Quelle obligation Charlemagne imposa-t-il aux vaincus ?
9. Que construisit-il dans les pays conquis ?

10. Quelles sont les autres tribus que Charlemagne vainquit en Germanie ?
11. Par qui l'Espagne était-elle alors occupée ?
12. Quel territoire réussit-il à y conquérir ?
13. Qui était Roland ?
14. Comment son épée s'appelait-elle ?
15. Quel est le poème dont il a été le sujet ?
16. De quoi se composait, en l'an 800, l'empire de Charlemagne ?
17. Par quel pape fut-il couronné empereur ?
18. Où et quel jour la cérémonie du couronnement eut-elle lieu ?
19. Charlemagne ne fut-il qu'un grand conquérant ?
20. Comment divisa-t-il son empire ?
21. Par qui les différentes divisions de son empire étaient-elles administrées ?
22. Que faisaient quatre fois par an les envoyés royaux ?
23. Qui prenait part aux assemblées générales ?
24. Quand avaient-elles lieu ?
25. Pourquoi l'empereur assistait-il toujours à ces assemblées ?
26. Qu'est-ce que c'étaient que les capitulaires de Charlemagne ?
27. Sur quels sujets importants ces capitulaires portaient-ils ?
28. Quels sont les travaux importants qu'il fit accomplir ?
29. Charlemagne était-il instruit ?
30. Pourquoi créa-t-il des écoles ?
31. Montrez qu'il prenait de l'intérêt aux écoles qu'il avait fondées dans son palais.
32. Que dit-il un jour à de jeunes nobles qui ne s'appliquaient pas suffisamment ?
33. Quels étaient les plus grands plaisirs de Charlemagne ?
34. Quel est l'accident qui lui arriva un jour à la chasse ?
35. Qu'est-ce que c'est qu'un auroch ?
36. Quel sentiment éprouva-t-il après avoir été blessé ?
37. Faites un portrait de ce grand empereur.
38. Que fit-il pour favoriser la renaissance des arts, des sciences et des lettres ?
39. Quel livre Eginhard nous a-t-il laissé ?
40. Comment les historiens ont-il jugé Charlemagne ?

Septième Leçon.

Une Chasse au Léopard.

(Episode d'un voyage à la Guyane.)

C'ÉTAIT en 1892 que je fis mon dernier voyage en Guyane. Mon ami Cazals qui y exploite un *placer* d'une certaine importance m'invita à une chasse au léopard. Vous pensez si j'acceptai avec enthousiasme.

Nous partîmes au petit jour accompagnés d'un certain nombre d'indigènes et de Chinois qui portaient nos armes et nos provisions car nous avions dix bonnes lieues à faire avant d'arriver à la clairière où nous devions nous arrêter.

Un peu avant le coucher du soleil nous arrivâmes à destination.

Nous installons, Cazals et moi, nos hamacs côte à côte au milieu de la clairière, et l'on allume un petit feu, sur lequel on fait chauffer un peu de saindoux. Nous faisons coucher nos hommes sous une tente de toile brune, nous apprêtons nos armes et nous nous allongeons à notre tour dans nos hamacs.

Je suis armé d'une excellente carabine Winchester que j'avais choisie à cause de sa grande justesse et de son incroyable force de pénétration. A sept heures, la lune projette sur la clairière une lumière blanche d'une singulière intensité, dont l'éclat rappelle les lampes électriques. Il nous semble habiter le fonds d'un puits immense, dont les parois sont formées par les troncs des arbres géants. Au loin, dans les profondeurs de la forêt, les singes-hurleurs font entendre leur sérénade. Les hérons et les crapauds leur répondent. Près de nous, tout se tait. Les Chinois dorment comme des bienheureux.

Un heure, deux heures se passent, et je n'entends que le

tic-tac de ma montre accrochée aux cordes de mon hamac. Je trouve le temps horriblement long.

Un de nos hommes sort lentement de la tente, attise le feu, et fait crépiter dans une poêle un peu de saindoux. Une odeur de crêpe se répand dans l'atmosphère. Je ris malgré moi de ce rapprochement: des jaguars . . . des crêpes!

—Ne riez donc pas, dit Cazals impatienté. Chut! les voici.

C'est vrai. On entend comme un petit bruit de branches froissées, puis, un souffle ardent, rauque, inquiet. Les animaux sont toujours invisibles, mais les ronflements se déplacent. Les prudents félins font plusieurs fois le tour de la clairière. Cette promenade circulaire dure au moins une heure. Nous sommes immobiles comme des statues. Les seuls bruits perceptibles sont le tic-tac de ma montre et le ronflement d'un Chinois. Ce bonhomme jaune, abruti d'opium, habite le pays des rêves mais sa musique est bien désagréable.

Nos yeux fatigués, tiraillés par les efforts que nous faisons pour fouiller les ténèbres du sous-bois, ne distinguent plus rien. Machinalement, et comme obéissant à une muette inspiration, nous abaissons nos paupières pendant une demi-minute. Rien encore. Pourtant, le bruit se rapproche. Cela sent si bon, le saindoux!

Ah! enfin, je distingue vaguement comme une grosse tache noire qui rampe, à vingt mètres, au ras des premiers troncs. Il me semble que mon cœur bat un peu plus fort. Pourquoi ne pas en convenir? Je sens une légère moiteur au creux de la main droite qui serre la crosse de mon fusil.

Il faut attendre. Je ne distingue pas suffisamment l'animal. J'ai oublié de dire, que nous nous tournons le dos, Cazals et moi. Il regarde la partie Est, moi la partie Ouest. Disposition excellente, comme on va le voir dans quelques minutes.

Un imperceptible frôlement de mon arme, sur le tissu de coton du hamac, parvient aux oreilles de mon animal. Il s'arrête. Je l'entends pétrir la terre sèche sous ses ongles. J'épaule, le félin pousse un cri bref, guttural, et tourne la tête de mon côté. Ses deux yeux semblent trouer de leur phosporescence la ligne noire des arbres. Je tire, une détonation formidable retentit, une lueur aveuglante embrase la clairière, un nuage opaque de fumée flotte lourdement. Je ne vois plus rien. Les Chinois s'éveillent en piaulant comme un vol de perroquets.

Puis, j'entends l'un d'eux qui crie à briser son gosier de bronze :

— Il est mort. . . . Tous les deux.

— Comment, tous les deux, dit Cazals dont la carabine fume encore, est-ce que vous avez tiré ?

— Oui, et vous ?

— Moi aussi.

— Pas possible.

— C'est si bien possible, que ma bête gigote à deux mètres du feu.

— Mais la mienne est restée là étalée près de la boîte de saindoux.

— Bravo ! les deux coups n'en ont fait qu'un.

— . . . Et les deux léopards sont morts !

Nous attendîmes le jour avant de quitter nos hamacs. La plus élémentaire prudence l'ordonnait.

Ma foi, c'était bien vrai. La balle de Cazals, pénétrant dans l'œil droit de la femelle, s'était faufilée le long de la colonne vertébrale et était sortie au flanc gauche. La mort avait été foudroyante. Quant au mâle, ma charge de chevrotines lui avait enlevé la moitié de la tête. Il était tombé comme une masse.

Le mâle, un peu plus grand que la femelle, mesurait un

mètre soixante-quinze centimètres, y compris la queue, longue seulement de quarante-cinq centimètres.

Pendant que nous sommes occupés à dépouiller ces superbes animaux, on entend sous bois des cris aigus.

Inquiets, nous sautons sur nos armes, les branches s'écartent, et qu'apercevons-nous ?

Un Chinois, qui apporte triomphalement trois pauvres petits léopards, les enfants de nos victimes, de la grosseur d'un chat.

Décidément, la victoire était bien complète !

UNE CHASSE AU LÉOPARD.

Questions.

1. En quelle année se passe notre histoire ?
2. Qu'est-ce que c'est qu'un *placer ?*
3. A quoi fut invité le narrateur de cette histoire ?
4. Quand partirent les chasseurs ?
5. De qui étaient-ils accompagnés ?
6. Que portaient les Chinois ?
7. Quelle distance la petite troupe avait-elle à franchir ?
8. Qu'est-ce que c'est qu'une lieue ?
9. Décrivez une clairière.
10. Quand les voyageurs arrivèrent-ils à destination ?
11. Où les chasseurs installèrent-ils leurs hamacs ?
12. Que firent-ils chauffer sur le feu qu'ils avaient allumé ?
13. Où firent-ils coucher leurs hommes ?
14. De quoi le narrateur était-il armé ?
15. Pourquoi avait-il choisi cette arme ?
16. A quoi ressemblait la lumière de la lune ?
17. Qu'entendait-on dans les profondeurs de la forêt ?
18. Qu'est-ce que c'est qu'un héron ?
19. Les Chinois restent-ils éveillés ?
20. Combien de temps se passe dans une tranquillité absolue ?
21. Que fait alors un des hommes ?

22. Pourquoi fait-il fondre du saindoux ?
23. Quel rapprochement se fait dans l'esprit d'un des chasseurs ?
24. Quel bruit entend-on alors ?
25. Est-il alors possible de voir les animaux qui s'approchent ?
26. Que font les félins pendant au moins une heure ?
27. Les chasseurs bougent-ils beaucoup ?
28. Quels sont les deux seuls bruits qu'on entende ?
29. Pourquoi les yeux des chasseurs étaient-ils fatigués ?
30. Pourquoi les animaux se rapprochent-ils ?
31. Que distingue-t-on vaguement comme une grosse tache noire ?
32. A quelle distance des chasseurs se meut-elle ?
33. Le chasseur était-il ému ?
34. Dans quelle position le narrateur était-il par rapport à son ami Cazals ?
35. Vers quelle partie de l'horizon était-il tourné ?
36. Pourquoi le léopard s'arrête-t-il ?
37. A quoi ressemblent ses deux yeux ?
38. Pourquoi le narrateur ne voit-il plus rien aussitôt après avoir tiré ?
39. Que font les Chinois en s'éveillant ?
40. Que dit l'un deux ?
41. Les deux chasseurs avaient-ils tiré en même temps ?
42. Pourquoi ne quittèrent-ils pas leurs hamacs avant le jour ?
43. Où avait frappé la balle de Cazals ?
44. Les deux léopards avaient-ils été tués sur le coup ?
45. Quelle était la longueur du mâle ?
46. Qu'entendit-on sous bois pendant que les chasseurs étaient occupés à dépouiller les animaux ?
47. Qu'aperçoivent-ils ?
48. Qu'apportait le Chinois ?
49. De quelle grosseur étaient les animaux qu'il apportait ?
50. Quel fut le résultat de cette expédition ?

Huitième Leçon.

Rêveries d'un Astronome.

La nuit dernière, dans le calme silence de minuit, pendant le sommeil de la nature entière, j'observais au télescope une petite étoile fixe perdue dans la multitude des clartés célestes, pâle étoile de septième grandeur, éloignée de nous à une distance presque incommensurable.

Ma pensée s'était transportée jusqu'à elle. Je songeais que cette étoile n'est pas visible à l'œil nu; que l'on compte dix-neuf étoiles de première grandeur, soixante de seconde, cent quatre-vingt-deux de troisième, cinq cent trente de quatrième, seize cents de cinquième et quatre mille huit cents de sixième (ce qui donne un premier total d'environ sept mille astres visibles à l'œil nu); mais que les étoiles de septième grandeur auxquelles appartient celle que j'observais se dénombrent par le chiffre de treize mille, celles de la huitième par le chiffre de quarante mille; que le nombre s'accroît progressivement à mesure que nous pénétrons davantage au delà de la vision naturelle; que l'addition des étoiles des dix premières grandeurs conduit au chiffre de cinq cent soixante mille, celle des douze premières grandeurs à plus de quatre millions, et que nous dépassons quarante millions lorsque nous atteignons la quinzième grandeur.

Sans me perdre dans la profondeur des perspectives infinies, je m'attachai par la pensée, comme j'y étais attaché par le regard, à cette simple étoile de septième grandeur de la constellation de la Grande Ourse, qui ne descend presque jamais au-dessous de l'horizon de Paris, et que nous pouvons observer toutes les nuits de l'année, et je me souvins qu'elle brille à quatre-vingt-cinq trillions de lieues d'ici, distance qu'un train express, emporté par une vitesse constante de cent vingt

kilomètres à l'heure, n'emploierait pas moins de trois cent vingt-cinq millions d'années à franchir.

Transporté à cette distance, l'éblouissant soleil qui nous éclaire aurait perdu sa splendeur et sa gloire. Non seulement il ne serait pas visible à l'œil nu et serait absent des clartés de la nuit étoilée, mais encore il serait même fort inférieur en éclat à l'étoile de septième ordre dont je viens de parler et ne serait accessible qu'aux recherches télescopiques les plus minutieuses. Cette petite étoile, qui n'est qu'un point brillant sur le ciel noir de minuit, est, en réalité, un soleil immense, colossal, plus considérable que celui aux rayons duquel la vie de notre planète est suspendue. Celui-ci est déjà trois cent vingt-quatre mille fois plus lourd que la Terre et un million deux cent quatre-vingt mille fois plus volumineux. Ces vues, qui, à propos d'une étoile, oubliée au milieu de la multitude de ses sœurs, nous transportent en présence des réalités les plus formidables de la constitution de l'Univers, ne représentent cependant pas encore l'aspect le plus intéressant de notre contemplation. Il est un fait singulier, inattendu pour tous les philosophes anciens, fantastique et à peine concevable pour l'esprit soucieux de vérité qui cherche à le comprendre en sa valeur réelle : c'est que ces soleils de l'infini, loin d'être fixes comme ils le paraissent à cause de leur immense éloignement, sont lancés dans l'espace avec des vitesses inimaginables : l'étoile dont il s'agit, entre autres, court, vole, se précipite à travers l'immensité avec une vitesse de trente millions de kilomètres par jour !

Cette étoile franchirait en cinq jours et quelques heures la distance de trente-sept millions de lieues qui nous sépare du Soleil, distance qu'un boulet de canon emploierait près de sept ans à parcourir. On le voit, une telle vitesse tient du prodige, et pourtant elle existe et a été mesurée par des opérations délicates et précises.

Cette vitesse est un symbole. Toutes les étoiles sont animées de mouvements analogues, plus ou moins rapides, et non seulement toutes les étoiles — dont chacune est un soleil et dont la plupart doivent être des centres de systèmes planétaires — non seulement toutes les étoiles sont lancées ainsi dans l'immensité mais encore toutes les planètes, tous les satellites, tous les mondes, tous les systèmes, tout ce qui existe dans la création.

La Terre court autour du Soleil. emportée par une vitesse de six cent quarante-trois mille lieues par jour, tournant en même temps sur elle-même autour de son axe de rotation, animée de onze sortes différentes de mouvements, plus légère et plus mobile qu'un petit ballon d'enfant flottant dans l'air, sollicitée par les attractions variées des astres les plus proches, véritable jouet des forces cosmiques qui nous emportent tous dans le tourbillon immense. La Lune tourne autour de la Terre, nous dérangeant constamment dans notre marche en nous faisant subir des ondulations perpétuelles. Le Soleil nous entraîne avec tout son cortège vers la constellation d'Hercule, de sorte que, depuis qu'il existe, notre monde n'est jamais passé deux fois par le même chemin, décrivant dans l'espace, non des ellipses fermées, mais des hélices qui se déroulent sans fin. Les soleils voisins du nôtre s'élancent avec leurs systèmes vers des directions variées. Et ainsi tout se déplace, tout court, tout circule, tout se précipite, avec des vitesses vertigineuses, vers un but ignoré et jamais atteint.

Tout court, vole, tombe, roule, se précipite à travers le vide, mais à de telles distances respectives que tout paraît en repos ! Si nous voulions placer en un cadre de la dimension de Paris les astres dont la distance a été mesurée jusqu'à ce jour, l'étoile la plus proche serait placée à deux kilomètres du Soleil, dont la Terre serait éloignée à un centimètre, Jupiter à cinq centimètres et Neptune à trente centimètres : Sirius

serait à dix kilomètres et l'étoile polaire à vingt-sept kilomètres. En animant tous ces astres de leurs mouvements relatifs, la Terre devrait employer une année à parcourir son orbite d'un centimètre de rayon, Jupiter douze ans à parcourir la sienne de cinq centimètres, et Neptune cent soixante-cinq ans. Les mouvements propres du Soleil et des étoiles seraient du même ordre. C'est dire que tout paraîtrait en repos même au microscope.

RÊVERIES D'UN ASTRONOME.

Questions.

1. Quel est l'instrument dont se servent les astronomes pour observer les astres ?
2. Quelle étoile notre astronome observait-il ?
3. L'étoile qu'il observait est-elle près ou loin de nous ?
4. Est-elle visible à l'œil nu ?
5. Combien y a-t-il d'étoiles de première grandeur ?
6. Quel est le total des étoiles visibles à l'œil nu ?
7. A quelle constellation appartient l'étoile observée par l'astronome ?
8. Citez les noms de quelques constellations.
9. Combien de temps faudrait-il à un train express pour franchir la distance qui nous sépare de l'étoile en question ?
10. Quel aspect aurait notre Soleil s'il était transporté à cette distance ?
11. Quelles sont les relations qui existent entre le Soleil et la Terre par rapport au poids et au volume ?
12. Quel est le fait qui frappe l'observateur de l'univers ?
13. Quelle est la vitesse de l'étoile dont parle l'astronome ?
14. A quelle distance le Soleil se trouve-t-il de la Terre ?
15. Les étoiles que nous appelons fixes le sont-elles en réalité ?
16. Quels sont les deux principaux mouvements de la Terre ?
17. A quoi peut-on la comparer ?
18. Comment se manifeste surtout l'attraction lunaire à la surface de notre globe ?
19. Vers quelle constellation le Soleil nous entraîne-t-il ?

20. Le Soleil décrit-il en réalité une ellipse dans l'espace ?
21. Pourquoi la rapidité des corps célestes paraît-elle si petite ?
22. Si nous placions, dans un cadre de la dimension de Paris, toutes les étoiles dont la distance a été mesurée, à quelle distance la Terre se trouverait-elle du Soleil ?
23. Qu'est-ce que c'est que Sirius ?
24. Faites une description du système solaire.
25. Qu'est-ce que c'est qu'un microscope ?

Neuvième Leçon.

L'Eruption du Krakatoa.

Depuis l'apparition de l'humanité sur la Terre, ou, pour mieux dire, depuis que l'humanité a conscience d'elle-même et conserve dans ses annales le souvenir des événements qui la concernent, jamais, si ce n'est le déluge asiatique, jamais aucun phénomène terrestre ou céleste historique n'a atteint les proportions de l'événement que nous allons raconter.

L'île Krakatoa est située dans le détroit qui s'étend entre Java et Sumatra.

Dans cette île est ou plutôt était situé un volcan qui fit explosion au mois d'août 1883. Des éruptions relativement calmes avaient commencé dès le 11, mais c'est le 25 que l'explosion volcanique prit des proportions terribles pour atteindre le 26 son paroxysme le plus violent. Une épaisse colonne de fumée s'échappant du cratère en ébullition, s'étendit à une grande hauteur comme une vaste couronne ; les cendres tombèrent du ciel, et aux cendres succéda la pierre ponce mêlée de boue. Puis vint la nuit, une nuit noire, opaque, de dix-huit heures, pendant laquelle toutes les forces

aveugles de la nature unirent leurs efforts pour renouveler le Chaos. La mer furieuse, hurlante, se souleva. Une vague colossale s'engouffra dans le détroit, courant avec une vitesse insensée et se rua avec rage sur les terres. D'autres vagues suivirent celle-ci, non moins gigantesques, non moins furieuses, non moins destructives, poursuivant leur œuvre au milieu des ténèbres. Quand le jour reparut enfin, pâle et blafard, ce fut pour éclairer un spectacle lamentable et effrayant. Des villes, la veille animées, vivantes, pleines de mouvement et de bruit, avaient disparu. L'eau s'était avancée dans les terres, ne laissant émerger que les sommets des hauts monts comme autant de petites îles. Et telle avait été la force des vagues qu'elles avaient projeté sur les collines, parfois à plus de trois kilomètres dans l'intérieur, plusieurs navires, des chaudières, des locomotives. Et ce n'est pas tout. Où s'arrêtait la ligne des eaux, la cendre commençait. Toute l'île en fut couverte, la culture anéantie, les sources taries, les cours d'eau comblés, et les malheureux habitants, au milieu de ce désert inexorable, moururent de faim et de soif par milliers.

Pendant ce temps, des transformations non moins terribles s'accomplissaient dans le détroit. L'entrée des ports devenait impraticable, par suite de l'accumulation de la pierre ponce vomie par le volcan. Toutes les îles du détroit ont été plus ou moins cruellement éprouvées. Toute la partie nord de l'île de Krakatoa a été recouverte de plus de trois cents mètres d'eau. Il n'en reste plus que la partie méridionale avec le grand pic. En même temps, seize îlots avaient surgi du fond des flots.

Voyons maintenant quelles ont été les impressions d'un capitaine au long cours dont le navire se trouvait dans ces parages à l'époque du terrible cataclysme que nous venons de raconter.

Le capitaine Dumont nous dit que son navire le "Nantes," qui est un des meilleurs et des plus solides marcheurs de la flotte des "Messageries maritimes," a été arrêté dans cette nuit de dix-huit heures, et condamné à rester en place à cause des dangers qu'il eût pu courir en sortant de la baie de Lampong (île de Sumatra) où il se trouvait.

"La pluie de cendres, dit le capitaine, s'était changée en une pluie de boue compacte et épaisse qui finit par couvrir le pont sur une épaisseur de près de soixante centimètres. Cette boue fétide pénétrait partout et était particulièrement gênante pour l'équipage ; yeux, oreilles, nez étaient littéralement bouchés par cette matière désagréable qui rendait presque toute respiration impossible ! Comme variation, la pierre ponce tombait fréquemment et, avec les cendres répandues dans l'air, obstruait les voies respiratoires. L'atmosphère, en même temps, était fortement imprégnée d'acide sulfureux. Les passagers avaient de violents bourdonnements dans les oreilles, quelques-uns étaient près de suffoquer et toutes les poitrines étaient lourdement oppressées. Une somnolence étrange, stupéfiante, contribuait encore à rendre la situation plus horrible, plus épouvantable. En même temps, la boussole avait des déviations folles.

Les trois quarts des passagers s'attendaient absolument à assister à la fin du monde.

Mais ce n'était encore là que le commencement des angoisses.

Quand la nuit noire eut tout envahi, le "Nantes" fut soumis à une suite non interrompue de tremblements de mer, sorte de remous terribles qui jetaient le navire tantôt sur un flanc tantôt sur l'autre. Pendant ce temps, les éclairs traversaient les ténèbres à court intervalle. Sept fois la foudre s'abattit sur le mât et chaque fois suivit le fil conducteur du paratonnerre, par-dessus le vaisseau, pour se perdre dans les abîmes de la mer.

Les coolies roulaient les uns sur les autres et, durant les courts moments où la mer était calme, on entendait sans cesse le "La illah, la illah," prière au Dieu de l'Islam.

Comme le navire n'avait pas cessé d'être sous vapeur, il était à craindre que la machine ne refusât le service parce que la boue envahissait tout.

Rarement l'aurore fut acclamée avec plus de bonheur que le matin du 28 août 1883. La pluie de pierre ponce durait toujours; mais, avec le jour, le steamer parvint à quitter le golfe. Tous les arbres étaient tombés, soit par le poids de la boue, soit directement enlevés par le terrible raz de mer. De tous côtés, la mer était couverte de pierres ponces; l'entrée de la baie était fermée par des îles s'élevant à trois mètres au-dessus des eaux! Il n'y avait qu'un moyen de sortir de là, c'était de pénétrer à toute vapeur à travers les îles de ponce! Bientôt l'obstacle est brisé, le navire passe, tandis que derrière lui le passage se referme comme par enchantement.

L'ERUPTION DU KRAKATOA.

Questions.

1. Quel est le plus grand bouleversement qui s'est produit depuis le déluge?
2. Quelle est la date probable du déluge?
3. Où est située l'île Krakatoa?
4. Dites ce que vous savez de Java et de Sumatra au point de vue géographique.
5. Quelles sont les principales productions de ces deux îles?
6. A qui appartiennent-elles?
7. En quelle année et dans quel mois le volcan fit-il explosion?
8. Cette explosion fut-elle précédée d'autres phénomènes?
9. A quelle date l'explosion volcanique atteignit-elle son paroxysme?
10. Quelles furent les différentes phases de l'éruption?

11. Par quoi fut produite l'obscurité qui se répandit alors sur les îles et l'océan et combien de temps dura-t-elle ?
12. Que se produisit-il sur la mer ?
13. Quel spectacle présentait l'île de Krakatoa quand le jour reparut ?
14. Où la force des vagues avait-elle jeté des navires et des locomotives ?
15. Que trouvait-on où cessait la ligne des eaux ?
16. Quel résultat produisit ce cataclysme sur les sources et les cours d'eau ?
17. Par quoi fut causée la mort de milliers d'habitants ?
18. Par quoi l'entrée des ports fut-elle envahie ?
19. De quoi la partie nord de l'île de Krakatoa fut-elle recouverte ?
20. Quelle est la partie de cette île qui est restée au-dessus des eaux ?
21. Quelles étaient les nouvelles terres qui avaient apparu ?
22. Quel est le navire français qui se trouvait dans ces parages au moment du cataclysme ?
23. Le navire put-il continuer sa marche ?
24. A quelle compagnie de navigation appartient ce navire ?
25. En quoi se changea la pluie de cendres ?
26. De quoi le pont du navire était-il couvert ?
27. Quel effet produisait cette boue sur la respiration ?
28. De quoi était imprégnée l'atmosphère ?
29. Quelle sensation les passagers ressentaient-ils ?
30. La boussole donnait-elle des indications certaines ?
31. A quoi s'attendaient les trois quarts des passagers ?
32. A quoi fut soumis le "Nantes," pendant la période d'obscurité ?
33. Quel autre phénomène céleste accompagnait ces horreurs ?
34. Que faisaient les coolies ?
35. Expliquez ce que c'est qu'un coolie.
36. Pourquoi était-il à craindre que la machine refusât de fonctionner ?
37. Quel sentiment éprouvèrent les passagers du "Nantes" quand le jour commença à paraître ?
38. De quoi la mer était-elle couverte ?
39. Par quoi l'entrée de la baie était-elle fermée ?
40. Quel moyen le navire employa-t-il pour en sortir ?

Dixième Leçon.

La Poste et le Timbre-Poste.

Nous trouvons tout naturel maintenant que, plusieurs fois par jour, le facteur nous apporte les lettres et les journaux qui nous sont adressés voire même des échantillons et des paquets de marchandise. Mais ce service si commode de la poste ne s'est pas établi sans difficulté. Ce n'est que peu à peu qu'il s'est implanté dans notre civilisation si compliquée et même à présent il se perfectionne tous les jours. Voyons quelle a été la genèse d'une institution qui nous paraît simple et naturelle.

Suivant Hérodote, il existait, de la mer Egée à la ville de Suze, en Perse, cent onze stations placées à distances égales, établies par Cyrus dans le sixième siècle avant notre ère. Auguste avait également établi des postes d'une province à l'autre de l'empire. Charlemagne en fit autant pour ses communications avec l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne. Louis XI. établit aussi des relais à l'usage des coureurs ou porteurs de ses dépêches pour son propre service. C'est là l'origine de la poste aux lettres et de la poste aux chevaux en France. En 1576, Henri III. en rendit l'usage public. Les messageries ne s'établirent qu'en 1597, sous Henri IV. La première taxe des lettres date de 1627. En 1630, furent institués les maîtres de poste et les courriers.

La Révolution à qui nous devons le système métrique, l'unification des poids et mesures et tant d'autres choses, fit beaucoup pour faciliter les communications entre les différentes parties de la France.

Aux Etats-Unis ce fut entre Philadelphie et New-York que furent établies les premières relations régulières ; une fois

par semaine une voiture faisait le trajet qui sépare ces deux villes à une rapidité de trois milles à l'heure.

En 1766 un entreprenant industriel établit un service qui faisait la route aller et retour en deux jours. En ce temps-là, le prix de transport des lettres était fort élevé. On était obligé de payer jusqu'à vingt-cinq sous par lettre.

D'après les renseignements qui nous sont fournis il ne paraît pas que les facteurs aient été employés avant 1753. C'est à Benjamin Franklin, qui était alors directeur général des postes, qu'est due cette précieuse innovation. Une annonce assez curieuse du directeur de la poste de Philadelphie datée de 1762, faisait savoir au public que son porteur de lettres ayant disparu, il fallait que les intéressés allassent au bureau de la poste pour retirer leurs lettres.

A Boston les facteurs étaient inconnus avant 1773; à New York les lettres étaient, à cette époque, portées à leur adresse par un commissionnaire spécial.

Le plus grand progrès accompli dans le service des postes devait cependant n'arriver qu'en 1840.

Antérieurement à cette époque, l'envoi et la réception des lettres étaient entravés par une foule de formalités ennuyeuses. Le prix du transport des lettres variait avec les distances et était très élevé, c'est ainsi qu'une lettre simple de Lille pour Marseille payait un franc vingt centimes de port. C'est à l'Anglais Rowland Hill qu'est due l'invention des timbres-poste et leur introduction dans le service postal. Cinq ans plus tard, les commerçants de Londres lui offrirent, par voie de souscription, un chèque de treize mille livres sterling à titre de récompense nationale.

C'est entouré de la reconnaissance publique que cet homme illustre vécut jusqu'à l'âge de 84 ans; il est mort en 1879. Depuis cette époque d'autres réformes ont été introduites, et, grâce à l'Union postale universelle, on peut maintenant en-

voyer de l'argent d'Amérique en Europe en toute sécurité au moyen des mandats-poste internationaux. Les lettres recommandées offrent aussi d'excellentes garanties, car elles ne peuvent passer des mains d'un employé dans celles d'un autre que sur la délivrance d'un récépissé.

Tous les gouvernements s'efforcent du reste de faciliter de plus en plus les moyens de transport des lettres. Ils offrent des primes aux paquebots qui arrivent à transporter le courrier plus vite que leurs concurrents.

Grâce aux chemins de fer aussi on peut dire que le service des postes est presque arrivé à la perfection, et une lettre mise à la poste à New-York pour la Nouvelle-Orléans ou la Floride arrive plus vite à destination de nos jours qu'elle n'arrivait à Philadelphie dans la première partie du XIXe siècle.

Le commerce a été le premier à profiter de ces relations rapides, et l'on peut dire sans craindre d'être démenti par personne que, parmi les progrès modernes, nul n'a plus contribué à augmenter la richesse et le bien-être des nations, que le service des postes.

LA POSTE ET LE TIMBRE-POSTE.

Questions.

1. Qu'est-ce que c'est qu'un facteur ?
2. Que trouvons-nous maintenant tout naturel ?
3. A-t-il été facile d'établir ce système si commode ?
4. Le service des postes est-il entré tout d'un coup dans notre civilisation ?
5. Est-il maintenant considéré comme absolument parfait ?
6. Donnez la situation géographique de la mer Egée et de la ville de Suze.
7. Qu'existait-il entre ces deux points ?
8. Quelles ont été les principales guerres faites par Cyrus ?

9. Qu'avait fait Auguste pour faciliter les relations entre les différentes provinces de l'Empire Romain ?
10. Dites de quoi se composait l'Empire romain sous le règne d'Auguste.
11. Entre quels pays Charlemagne établit-il des communications ?
12. Quand naquit et quand mourut Charlemagne ?
13. Que savez-vous du caractère de ce prince ?
14. Quelles ont été ses principales campagnes ?
15. Louis XI. ouvrit-il au public le service des communications postales ?
16. Que fit Henri III. par rapport à ce service ?
17. Sous quel roi et en quelle année s'établirent les messageries ?
18. Quels souvenirs le roi Henri IV. a-t-il laissés en France ?
19. De quelle année date la première taxe des lettres ?
20. Quand les maîtres de poste et les courriers furent-ils institués ?
21. A qui devons-nous le système métrique ?
22. Dites ce que vous savez de ce système.
23. De quels autres progrès sommes-nous redevables à la Révolution ?
24. Entre quelles villes des Etats-Unis les premières relations régulières furent-elles établies ?
25. Combien de fois par semaine une voiture faisait-elle le service entre ces deux villes ?
26. Pourquoi cette voiture ne faisait-elle que trois milles à l'heure ?
27. Que fit en 1766 un industriel entreprenant ?
28. Le port des lettres était-il bon marché en ce temps-là ?
29. Combien fallait-il payer pour le port d'une lettre ?
30. Vers quelle année commença-t-on à employer des facteurs ?
31. A qui est due cette précieuse innovation ?
32. Qu'annonça le directeur de la poste de Philadelphie en 1762 ?
33. En quelle année commença-t-il à y avoir des facteurs à Boston ?
34. La ville de New-York en était-elle alors pourvue ?
35. Quand fut accompli le progrès le plus important dans le service des postes ?
36. Le prix du transport des lettres était-il fixe avant cette époque ?
37. Combien payait une lettre de Lille à Marseille ?
38. Quelle est la situation respective de ces deux villes ?
39. A qui l'invention des timbres-poste est-elle due ?
40. Qu'offrirent à l'inventeur les commerçants de Londres pour lui témoigner leur reconnaissance ?
41. Comparez le franc et la livre sterling.

42. A quel âge et en quelle année l'inventeur du timbre-poste mourut-il ?
43. Qu'est-ce que c'est que l'Union postale universelle ?
44. De quels pays se compose-t-elle ?
45. Qu'est-ce que c'est qu'un mandat-poste ?
46. A quoi cela sert-il de faire recommander une lettre ?
47. Qu'offrent les gouvernements aux paquebots les plus rapides ?
48. Quel est l'autre moyen de transport qui a également aidé au perfectionnement de la poste aux lettres ?
49. A qui ces relations rapides ont-elles surtout profité ?
50. Que peut-on dire sans crainte d'être démenti par personne ?

Onzième Leçon.

L'Intelligence et le Cœur des Animaux.

La Panthère.

Félou n'avait encore que trois à quatre mois quand, à Médine, M. le docteur Leblanc l'acheta d'une caravane de Maures au prix de huit guinées payable en étoffes de coton.

Son nom Félou, qui est celui des cataractes que le fleuve Sénégal forme près de la ville susdite, lui fut donné en l'honneur de cette curiosité naturelle.

Car c'est de Médine au Sénégal qu'il s'agit.

Ne se connaissant en cette sauvage solitude d'autre ennemi à craindre que l'ennui, le docteur, dans un but de distraction, s'entourait de toutes les bêtes possibles. Déjà lionceaux, guépards, antilopes, gazelles et chats-tigres vivaient là en assez bonne intelligence. Le filleul de la cataracte avait sa place marquée dans ce petit paradis. Félou était une panthère, un mâle.

Félou, quand on l'acheta, était non seulement fort doux,

mais très craintif; le bruit surtout l'affolait. Dans ses peurs, il courait chercher la protection du chien de M. Leblanc, chien avec lequel il eût voulu toujours jouer; il ne voulait pas davantage quitter son maître et passait la nuit dans la chambre à coucher de celui-ci. C'était un trio d'amis. Félou était même trop affectueux, ou du moins trop démonstratif. Tout le monde sait que si le chat se fait une patte de velours, il n'a pas le même pouvoir sur sa langue qui est toujours une râpe. Il en est de même de tous les animaux de la race féline. Or, le jeune Félou, en bête affectueuse et bien élevée, venait chaque matin souhaiter le bonjour à son maître encore au lit. "J'étais chaque matin réveillé — raconte celui-ci — par la sensation fort désagréable d'une râpe qui me râclait les joues." C'était Félou qui le léchait.

Les deux amis durent faire chambre à part. L'animal eut la sienne, construite exprès dans une cour voisine. Mais cet isolement lui pesait; il tirait sa tête du collier et, par une échelle appuyée à une terrasse, montait chez son maître. Quant à s'enfuir, Félou n'en montra jamais la moindre velléité.

Le bruit d'un couteau frappant sur une assiette donnait à Félou le signal toujours obéi du repas. On lui mettait son couvert. Un quartier de viande qu'on lui eût jeté comme à un chien n'eût excité que son mépris. Il lui fallait de petits morceaux bien découpés. Dans ces conditions de recherche et d'élégance, il eût avalé un mouton, quoique ce ne fût pas une bête vorace. "Parfois, je m'amusais à lui présenter un morceau de viande dans ma main fermée, et je le voyais alors prendre une foule de précautions pour ne pas me mordre les doigts."

M. Leblanc quitta Médine pour Saint-Louis, emmenant Félou; puis, envoyé à Gorée, y alla seul. La panthère, mise en cage, devait suivre de près sur une goëlette. Par malheur,

la barre du fleuve, devenue impraticable, retint le bâtiment immobile à une lieue de terre. Mourant de faim, Félou brise sa cage, se jette à l'eau, aborde, et, voyant une maison qui, par la fenêtre ouverte, lui envoyait le rayonnement d'une lumière intérieure, il y court en vrai panthère civilisée et, d'un bond, fait son entrée. Deux blancs dînaient. Se frotter contre eux, sauter sur la table, enlever le rôti et disparaître par où elle était venue, ce fut, pour la bête, moins long à faire qu'à raconter.

Le lendemain, sur le bruit qu'une panthère errait autour du poste militaire et l'avait même attaqué, nombre d'officiers se mirent en chasse. Félou, dès qu'il les aperçut, courut à eux faisant le beau. Une décharge de fusils et de revolvers le fit rentrer dans la brousse, d'où il fut impossible de le déloger.

Cependant un ami de M. Leblanc, flairant un malentendu, et soupçonnant que c'était l'élève-ami du docteur qui, pour son malheur, faisait ainsi parler de soi, s'en fut à sa recherche, armé d'un fusil et muni d'un quartier de viande. "Félou! Félou!" criait-il, et à chaque appel une plainte répondait des broussailles mais rien autre n'en sortait. Le chasseur eut l'idée que son arme pouvait effrayer l'animal, et alla la cacher à une certaine distance. Comme il revenait, la panthère dont aucun bruit n'avait annoncé l'approche, se dressa devant lui pour prendre le quartier de viande suspendu à son épaule et qu'il s'empressa de lui abandonner.

Huit jours après, le pauvre animal arriva à Gorée chez son maître.

"Ce fut pour nous deux une grande joie," raconte celui-ci. "Il se dressait, se frottait contre moi, en poussant son rauque ronronnement; il refusait de me quitter, se mettant en travers de la porte pour m'empêcher de passer, si je voulais sortir. Je m'installai avec lui sous une vérandah et je dus m'occuper de lui toute la journée; car dès que je me mettais à lire, il appu-

yait ses grosses pattes sur le bras de mon fauteuil et même sur ma poitrine.

“ Félou portait les traces de nombreuses blessures. Une balle s'était aplatie sur l'omoplate, une autre sur le crâne ; néanmoins, tout cela était guéri. Mais il avait de plus une patte de derrière cassée. Le tibia était fracturé à sa partie moyenne, et le fragment supérieur sortait d'au moins cinq centimètres, ce qui n'empêchait pas l'animal de faire des bonds de quatre à cinq pieds de haut.

“ L'os était parfaitement blanc et ne présentait aucune trace de nécrose, dit le docteur Leblanc, je tentai donc la réduction de la fracture ; et certainement, durant cette opération, mon brave Félou se rendait parfaitement compte que c'était pour son bien ; car pendant les efforts d'extension que j'étais obligé de faire, il faisait bien d'affreuses grimaces, mais pas le moindre mouvement violent, pas la moindre tentative pour me mordre. Je l'avais, du reste, solidement amarré par son collier. Sans aide, faute de gens de bonne volonté, je fis rentrer dans les tissus le fragment osseux et le mis en rapport avec l'autre. J'appliquai ensuite deux morceaux de carton et recouvris le tout d'un bandage. Dans mon impatience, huit jours après, je le dépansai, et quelle ne fut pas ma surprise de voir la plaie complètement cicatrisée ! ”

Et comment cela finit-il ? Comme finissent toutes les histoires de marins, par une séparation. Séparé pour toujours cette fois de son maître, Félou ne le fut pas pour longtemps. Son caractère s'aigrit, il devint farouche, on dut l'enfermer ; en deux mois il mourut de marasme.

Questions.

1. Quel âge avait Félou quand M. le docteur Leblanc l'acheta ?
2. Où est située la ville de Médine ?
3. Combien M. Leblanc paya-t-il Félou ?

4. Comment cette somme était-elle payable ?
5. Quelle différence y a-t-il entre une guinée et une livre sterling ?
6. Pourquoi Félou était-il appelé Félou ?
7. Connaissez-vous plusieurs villes appelées Médine ?
8. Pourquoi M. Leblanc s'entourait-il de toutes les bêtes possibles ?
9. Dites ce que vous savez sur la colonie française du Sénégal.
10. Félou était-il féroce quand son maître l'acheta ?
11. De quoi avait-il surtout peur ?
12. De quel animal cherchait-il la protection ?
13. Où passait-il la nuit ?
14. De qui était composé le trio d'amis dont on parle dans la leçon ?
15. Les chats griffent-ils leur maître ?
16. La langue des animaux de la race féline est-elle douce ?
17. Quand le jeune Félou souhaitait-il le bonjour à son maître ?
18. Comment s'y prenait-il ?
19. Quel fut le résultat de ses démonstrations amicales envers son maître ?
20. Félou aimait-il à être seul ?
21. Désirait-il reconquérir sa liberté ?
22. Comment l'appelait-on pour lui donner à manger ?
23. Comment voulait-il avoir sa viande ?
24. Que faisait-il lorsque son maître lui présentait un morceau de viande dans sa main fermée ?
25. Où alla M. Leblanc quelque temps après ?
26. Emmena-t-il Félou à Gorée ?
27. A quelle distance du rivage la goëlette qui portait Félou fut-elle retenue ?
28. Que fit Félou quand la faim commença à le tourmenter ?
29. Courut-il dans les bois en arrivant à terre ?
30. Que prit-il sur la table à laquelle dînaient deux hommes ?
31. Quel bruit se répandit le lendemain dans les environs ?
32. Que firent quelques officiers ?
33. Que fit Félou en les apercevant ?
34. Comment lui répondirent-ils ?
35. Que pensa alors un ami de M. Leblanc ?
36. Que portait-il lorsqu'il se mit à la recherche de la panthère ?
37. Félou répondait-il à l'appel de son nom ?
38. Quelle idée vint alors au chasseur ?
39. Que fit la panthère quand elle vit que le chasseur n'avait plus de fusil ?

40. Quand le pauvre Félou arriva-t-il enfin chez son maître ?
41. Comment l'animal témoigna-t-il sa joie de retrouver son maître ?
42. Félou avait-il était blessé dans sa rencontre avec les officiers ?
43. Quel accident était arrivé à une de ses pattes de derrière ?
44. Que fit le docteur quand il découvrit la blessure de son favori ?
45. Félou comprenait-il ce que faisait le docteur ?
46. Le docteur réussit-il à guérir Félou ?
47. Combien de temps fallut-il pour arriver à ce résultat ?
48. Quel changement subit le caractère de la panthère après sa séparation d'avec son maître ?
49. Que fut-on obligé de faire ?
50. Quand mourut Félou et quelle fut la cause de sa mort ?

Douzième Leçon.

L'Intelligence et le Cœur des Animaux (suite).

Le Pigeon Messager.

Le pigeon messager n'a été introduit en Europe que dans la seconde moitié du dernier siècle, vers 1765. Il date cependant d'une haute antiquité historique. Les monuments le font remonter pour l'Egypte jusqu'aux Pharaons. Les marins approchant de terre s'en servaient pour annoncer leur retour. C'est exactement ce que dans les mêmes circonstances les pêcheurs se sont récemment avisés de faire. Cette heureuse innovation n'est qu'une réinvention.

En Europe la Grèce fut la première à en tirer parti. Il y était au service des jeux olympiques. C'était lui qui, presque instantanément, portait à la connaissance, livrait à l'enthousiasme de l'Hellade entière le nom des vainqueurs. Cinquante ans après la réduction de la Grèce en province romaine, les

maîtres du monde employaient les pigeons d'une façon analogue. Lâchés à l'issue des représentations du cirque, ils portaient partout la nouvelle du résultat des luttes et des courses.

De nos jours le pigeon messager a été mis au service des autorités militaires. Pendant le siège de Paris (1870–1871) il mettait en communication la capitale et les provinces. En 1881 des colombiers militaires ont été établis à Paris, Vincennes, Marseille, Perpignan, Verdun, Lille, Toul et Belfort.

La rapidité et la sûreté d'instinct du voyageur ailé sont réellement merveilleuses. En voici des exemples. En 1884 au moment où le rapide de Londres, qui ne s'arrête à aucune station, partait de Douvres, un pigeon fut lâché. D'abord il s'éleva à un demi mille, puis tournoya pendant quelques instants, enfin partit à tire-d'aile dans la direction de Londres.

Le train courait à toute vapeur, faisant ses 60 milles (96 kilomètres) à l'heure. Dans l'opinion unanime de ceux qui avaient connaissance de l'expérience, toutes les chances étaient contre l'oiseau.

Mais, tandis que par chemin de fer la distance entre Douvres et Londres est de 76 milles et demi (123 kilomètres), elle n'est que de 70 milles (112 kilomètres) à vol d'oiseau. Or, le pigeon, sa route une fois reconnue, ce qui ne fut pas long, prit en ligne droite, diminuant ainsi son trajet de 6 milles et demi (10 kilomètres). Supposant sa vitesse égale à celle du rapide, il eût donc pu arriver 6 minutes et demie avant lui.

Or, quand ce foudroyant rapide fit son entrée dans la gare de Canon Street, le pigeon était dans son colombier depuis 20 minutes. Il avait donc fait tout près de 2 kilomètres par minute ! Et ce n'est pas un maximum.

En 1885, quatre de ces merveilleuses créatures firent en sept heures le trajet de Paris à Buda-Pesth ; or la distance entre les deux villes est de 1293 kilomètres, les voyageurs avaient donc fait plus de 184 kilomètres à l'heure !

C'est en Hollande que les colombophiles sont arrivés aux meilleurs résultats. Un résident de Harlem dresse ses pigeons à faire d'eux-mêmes les voyages d'aller et retour entre cette ville et Leyde. La distance qui sépare les deux villes est de trente kilomètres. Un des rédacteurs du journal "La Nature" raconte que sur l'invitation de l'éleveur il se rendit un dimanche chez celui-ci pour y assister, en compagnie de quelques amateurs, à l'arrivée de quatre pigeons venant de Leyde, où ils se trouvaient sous la garde et la surveillance des membres et députés d'une société colombophile de la Haye, et ensuite au départ de ces oiseaux pour la même ville.

On devait les lâcher de Leyde vers deux heures. A deux heures vingt-cinq, ils arrivèrent tous ensemble, descendirent tout de suite au colombier et, sans perdre un instant, se mirent à manger avec un appétit de voyageurs. C'étaient : un magnifique mâle bleu écaillé, avec une plume blanche dans l'aile ; une femelle et une mâle bleus, et une femelle bleue écaillée. Tous portaient aux ailes des marques que, d'après une dépêche fixée à la queue du premier mâle, les représentants de la société colombophile venaient d'y apposer. La même dépêche mentionnait que les oiseaux étaient mis en liberté à une heure cinquante-cinq. Ils avaient donc fait le trajet en trente minutes. A trois heures dix minutes, c'est-à-dire trois quarts d'heure après, les messagers bien repus et portant à côté des marques de Leyde celles des colombophiles de Harlem, portant en outre une dépêche, voyaient s'ouvrir la porte de leur colombier. A l'instant même tous les quatre quittaient leur perchoir et s'élevaient dans l'air. Ils furent bientôt hors de vue.

On ne tarda pas à avoir de leurs nouvelles. Ils étaient, tous ensemble, arrivés à Leyde à trois heures trente minutes, ayant, par conséquent, fait le trajet en vingt minutes. Un télégramme en informa les gens de Harlem.

Deux de ces pigeons faisaient quotidiennement ce service-là depuis neuf mois ; les quatre le faisaient de leur propre volonté en tout temps, hiver comme été, sans que jamais ni pluie ni brouillard même épais interrompît leur vol. N'y a-t-il pas là de quoi étonner même les plus insouciants ? On peut dire que les pigeons voyageurs se plient à tous nos désirs. On s'en est dernièrement servi pour leur faire porter des tubes-vaccins à grande distance de façon à pouvoir ravitailler de virus, en cas de siège, une ville ravagée par la variole.

Aux Etats-Unis dans les pêcheries on les utilise dans un but commercial. A Cleveland, plusieurs compagnies de pêche remettent deux pigeons à chacun de leurs bateaux. Lorsque les filets sont retirés, on en lâche un qui renseigne la pêcherie sur la quantité et les espèces de poissons que l'on vient de capturer. On peut ainsi faire les préparatifs nécessaires pour recevoir la pêche et pour avertir les acheteurs. Quant au second pigeon, on le garde pour donner l'alarme en cas de danger pour le navire.

L'INTELLIGENCE ET LE CŒUR DES ANIMAUX.

Le Pigeon Messager.

Questions.

1. Quand le pigeon messager a-t-il été introduit en Europe ?
2. Comment sait-on qu'il était connu des Egyptiens ?
3. Qu'est-ce que c'était qu'un Pharaon ?
4. Comment les marins Egyptiens se servaient-ils des pigeons messagers ?
5. Quelle est la nation qui, la première, en tira parti en Europe ?
6. Pour quoi s'en servait-on ?
7. Que portait-il à la connaissance du public ?
8. Par quel pays la Grèce fut-elle subjuguée ?
9. Quand et comment les nouveaux maîtres de la Grèce se servaient-ils des pigeons voyageurs ?

10. Comment se servit-on de cet oiseau pendant le siège de Paris en 1870–71 ?
11. Quand et où établit-on, en France, des colombiers militaires ?
12. Quelles sont les deux principales qualités du pigeon voyageur ?
13. Que fit-on en 1884 au moment où le rapide de Londres quittait Douvres ?
14. Quelle est la ville de France qui se trouve exactement en face de Douvres ?
15. Que fit le pigeon aussitôt qu'on l'eut lâché ?
16. A quelle rapidité marche l'express qui va de Douvres à Londres ?
17. Quelle est la distance de Douvres à Londres par chemin de fer, quelle est-elle à vol d'oiséau ?
18. De combien de kilomètres la route du pigeon était-elle plus courte que celle du train ?
19. Qui arriva le premier à destination ?
20. Quelle avait été la vitesse de l'oiseau ?
21. En combien d'heures quatre pigeons allèrent-ils de Paris à Buda-Pesth en 1885 ?
22. Dans quel pays est située cette dernière ville ?
23. A quelle distance est-elle de Paris ?
24. Avec quelle rapidité les oiseaux avaient-ils marché ?
25. Dans quel pays les colombophiles sont-ils arrivés aux meilleurs résultats ?
26. A quoi un habitant de Harlem a-t-il réussi à dresser ses pigeons ?
27. Quelle est la distance qui sépare les deux villes ?
28. A quelle heure devait-on lâcher les pigeons de Leyde ?
29. A quelle heure arrivèrent-ils à Harlem ?
30. Que firent-ils en arrivant ?
31. Faites une description de ces pigeons.
32. Quelles marques portaient-ils aux ailes ?
33. A quelle heure repartirent-ils de Harlem ?
34. Combien de temps s'étaient-ils reposés ?
35. Ces pigeons faisaient-ils souvent le même trajet ?
36. Pour quoi s'est-on dernièrement servi de ces messagers ailés ?
37. Dans quel but les utilise-t-on aux Etats-Unis ?
38. Que font, à Cleveland, plusieurs compagnies de pêche ?
39. Que font les pêcheurs quand ils ont retiré leurs filets ?
40. Dans quel but garde-t-on le second pigeon ?

Treizième Leçon.

L'Intelligence et le cœur des Animaux (Fin).

L'Éléphant.

Parmi les animaux qui sont susceptibles de rendre à l'homme de grands services, il faut encore citer l'éléphant.

Dans les Indes ces excellentes bêtes sont dressées à faire toute sorte de choses. Il y en a qui excellent dans l'emploi de bonnes d'enfants : personne comme eux pour imprimer, au berceau d'un bébé, ce mouvement régulier et doux qui le calme et l'endort; personne comme eux pour tirer ce petit être d'un berceau et le déposer sur les genoux de la mère.

Comme travailleurs ils égalent presque les Indiens en intelligence, ce sont en fait des travailleurs d'élite. Ils sont surtout précieux dans l'exploitation des forêts de bois de Teck. Ils s'attellent eux-mêmes à une bille énorme, l'amènent seuls où il faut, obvient sans aide aux difficultés résultant de l'étroitesse, des inégalités et de l'encombrement de la route. Ils mettent les billes en piles, observant avec scrupule la règle de l'alignement prescrit et la loi de l'équilibre. Quand la pile devient trop haute pour qu'à deux ils puissent aisément l'exhausser, ils sont capables d'établir, au moyen d'une couple de pièces de bois disposées parallèlement, un plan incliné sur lequel, l'un à droite, l'autre à gauche, unissant leurs forces, ils font monter le fardeau.

Ils savent également porter la bille de teck dans l'usine où on la débite, la placer devant le feu, vérifier par un coup d'œil, alternativement donné de côté et d'autre, la position de la pièce, rectifier cette position, etc.

L'éléphant est réellement un ouvrier parfait, il sait distin-

guer les sons de la cloche, connaît les heures du travail et celles du repos, et la seule révolte qu'il se permette, c'est, de temps à autre, de s'échapper pour se plonger dans l'eau, lorsqu'il fait très chaud ou que les insectes le tourmentent.

Transportons-nous maintenant à Ceylan et voyons comment l'éléphant y est utilisé pour voyager. Nous laissons ici la parole à M. Brau de Saint-Pol Liais.

On lui amène l'éléphant qu'il va monter, c'est Poulo-Ganti, un gamin d'éléphant, seize ans à peine, déjà d'une jolie taille, armé de défenses respectables et doué d'un grondement terrible qu'il fait entendre lorsque son cornac lui commande: "Trrong!" afin de permettre au voyageur de monter. Ce cornac est un gamin de quatorze ans tout au plus. En dépit de leur jeune âge, l'homme et l'animal sont d'une gravité d'octogénaires. Son grondement vaut à l'éléphant une distribution de coups de bâton. Poulo-Ganti est évidemment un éléphant maussade. Tout autre nous apparaît Mé-Mass une jeune femelle. Il faudrait une échelle pour escalader les paniers à cheval sur son dos. Mais le cornac a crié: Trrong! Aussitôt l'énorme masse s'abaisse; les jambes s'agenouillent. On place sur cette impériale nos valises, etc. . . . Nous grimpons chacun dans un panier, notre domestique s'assied quelque part en arrière et, sur un nouveau commandement, nous nous trouvons à la hauteur d'un premier étage. . . . Le cornac est en avant assis à califourchon sur le haut de la tête. . . . Nous allons, fortement balancés, mais d'un mouvement qui n'a rien de trop dur et permettrait d'écrire. Le pas est lent, mais allongé. Mé-Mass paraît avoir oublié que la charge d'une voiture est sur son dos. Elle semble flâner, allant d'un bord à l'autre du chemin, cueillant cà et là tantôt un fagot d'herbes, tantôt le tronc frais d'un grand végétal qu'elle arrache et qu'elle mange sans ralentir un moment son allure. Les éléphants en voyage marchent généralement à

la file indienne. Toute liane, tout bambou qui, rétrécissant le sentier, mettrait obstacle au libre passage de la bête et de sa charge est, chemin faisant, tordu, brisé, arraché. Que la route vienne à cesser, n'importe: l'animal se charge de la prolonger. En un clin d'œil sont abattus tous les arbres à lui désignés par son maître. Nous voici en présence d'une jolie rivière profondément encaissée entre des berges de sable jaune. Obliquement, les jambes de derrière repliées sous lui, l'éléphant se laisse glisser sur la pente, qui est telle que le palanquin fait avec l'horizon un angle de 45 degrés. Il entre dans la rivière, la traverse à la nage, puis, les jambes de devant repliées à leur tour, il escalade la rive opposée, non moins raide que la première. Les pentes ne comptent pour lui ni à la montée, ni à la descente; où une chèvre serait embarrassée il n'éprouve pas d'hésitation, et des ponts ne lui sont pas plus nécessaires que des routes.

C'est maintenant une belle forêt, épaisse et sombre, au sol noir et bourbeux dans lequel les éléphants enfoncent profondément. Ils n'avancent qu' avec les plus grands efforts, mais ils avancent.

Un accident a contraint de faire halte dans une petite clairière marécageuse. Grande est la joie des éléphants qui emploient ce moment de relâche à chercher des touffes d'herbes mangeables.

Le soir venu, les bêtes sont déchargées, puis docilement tendent leurs gros pieds l'un après l'autre à de larges liens en rotin, au moyen desquels on les entrave, et ainsi empêchés, ils s'enfoncent cahin-caha dans les broussailles voisines.

Le lendemain nous nous mettons en route au lever du soleil et continuons notre voyage sans difficulté. C'est ainsi que nous fîmes près de quarante lieues en parfaite sécurité, dans un pays où le meilleur cheval aurait cent fois refusé le service.

Malheureusement la rapacité des marchands d'ivoire fait au

pauvre animal une guerre sans pitié et, si des lois salutaires n'interviennent pas pour défendre le massacre sans limite de cet excellent serviteur, le temps est proche où l'éléphant indien sera une chose du passé. On s'apercevra alors seulement de sa grande valeur comme animal domestique et il faudra des années et des années d'élevage pour arriver à reconstituer cette fortune vivante que la main du créateur avait donnée à l'homme!

L'INTELLIGENCE ET LE CŒUR DES ANIMAUX.

L'éléphant.

Questions.

1. De quel pays l'éléphant est-il originaire ?
2. Dans quel pays ces excellentes bêtes sont-elles dressées au travail ?
3. Que peut-on leur apprendre à faire ?
4. Qu'est-ce que c'est qu'un berceau ?
5. Les éléphants sont-ils des travailleurs intelligents ?
6. Dans quel travail sont-ils surtout précieux ?
7. A quoi s'attellent-ils eux-mêmes ?
8. Qu'est-ce que c'est qu'une bille de bois ?
9. Que font les éléphants avec ces grosses billes de bois de Teck ?
10. Que font-ils quand la pile devient trop haute, pour qu'ils puissent aisément l'exhausser à deux.
11. Où portent-ils les billes de bois de teck après cela ?
12. L'éléphant sait-il distinguer les différentes sonneries des cloches ?
13. Quelle liberté se permet-il quelquefois ?
14. Où est située l'île de Ceylan ?
15. Pour quoi l'éléphant est-il surtout utilisé dans cette île ?
16. Quel âge a l'animal qu'on amène à M. Brau de Saint-Pol Liais ?
17. Qu'est-ce que c'est qu'un cornac ?
18. Que fait l'éléphant lorsqu'on lui commande de se coucher ?
19. Qu'est-ce que c'est qu'un octogénaire, un septuagénaire ?
20. Comment voyage-t-on à dos d'éléphant ?

21. Pourquoi faudrait-il une échelle pour monter sur le dos de Mé-Mass ?
22. Mé-Mass était-elle maussade ?
23. Que place-t-on sur le dos des éléphants ?
24. Où s'assied le cornac ?
25. Les éléphants marchent-ils vite ?
26. Que font en marchant les éléphants dont il est parlé dans cette leçon ?
27. Comment marchent les éléphants en voyage ?
28. Que font-ils lorsque quelque chose s'oppose à leur passage ?
29. Que font-ils lorsqu'ils arrivent à une rivière encaissée entre ses berges ?
30. L'éléphant sait-il nager ?
31. Les pentes l'embarrassent-elles soit à la montée soit à la descente ?
32. Décrivez une clairière.
33. Que font les éléphants pendant la halte ?
34. Que font les cornacs quand la nuit arrive ?
35. Combien de lieues les voyageurs firent-ils à dos d'éléphant ?
36. Pourquoi les éléphants diminuent-ils rapidement dans les Indes ?
37. A quoi sert l'ivoire ?
38. Que faudrait-il faire pour empêcher la destruction complète des éléphants ?
39. De quoi s'apercevra-t-on quand cet animal aura complètement disparu ?
40. Sera-t-il facile de réparer le mal causé par sa disparition ?

Quatorzième Leçon.

Histoire de la Musique.

La musique vocale a nécessairement précédé la connaissance et l'usage des instruments. Celui qui, le premier, ému par la contemplation des grands phénomènes de la nature, chercha à exprimer son admiration dans un langage élevé, fut évidemment le premier poète; celui qui, agité par des sentiments

tendres ou passionnés, voulut peindre l'état de son âme par des accents énergiques, créa la première mélodie. En un mot, dès que les hommes ont cherché pour exprimer leurs sensations dans un langage supérieur au langage ordinaire, ils ont rencontré la poésie et la musique, deux arts qui ont la même origine, qui reposent sur les mêmes éléments et dont les développements ont presque toujours été simultanés.

Les plus anciennes traditions sacrées citent les chants par lesquels les hommes célébraient le nom du Seigneur. La Genèse, en énumérant la postérité de Caïn, dit que Jubal fut le père de tous ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue. Il y avait donc déjà à cette époque des instruments à cordes, des instruments à vent, et, sans aucun doute, des instruments de percussion.

Selon Diodore de Sicile et Lucrèce, le son que produit l'air en traversant des roseaux brisés, donna l'idée des instruments à vent. L'arc, ou plutôt la corde qui le sous-tend, donna probablement naissance aux instruments à cordes. Le philosophe Apollodore en attribue l'invention à Mercure, qui rencontra une tortue desséchée dont les cartilages, tendus et contractés par la chaleur, rendaient des sons agréables. Quant aux instruments de percussion, ils sont évidemment le produit d'un sentiment instinctif de l'homme. L'enfant aime à frapper sur un corps sonore ; les peuples les plus sauvages connaissent l'usage d'une sorte de tambour, et prennent plaisir au bruit régulier d'un instrument monotone.

Depuis Moïse, qui composa la poésie sublime que les Israélites chantaient en chœur, on voit la musique faire constamment partie des cérémonies religieuses des Hébreux. David, qui possédait le génie de cet art, le perfectionna par ses propres travaux et encouragea largement ses progrès. On connaissait de son temps la harpe, la cithare, le tambourin, les cornets, la trompette et les cymbales. Salomon, son fils,

cultiva la musique avec le même zèle, mais pendant la captivité des Juifs à Babylone l'art déclina peu à peu et finit par tomber dans l'oubli. Les Hébreux employaient non seulement la musique dans les cérémonies sacrées, mais, à la guerre, des chanteurs marchaient à la tête des armées. Les prophètes prononçaient leurs prophéties en musique, et les prêtres étaient nécessairement musiciens.

L'Egypte est généralement considérée comme le berceau des connaissances qui se répandirent en Europe. On attribue aux Egyptiens l'invention de tous les arts, et c'est chez eux que l'on en recherche ordinairement les premières traces. Il est au moins fort probable qu'on leur doit l'invention de la flûte courbe et oblique, de la harpe triangulaire, de la lyre et de plusieurs autres instruments dont on a retrouvé la figure gravée sur les tombeaux de leurs anciens rois. Sous les Ptolémée, la musique fit de grands progrès et un poème donne la description d'une fête qui eut lieu sous Ptolémée II (Ptolémée Philadelphe) et qui rassembla près de mille musiciens, parmi lesquels on comptait six cents chanteurs et plus de trois cents joueurs de cithare. Ptolémée XI, père de Cléopâtre, fut surnommé *aulète* ou joueur de flûte. Les Chinois attribuent l'invention de la musique à Fo-Hi, leur premier prince, contemporain de Noé. Les Chinois appelaient la musique la science des sciences. Confucius fit les plus grands efforts pour la répandre. On s'en servait au théâtre et dans les cérémonies funèbres et religieuses.

Les Hindous croient que la musique fut inventée par Brahma.

Les Mexicains, à l'époque de la conquête, n'avaient que des tambours, des trompes, des conques marines, de petites flûtes de roseau et une sorte de hochet.

Les sauvages de l'Amérique du Sud jouent d'une flûte de bambou, longue d'un pied et percée de deux trous.

Les Esquimaux, selon le capitaine Parry, sont passionnés pour la musique, mais leurs chants n'ont ni variété, ni étendue, et ils ne connaissent d'autre instrument que le tambourin. Chez toutes les peuplades sauvages on ne trouve encore que des instruments à vent ou de percussion ; les instruments à cordes y sont généralement inconnus.

Avant l'établissement de l'islamisme, la musique florissait en Perse, mais le vandalisme d'Omar anéantit les arts comme les sciences.

Les Grecs, qui font dériver toutes leurs connaissances de la Phénicie, de l'Egypte et de la Chaldée, font remonter l'importation de la musique à Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, qui vint en Grèce avec une colonie de Phéniciens, et fonda Thèbes, environ quinze siècles avant Jésus-Christ. Sa femme, Harmonia, qui était fille de Mars et de Vénus, chantait en s'accompagnant de la lyre.

A l'époque du siège de Troie, on ne connaissait guère comme instruments que la lyre, la flûte et la trompette. Homère, qui cite souvent la musique, attribue à son pouvoir la cessation d'une épidémie. Après lui, les rapsodes, comme, depuis, les bardes du nord de l'Europe et les troubadours parcouraient les campagnes en chantant des fragments des poèmes d'Homère ou des pièces improvisées sur les événements de la guerre de Troie. L'époque la plus brillante de la musique chez les Grecs est celle qui sépare le siècle de Pindare (6e avant J.-C.) de la conquête de la Grèce par les Romains. Admise dans les temples, dans les jeux publics et au théâtre, elle marcha toujours de front avec la poésie. Les poètes dramatiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane ; les philosophes, les poètes lyriques et même les historiens, comme Pythagore, Platon, Théocrite, Callimaque et autres contribuèrent à son développement.

La première musique des Romains leur vint, dit-on, des

Etrusques, qui eux-mêmes la devaient aux Orientaux. Sous Servius Tullius, deux centuries étaient composées de joueurs de trompette. Au 5e siècle avant Jésus-Christ, les lois des douze tables fixèrent le nombre des musiciens qui devaient assister aux funérailles. Après la conquête de la Grèce, la musique s'enrichit à Rome de tous les progrès que cet art avait faits chez les Grecs. Elle fit des progrès assez remarquables vers la fin de la république et sous les premiers empereurs. Jules César était passionné pour la musique; Suétone dit qu'il rassembla à Rome mille à douze cents musiciens. Caligula jouait très bien de la cithare et de la flûte. On sait que Néron fut grand musicien. Après sa mort, les cinq mille musiciens qu'il entretenait à ses frais furent chassés de Rome, et l'art ne tarda pas à décliner, jusqu'au moment où il commença à s'introduire dans les cérémonies de l'église chrétienne.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

Questions.

1. Sous quelle forme la musique a-t-elle d'abord été connue ?
2. Quelle a été la cause de la composition des premières poésies ?
3. Par quels sentiments était agité celui qui a créé la première mélodie ?
4. Quels sont les deux arts qui reposent sur les mêmes éléments et qui se sont presque toujours développés simultanément ?
5. Que citent les plus anciennes traditions sacrées ?
6. Que dit la Genèse en parlant de la postérité de Caïn ?
7. Que peut-on conclure de ce que dit la Genèse ?
8. Quels sont les livres qui ont été écrits par Moïse ?
9. Comment s'appelle l'ensemble de ces livres ?
10. Qui étaient Diodore de Sicile et Lucrèce ?
11. Par quoi disent-ils que l'idée fut donnée à l'homme de faire des instruments à vent ?

12. D'où lui vint l'idée des instruments à corde ?
13. Comment le philosophe Apollodore explique-t-il leur invention ?
14. Dites ce que vous savez de Mercure.
15. De quoi les instruments de percussion sont-ils le produit ?
16. Sur quoi les enfants aiment-ils à frapper ?
17. Ne rencontre-t-on l'usage du tambour que chez les peuples civilisés ?
18. La musique religieuse était-elle connue des Hébreux ?
19. Que fit David pour cet art ?
20. Quand vivait ce roi ?
21. Quels instruments connaissait-on de son temps ?
22. Qui lui succéda ?
23. L'art de la musique continua-t-il à prospérer pendant la captivité des Juifs à Babylone ?
24. Combien de temps dura cette captivité ?
25. Les Hébreux n'employaient-ils la musique que dans les cérémonies sacrées ?
26. Comment les prophètes prononçaient-ils leurs prophéties ?
27. Quel est le pays qui est généralement considéré comme le berceau des connaissances qui se répandirent en Europe ?
28. Quels instruments pense-t-on leur devoir ?
29. Sur quoi cette opinion est-elle basée ?
30. Sous le règne de quels rois la musique fit-elle de grands progrès en Egypte ?
31. Combien de rois de ce nom y a-t-il eu en Egypte ?
32. Comment le père de Cléopâtre était-il surnommé ?
33. A qui les Chinois attribuent-ils l'invention de la musique ?
34. De quel personnage de la Bible ce prince était-il contemporain ?
35. Comment les Chinois appelaient-ils la musique ?
36. Que fit Confucius pour cet art ?
37. Où s'en servait-on ?
38. Par qui les Hindous croient-ils que la musique fut inventée ?
39. Quels instruments avaient les Mexicains à l'époque de la conquête ?
40. De quels instruments jouent les sauvages de l'Amérique du Sud ?
41. Que dit le capitaine Parry des Esquimaux ?
42. Quels sont les instruments connus des peuplades sauvages, quels sont ceux qui leur sont inconnus ?
43. Quel est la date de l'établissement de l'islamisme ?
44. Qui anéantit, en Perse, les arts et les sciences ?
45. Dites ce que vous savez de l'histoire de ce prince.

46. A qui les Grecs font-ils remonter l'importation de la musique dans leur pays ?
47. Quand la ville de Thèbes fut-elle fondée ?
48. Par qui fut-elle fondée ?
49. Dans quelle province de la Grèce se trouvait cette ville ?
50. Dans quel pays se trouvait la ville appelée "Thèbes aux cent portes" ?
51. De quel instrument s'accompagnait la femme du fondateur de Thèbes en Grèce ?
52. Quels instruments connaissait-on à l'époque du siège de Troie ?
53. Quel pouvoir Homère attribue-t-il à la musique ?
54. Que nous a transmis la tradition sur la vie de ce poète ?
55. Quels poèmes a-t-il écrits ?
56. Qu'est-ce que c'étaient que les rapsodes, les bardes et les troubadours ?
57. Quelle fut, chez les Grecs, l'époque la plus brillante de la musique ?
58. Qui était Pindare ?
59. A quelle époque la Grèce devint-elle province romaine ?
60. Qui furent les poètes tragiques de la Grèce ?
61. Aristophane était-il un poète tragique ?
62. Quels furent les philosophes qui contribuèrent au développement de la musique ?
63. A qui les Romains durent-ils leur première musique ?
64. Racontez, en quelques mots, l'histoire de Servius Tullius.
65. Quand et par quelles lois fut fixé le nombre des musiciens qui devaient assister aux funérailles ?
66. Que pensait César de la musique ?
67. Qu'en dit Suétone ?
68. Quand régnait Caligula ?
69. Combien de musiciens Néron entretenait-il à Rome ?
70. Quand cet art commença-t-il à décliner, quand commença-t-il à renaître ?

Quinzième Leçon.

Histoire de la Musique (fin).

Les musiciens bannis de Rome après la mort de Néron se réfugièrent en Grèce, en Syrie et chez les premiers chrétiens. Les Apôtres introduisirent la musique dans les cérémonies du nouveau culte, à Jérusalem, à Antioche. Les néophytes s'assemblaient au lever de l'aurore pour chanter des hymnes religieux. Cependant la première musique des chrétiens était celle des Hébreux.

Pendant la durée du Bas-Empire l'art déclina progressivement. Sous Constantin, la musique commença à se répandre et à être encouragée dans les églises d'Orient. Plus tard, saint Ambroise, évêque de Milan, introduisit dans son église le chant ecclésiastique d'Orient, auquel il adapta des paroles latines. Le *Te Deum*, qu'il composa, à l'occasion de la conversion de saint Augustin et qui s'est conservé jusqu'à nos jours, est l'un des monuments les plus remarquables et les plus précieux du chant de l'église primitive.

Le chant ambrosien subsista sans changement notable jusqu'au sixième siècle.

Au huitième siècle les instruments de musique commencèrent à se répandre, l'empereur Constantin Copronyme envoya un orgue à Pépin en 757. Charlemagne en reçut un autre du calife Aroun-al-Raschid. En 812 on construisit un orgue à Aix-la-Chapelle; mais cet instrument ne fut admis dans les églises que vers 840; circonstance qui exerça une grande influence sur les progrès de l'art. Au 10e siècle, on commença à faire usage des lignes, il y en eut d'abord huit ou neuf et les notes étaient indiquées par des lettres. Plus tard elles furent remplacées par des points mais la barre de mesure ne fut

inventée qu'au 16e siècle. A partir de cette époque la musique se développa rapidement. Les écoles se caractérisèrent. On pouvait déjà remarquer la supériorité de la mélodie chez les Italiens et celle de l'harmonie chez les Allemands, les Français et les Belges.

Aloïsio Palestrina fut le maître le plus éminent de l'ancienne école italienne. Nommé maître de chapelle de Sainte-Marie-Majeure et plus tard de Saint-Pierre de Rome, Palestrina y acquit la réputation la plus brillante et la mieux méritée.

La musique d'église ne s'introduisit en Espagne qu'au commencement du 16e siècle, sous les auspices du cardinal Ximenès.

La musique était alors en grande faveur dans les hautes classes. Les souverains, les hommes éminents de l'époque, François Ier, Henri II, Henri III, Charles-Quint, le roi d'Angleterre Henri VIII, Marie Stuart, la reine Elisabeth, les prélats, les grands seigneurs cultivaient et protégeaient l'art musical. Les réformateurs Luther, Mélanchton et jusqu'au philosophe Erasme étaient bons musiciens. La composition, le chant et l'exécution instrumentale se développaient simultanément. Plusieurs instruments nouveaux furent inventés, l'orgue se perfectionna et le violon, succédant au luth, prit sous les mains des habiles luthiers d'Italie la forme qu'il conserva depuis.

Ce qui nous reste à dire du progrès de la musique durant les siècles qui se rapprochent du nôtre se rapporte surtout au développement de deux genres entièrement modernes : la musique dramatique et la musique instrumentale.

Jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, l'art musical n'était guère représenté que par la musique d'église et la musique de chambre. La musique d'église, outre l'élan qu'elle venait de recevoir des mains de Palestrina, s'était enrichie d'une forme nouvelle : l'oratorio, sorte de drame dont le sujet

était tiré de l'histoire sainte et dans lequel chaque chanteur représentait un personnage.

Un progrès de la même nature s'était opéré dans la musique de chambre par la création de la cantate. L'oratorio et la cantate contenaient les germes d'un nouveau genre, et n'étaient que les préludes de l'essor qu'allait bientôt prendre la musique dramatique.

D'autre part, les progrès de l'art de l'organiste, l'invention de plusieurs instruments nouveaux qui ajoutaient aux ressources de l'art, enfin l'importance que prit l'orchestre, en remplissant avec distinction l'intervalle qui séparait les morceaux de chant, telles sont les circonstances qui favorisèrent les développements de la musique instrumentale.

C'est de l'Italie que partirent dès lors les plus nombreuses innovations et les premiers essais de musique dramatique.

L'origine du drame lyrique remonte à une date fort reculée, mais les premiers essais bien caractérisés de cet art datent seulement des dernières années du 16e siècle.

Au 17e siècle le style bouffon commença à fleurir et Pergolèse s'y fit une réputation sans égale.

L'art est loin de s'être amélioré en Italie depuis le commencement de notre siècle, cependant quelques maîtres habiles ont jeté sur la musique dramatique le plus brillant éclat, et l'école italienne, sous un grand nombre de rapports, conserve toujours sa haute supériorité.

En France c'est au dix-septième siècle que la musique commence à être appréciée du public. On sait les encouragements que Louis XIV accorda à Lulli.

L'Opéra-Comique prit naissance vers 1733 et, sous le rapport musical, chercha d'abord ses modèles parmi les bouffons d'Italie, mais il l'emporta toujours sur eux sous celui de l'intérêt dramatique et l'on peut dire aussi que, bien que la mélodie française dérive de la mélodie italienne, elle n'en a

pas moins un caractère de naïveté et de vérité qui lui est propre.

L'établissement du Conservatoire donna, au commencement de ce siècle, un élan considérable à l'art musical et les noms de Massé, Auber, Bizet, Gounod, Berlioz, Saint-Saëns, Massenet, etc., sont connus du monde entier. De même que l'Italie a été le berceau de la mélodie, l'Allemagne a été celui de l'harmonie et son histoire est remplie de noms glorieux dans les annales de la musique. Händel qui est né en 1685 est pour ainsi dire le premier des grands compositeurs allemands. Après lui vinrent Glück, Mozart, Beethoven et tant d'autres. La principale gloire de l'école allemande se rapporte à la musique instrumentale, et de nos jours Wagner l'a perfectionnée à un tel point qu'on se demande si les progrès sont encore possibles.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE (FIN).

Questions.

1. Où se réfugièrent les musiciens bannis de Rome après la mort de Néron ?
2. Par qui la musique fut-elle introduite dans les cérémonies du christianisme ?
3. Dans quelles villes fut-elle d'abord introduite ?
4. Quand s'assemblaient les néophytes ?
5. Que faisaient-ils dans leurs assemblées ?
6. Qu'est-ce qu'un néophyte ?
7. Quelle fut la première musique en usage parmi les chrétiens ?
8. Pendant quelle période l'art déclina-t-il rapidement ?
9. Sous quel empereur la musique commença-t-elle à se répandre ?
10. Qui introduisit le chant ecclésiastique d'Orient dans l'église de Milan ?
11. A quelle occasion composa-t-il le *Te Deum ?*
12. Jusqu'à quelle époque le chant ambrosien subsista-t-il ?
13. Qui était Pépin ?
14. Dites ce que vous savez d'Aroun al-Raschid.

15. Vers quelle année l'orgue fut-il admis dans les églises ?
16. Quelle influence l'introduction de cet instrument dans la musique religieuse exerça-t-elle sur l'art de la musique ?
17. Quand commença-t-on à faire usage des lignes et des points ?
18. A partir de quelle époque la musique se développa-t-elle rapidement ?
19. Quelle fut, alors, la supériorité des Italiens ?
20. Quelle fut celle des Français, des Allemands et des Belges ?
21. Racontez la vie du plus illustre maître de l'ancienne école italienne.
22. Qu'est-ce que c'est qu'un maître de chapelle ?
23. Sous les auspices de qui la musique d'église s'introduisit-elle en Espagne ?
24. Quels étaient les principaux souverains qui régnèrent en Europe au seizième siècle ?
25. Parlez de Luther.
26. Qui était Erasme ?
27. Quel est l'instrument qui succéda au luth ?
28. Que font les luthiers ?
29. Quels sont les deux genres de musique qui se développèrent à partir de ce moment ?
30. Comment était représentée la musique jusqu'à la fin du seizième siècle ?
31. Donnez la définition d'un oratorio.
32. De quelles compositions la musique dramatique est-elle sortie ?
33. Quel fut le pays qui contribua le plus au développement de la musique dramatique ?
34. Quel est le compositeur qui se fit, au dix-septième siècle, une grande réputation dans le style bouffon ?
35. L'art de la musique s'est-il amélioré en Italie depuis le commencement de notre siècle ?
36. En France, que fit Louis XIV. pour la musique ?
37. Quand l'Opéra-Comique prit-il naissance ?
38. Quels sont les caractères spéciaux de la musique française ?
39. Nommez cinq compositeurs français et citez leurs principaux ouvrages.
40. De quand date l'établissement du Conservatoire ?
41. Où l'harmonie a-t-elle pris naissance ?
42. En quelle année est né le premier des compositeurs allemands ?
43. Quels sont ceux qui le suivirent ?
44. Sur quoi repose la principale gloire de l'école allemande ?
45. Racontez la vie de Richard Wagner.

Seizième Leçon.

Du Guesclin.

Bertrand du Guesclin naquit en Bretagne près de Dinan vers 1320. Il était de taille moyenne, large d'épaules; il avait le visage brun, le nez camus, les yeux verts, de longs bras et de petites mains. Encore enfant, il était querelleur et batailleur, divisant ses compagnons de jeux en troupes qui se battaient l'une contre l'autre, et revenant plus d'une fois au logis paternel roué de coups, mais en donnant toujours autant au moins qu'il en recevait. Il ne voulut jamais apprendre à lire et à écrire, et il faisait par sa paresse et son humeur batailleuse le désespoir de sa mère, qui disait: "Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde; son père et moi nous le voudrions voir sous terre."

A l'âge de quinze ans, du Guesclin révéla sa bravoure. Un tournoi se célébrait à Rennes; les plus braves chevaliers de Bretagne s'y étaient donné rendez-vous. Bertrand, malgré la défense de son père, résolut de s'y rendre; il emprunta le cheval d'un meunier, monta dessus tout armé, arriva à Rennes, où il se mêla aux chevaliers, et désarçonna quinze combattants; mais, lorsque son père se présenta pour combattre à son tour ce jouteur inconnu, Bertrand leva la visière de son casque, et, se faisant reconnaître, implora un pardon qu'il obtint aisément. Dès lors de plus sérieux faits d'armes lui furent permis.

Jamais chevalier avide de combats n'eut autant d'occasions de montrer son courage. La guerre était partout: elle était dans le duché de Bretagne, où deux princes se disputaient la couronne des ducs, et étaient soutenus, l'un par les Anglais, l'autre par les Français; elle était au centre du royaume où le

roi Charles V avait à lutter contre les Anglais et contre le roi de Navarre ; elle était en Espagne, où chrétiens et Maures étaient aux prises. Charles V qui connaissait la réputation de bravoure de du Guesclin l'attacha à son service et lui donnant le commandement d'une petite armée le chargea de contenir le roi de Navarre. Bertrand battit le Navarrais près de Cocherel en Normandie puis, se dirigea vers l'Espagne, où le Prince Noir, fils aîné du roi d'Angleterre Edouard III, menaçait la frontière française. Une bataille fut livrée près de Navarette en Espagne et du Guesclin fut fait prisonnier. Mais le Breton ne resta pas longtemps captif. Quelque temps après la victoire, le prince de Galles retourna à Bordeaux. Un jour, il aperçut son prisonnier et lui dit : " Comment vous trouvez-vous, Bertrand ? " — " A merveille, Dieu merci, répondit-il. Comment ne serais-je pas bien ? Depuis que je suis ici, je me trouve le premier chevalier du monde. On dit partout que vous me craignez, que vous n'osez me mettre à rançon." L'Anglais fut piqué : " Messire Bertrand, dit-il, vous croyez donc que c'est pour votre bravoure que nous vous gardons ? Par Saint Georges, fixez votre rançon et vous serez libre." Du Guesclin répondit fièrement qu'il fixait sa rançon à cent mille livres ; ce serait plus d'un million aujourd'hui. Le prince, étonné, lui demanda où il prendrait pareille somme. " Monseigneur, reprit le Breton, le roi de Castille l'allié de mon maître en payera moitié, et le roi de France le reste ; et si ce n'était assez, sachez qu'il n'y a femme en France sachant filer, qui ne filât pour ma rançon."

C'est à cette époque que Charles V envoya à du Guesclin l'épée de connétable. La dignité de connétable était la plus haute qu'il y eût dans l'ancienne monarchie, car le connétable était le général en chef de toutes les armées ; il dirigeait les opérations militaires, et il nommait à tous les emplois dans l'armée. Tous ceux qui avaient eu cette dignité avant du

Guesclin appartenaient à la plus haute noblesse et même à la famille royale ; aussi du Guesclin voulait-il refuser un pareil honneur, mais le roi lui écrivit que nul n'était plus digne que lui de cet honneur et qu'il serait assuré de l'obéissance de tous, même des princes ses frères.

Depuis les grandes défaites de Crécy (1346) et de Poitiers (1356) les imaginations étaient frappées et on n'osait guère attaquer les Anglais en pleine campagne. Charles V avait imaginé un nouveau système de guerre ; c'était la guerre de sièges, d'embuscades, d'escarmouches, où les Anglais devaient finalement avoir le dessous parce qu'on avait grand soin de faire le désert devant eux. Du Guesclin, dont le courage n'était point suspect, approuva cette tactique du roi et la fit réussir : les Anglais, maîtres d'un tiers de la France en 1364, ne possédaient plus, huit ans après, que quelques places le long des côtes.

Malheureusement le roi eut l'idée d'envoyer du Guesclin en Bretagne pour y prendre le parti d'un des deux princes qui se disputaient la couronne des ducs, et il y échoua. Ayant appris que quelques seigneurs envieux l'accusaient secrètement de trahison, il rendit au roi l'épée de connétable. Charles refusa d'accepter cette démission, et du Guesclin, réconcilié avec lui, alla de nouveau combattre contre les Anglais. Il assiégeait Châteauneuf-Randon, en Auvergne, quand il tomba malade. Quelques moments avant d'expirer, il réunit ses officiers et leur dit : "Souvenez-vous, mes amis, que je vous ai dit mille fois qu'en quelque pays qu'on porte les armes, le guerrier ne doit jamais traiter comme ennemis les gens d'église, les femmes, les enfants, les vieillards et le pauvre peuple, qui sont sans défense." Le jour de sa mort, le gouverneur, qui avait promis de se rendre ce jour-là s'il n'était point secouru, vint déposer sur le cercueil du connétable les clefs de la ville. On lui fit des funérailles solennelles, et Charles V voulut qu'il fût

enseveli à Saint-Denis dans la sépulture des rois de France, à côté même de son tombeau. "Cet intraitable batailleur, dit le grand historien Michelet, était pourtant, comme sont les Bretons, bon enfant et prodigue, souvent riche, souvent ruiné, donnant parfois tout ce qu'il avait pour racheter ses hommes ; mais en revanche avide et pillard, rude en guerre et ne faisant point de quartier." Il est à remarquer que du Guesclin fut surtout rude et sans pitié pour les seigneurs, mais qu'il protégea au contraire les roturiers, les bourgeois et les serfs. Il exigea que la solde de ses troupes fût régulièrement payée, il maintint une bonne discipline dans son armée, et il empêcha les pillages que les hommes de guerre commettaient en tous pays. Sa bravoure et sa bonté lui ont valu le surnom de *bon connétable ;* les services qu'il rendit à la France sous Charles V lui donnèrent de son vivant une gloire qui ne fit que croître sous les règnes suivants.

Le roi ne survécut que quelques mois à son connétable : tous deux avaient été bien faits pour s'entendre dans l'œuvre de l'expulsion des Anglais, et l'on a pu dire avec raison que Charles V avait été la tête qui conçoit le plan, et du Guesclin le bras qui l'exécute.

DU GUESCLIN.

Questions.

1. Quand du Guesclin est-il né ?
2. Quel était son nom de baptême ?
3. Faites un portrait de ce grand homme.
4. Quel était son caractère dans sa jeunesse ?
5. Aimait-il à étudier ?
6. Que disait sa mère en parlant de lui ?
7. A quel âge révéla-t-il sa bravoure ?
8. A quel tournoi son père lui avait-il défendu de se rendre ?
9. Sur quel cheval s'y rendit-il en dépit de la défense de son père ?

10. Contre qui le jeune Bertrand eut-il à combattre dans ce tournoi ?
11. Combien de chevaliers désarçonna-t-il ?
12. Quand leva-t-il la visière de son casque ?
13. Que demanda-t-il alors à son père ?
14. En raison de quelles circonstances du Guesclin put-il montrer son courage ?
15. Quelle était, en Bretagne, la cause de la guerre ?
16. Contre qui le roi Charles V avait-il à lutter au centre du royaume ?
17. Qui guerroyait, en Espagne ?
18. Contre qui le roi de France envoya-t-il le brave chevalier ?
19. Dans quelle province de la France remporta-t-il ses premiers succès ?
20. Qui était en Espagne, menaçant d'entrer en France ?
21. Du Guesclin fut-il aussi heureux en Espagne qu'en France ?
22. Quelle question le prince de Galles adressa-t-il un jour au chevalier français ?
23. Quelle réponse du Guesclin lui fit-il ?
24. Qu'est-ce que c'est qu'une rançon ?
25. A quelle somme du Guesclin fixa-t-il lui-même sa rançon ?
26. A quelle somme cette somme correspondrait-elle aujourd'hui ?
27. Comment du Guesclin pensait-il se procurer cette somme énorme ?
28. Les femmes filent-elles encore de nos jours ?
29. Quelle distinction le roi de France accorda-t-il alors à Bertrand ?
30. Expliquez ce qu'était un connétable sous l'ancienne monarchie.
31. A qui était généralement réservée cette dignité ?
32. Que fit du Guesclin lorsque cet honneur lui fut offert ?
33. Que lui écrivit alors le roi ?
34. Contre qui furent livrées les batailles de Crécy et de Poitiers ?
35. En quelle année eut lieu chacune d'elles ?
36. Quel avait été le résultat de ces deux batailles ?
37. Quel nouveau système de guerre Charles V avait-il alors imaginé ?
38. Que pensait du Guesclin de cette tactique ?
39. Pourquoi, pendant sa campagne de Bretagne, du Guesclin rendit-il son épée au roi ?
40. Contre qui le roi l'envoya-t-il combattre après avoir refusé d'accepter son épée ?
41. Quelle ville assiégeait-il quand il tomba malade ?
42. Que dit-il à ses officiers quelques moments avant de mourir ?
43. Que fit le gouverneur de Châteauneuf-Randon le jour de sa mort ?
44. Où Charles V voulut-il que ce vaillant guerrier fût enseveli ?

45. Dites ce que vous savez de J. Michelet.
46. Envers qui du Guesclin était-il souvent rude ?
47. Qu'est-ce que c'était qu'un roturier ?
48. Que fit-il pour ses soldats ?
49. Quel est le surnom qui lui fut donné ?
50. Quand Charles V mourut-il ?
51. Que peut-on justement dire du roi et de son connétable ?

Dix-septième Leçon.

Copernic.

Nicolas Copernic naquit à Thorn, en Pologne, le dix-neuf février 1473. Son père était un honnête boulanger de la ville, membre du conseil municipal. Son grand père était un bourgeois notable de Cracovie, originaire de Bohême, mais établi à Cracovie depuis l'an 1396. La mère de Copernic était d'une ancienne famille polonaise et sœur de l'évêque de Warmie.

Nicolas Copernic était donc Slave par ses ancêtres et Polonais par sa naissance.

Le jeune Copernic alla d'abord, comme tous les enfants de la ville, à l'école de Saint-Jean; "mais, dit son biographe polonais, il paraît qu'au lieu de s'amuser le soir avec ses camarades il était déjà singulièrement studieux, et à son retour à la maison travaillait à apprendre les langues latine et grecque."

A l'âge de dix ans, Copernic eut le malheur de perdre son père. Dès lors, son oncle, Luc Wasselrode, évêque de Warmie, prit soin de lui et lui fit compléter ses études. Ces années de jeunesse se passèrent dans l'étude des langues

anciennes et des lettres, selon la coutume. On a conservé de lui une élégante traduction latine des épîtres de Théophylactus. Il se forma un style pur et méthodique, doué parfois d'un grand charme littéraire, quand le sujet se prête à l'éloquence.

A l'âge de dix-huit ans, l'oncle de Copernic l'envoya à l'université de Cracovie pour y étudier la médecine. C'était là d'abord la carrière à laquelle il pensait se destiner. Son temps, principalement consacré aux leçons qui devaient lui donner le doctorat, fut aussi partagé entre l'étude de la philosophie et celle des mathématiques. Bientôt même, par un goût de plus en plus développé, cette dernière étude empiéta sur les deux autres. Cependant il termina ses études médicales et reçut le bonnet de docteur.

Lorsque Copernic eut achevé ses études, il quitta Cracovie et retourna à Thorn. Il y passa quelque temps auprès de sa mère et de son oncle; puis il partit pour l'Italie. Il avait alors vingt-trois ans.

Il s'arrêta d'abord à Padoue. Là, il suivit des cours de philosophie et de médecine.

A cette époque, il régnait dans tous les esprits d'élite une activité inquiète qui les poussait vers les régions de l'inconnu. Des conceptions grandioses, des aspirations ardentes exaltaient les âmes. L'invention de l'imprimerie, la découverte du Nouveau-Monde et les merveilles qu'on en racontait, la face nouvelle que commençaient à prendre sensiblement les connaissances humaines, tout contribuait à exciter les imaginations et à faire naître ou à développer des talents qui, dans un autre siècle, seraient restés peut-être à jamais engourdis.

Il y avait alors, à Bologne, un professeur qui enseignait l'astronomie avec beaucoup d'éclat. C'était Dominique Maria, de Ferrare. Pendant son séjour à Padoue, Copernic fit plusieurs fois le voyage de Padoue à Bologne pour le voir

et l'entendre. Doué d'une rare intelligence et passionné pour la vérité, le jeune Polonais fut facilement admis dans l'intimité de l'astronome italien, charmé d'avoir un tel auditeur.

Apprécié par Dominique Maria à sa juste valeur, Copernic fut jugé digne d'occuper une chaire à l'Université de Rome, et il obtint, en 1499, à l'âge de vingt-sept ans, la place de professeur de mathématiques au milieu de la capitale du monde chrétien.

Doué d'un remarquable talent d'exposition, le jeune professeur attira autour de sa chaire un auditoire nombreux et choisi.

Copernic habita l'Italie pendant sept ans, de l'année 1496 à l'année 1502. C'est là, sous le ciel lumineux du midi, environné des sites luxuriants de Padoue ou des monuments antiques de Rome, que le jeune et studieux mathématicien sentit se développer sa vocation astronomique.

Après son séjour en Italie, Copernic revint dans son pays ; il était âgé de vingt-neuf ans.

Comprenant que le bonheur n'est donné ni par la fortune ni par la célibrité, il n'aspira ni à l'une ni à l'autre : il leur préféra la solitude de l'esprit dans une vie tranquille et laborieuse.

La fortune, il pouvait l'acquérir en s'installant à Cracovie comme docteur en médecine. La célébrité, il pouvait la conquérir immédiatement en devenant professeur d'astronomie à l'Université. Cette chaire était vacante depuis plusieurs années, et il n'avait qu'à continuer sur les bords de la Vistule les cours éloquents qui l'avaient couronné de lauriers sur les bords du Tibre. A toutes ces tentations mondaines il préféra la vie tranquille d'un prêtre. Quelques années après, en 1510, sur la recommandation de son oncle, il fut nommé chanoine à Frauenbourg, autre petite ville polonaise située à 66 kilomètres de Kœnigsberg et qui appartient aujourd'hui à la Prusse. Il habitait un logement commode. Son mobilier

était modeste, en rapport avec les travaux de celui qui se dévoue entièrement à l'étude. Il avait un laboratoire dans lequel il préparait les médicaments pour les malades pauvres.

Les lunettes et les télescopes n'étaient pas inventés et c'est par la théorie plutôt que par l'observation qu'il arriva à déterminer le système de l'univers. Il fut l'objet des railleries des ignorants et des jaloux, mais lorsqu'une nuit limpide et constellée s'offrait à ses regards, il oubliait vite, dans la contemplation des cieux les petitesses de la Terre, et devant Dieu seul dont il étudiait l'œuvre il sentait se fixer en son âme la théorie simple et grandiose qui devait immortaliser son nom à travers les siècles.

Il hésita longtemps avant de publier le résultat de ses observations, mais, poussé par ses amis, il se décida à donner son œuvre au monde alors qu'il était presque septuagénaire. Ce fut en effet en 1541 que, sous le titre de : "De Revolutionibus orbium cœlestium," il dédia au pape Paul III sa nouvelle théorie de l'univers.

Il eut le bonheur de mourir (1543) avant que ses idées eussent été condamnées par l'autorité ecclésiastique.

COPERNIC.

Questions.

1. Où Copernic naquit-il et en quelle année ?
2. Que faisait son père ?
3. Qu'est-ce que c'est qu'un Conseil municipal ?
4. La ville de Thorn est-elle encore en Pologne ?
5. De qui la mère de Copernic était-elle sœur ?
6. Qu'est-ce que c'est qu'un évêque ?
7. De quelle nationalité était Copernic ?
8. A quelle école alla-t-il dans ses jeunes années ?
9. Aimait-il à s'amuser avec ses camarades ?

10. Que faisait-il à son retour à la maison ?
11. Quel malheur lui arriva à l'âge de dix ans ?
12. Comment s'appelle un enfant qui a perdu ses parents ?
13. Qui prit soin de Copernic lorsqu'il eut perdu son père ?
14. Comment se passèrent ses années de jeunesse ?
15. Quel écrivain a-t-il traduit en latin ?
16. Où alla Copernic à l'âge de dix-huit ans ?
17. Qu'y voulait-il étudier ?
18. A quelles études consacrait-il une partie de son temps ?
19. Quelle est celle de ses études pour laquelle son goût se développa de plus en plus ?
20. Termina-t-il cependant les études qu'il avait commencées ?
21. A quel âge partit-il pour l'Italie ?
22. Dans quelle ville s'arrêta-t-il d'abord et quels cours y suivit-il ?
23. Quel était l'état des esprits à cette époque ?
24. Quels étaient les deux grands événements qui venaient de se produire ?
25. Dites ce que vous savez de la ville de Bologne.
26. Qui y enseignait alors l'astronomie ?
27. Copernic devint-il son ami ?
28. Quelle est la chaire qui fut offerte à Copernic ?
29. Comment Copernic réussit-il dans son enseignement ?
30. Pendant combien d'années habita-t-il l'Italie ?
31. Quand retourna-t-il dans son pays ?
32. Quelles sont, à votre opinion, les conditions nécessaires au bonheur ?
33. Comment pouvait-il acquérir la fortune dans son pays ?
34. Comment pouvait-il devenir célèbre ?
35. Que préféra-t-il à la fortune et à la célébrité ?
36. Quelle faveur obtint-il sur la recommandation de son oncle ?
37. Dites ce que vous savez de Kœnisberg.
38. Faites une description du logement et du mobilier de Copernic.
39. Que faisait-il dans son laboratoire ?
40. Comment arriva-t-il à déterminer le système de l'univers ?
41. Quels furent ceux qui le raillèrent ?
42. Comment se consolait-il ?
43. Publia-t-il immédiatement le résultat de ses études et de ses observations ?
44. A qui dédia-t-il son ouvrage ?
45. Quand mourut-il et à quel âge ?

Dix-huitième Leçon.

Au Bénin.

Quand j'entrepris mon voyage dans l'est de l'Afrique, un des premiers villages que mes amis et moi nous visitâmes, fut Akou dans le Bénin.

Nous y arrivâmes un soir et tout autour du village le terrain nous parut des plus fertiles. Les ananas, les bananiers, oranges, citrons, melons, pastèques y poussaient sans culture.

Au petit jour, je me levai pour aller observer de près quelques-uns des sujets les plus intéressants de la flore de la contrée que je n'avais fait qu'apercevoir la veille.

Le sol des environs d'Akou est peu élevé au-dessus du Niger, il est inondé chaque année, et le terrain noirâtre et comme tourbeux, toujours humide, est couvert de la plus belle végétation.

J'y distinguai quantité de poivriers sauvages, l'*uvaria æthiopica* se montrait également avec une grande abondance dans ces parages: c'est l'arbre le plus commun de cette partie de l'Afrique. Il est très estimé des nègres à cause de son fruit aromatique qui est connu en France sous le nom de poivre de Guinée des droguistes. Ses fruits sont réunis plusieurs ensemble sous un réceptacle globuleux porté à l'extrémité d'un long pédoncule; les graines sont renfermées dans une pulpe sèche, très aromatique; c'est cette pulpe desséchée qui constitue un condiment des plus agréables, elle a à peu près la saveur des *quatre épices* de Madagascar.

Je me promenais depuis près d'une heure, glanant d'ici, de là, d'incomparables richesses pour mon herbier, lorsqu'à l'extrémité d'un petit enclos, une vieille négresse, que je rencon-

trai m'offrit des galettes de maïs et un rayon de miel; je goûtai à ce dernier et le trouvai supérieur à tous ceux dont j'avais mangé jusqu'à ce jour. C'était la première fois que je voyais du miel, depuis notre entrée dans le Bénin; je demandai à la brave femme d'où venait cette récolte. — *Maupata! Maupata!* me répondit-elle, et comme je lui faisais comprendre que je n'entendais pas sa réponse, elle me fit signe de la suivre. Elle me conduisit au fond de son enclos et me montra un arbre magnifique d'une hauteur d'environ cent vingt pieds, que je reconnus être le *Parinarium excelsum.* Quel ne fut pas mon étonnement, en l'examinant, de voir toutes ses branches garnies de ruches. Cet arbre gigantesque a cela d'extraordinaire qu'il est, pendant toute l'année, couvert d'une grande quantité de fleurs blanches qui, par leur odeur délicieuse, attirent un nombre prodigieux d'abeilles.

Pour retenir les abeilles sur cet arbre, les nègres suspendent aux branches des ruches de paille très bien faites. Les abeilles s'y précipitent avec empressement et les ont bientôt garnies de rayons.

J'achetai de la négresse quelques rayons de miel qu'elle m'enveloppa fort proprement dans des feuilles de bananier, et je repris lentement le chemin du village, dont je m'étais écarté de près de deux milles.

Le temps était splendide, le soleil qui commençait à monter à l'horizon avait complètement dissipé l'humidité de la nuit; quand j'avais commencé ma promenade, toutes les feuilles d'arbres, tous les pétales de fleurs, étaient couverts de perles de rosée: en moins de rien chaque goutte d'eau s'était évanouie sous l'action de la chaleur; les perruches, les merles, les bengalis africains et toute une armée d'oisillons gazouillaient sur les tiges des cannes à sucre, dans le feuillage des arbres, dans les lianes, tandis que les écureuils noirs jouaient entre eux en passant de branche en branche, poursuivis parfois par ce petit

singe gris de Guinée, si pétillant de malice, qu'ils avaient troublé dans la grave occupation de son déjeuner.

Chaque maison possédait un jardin entouré d'un rempart naturel formé par un arbuste de la famille des palmiers qui s'élève tout au plus à la hauteur de dix à douze pieds. A l'aide de fortes épines qui garnissent l'extrémité de ses feuilles, il s'accroche à tous les corps environnants. Les feuilles mêmes qui pendent jusqu'à terre s'entortillent entre elles, de manière que chaque arbuste forme à lui seul un buisson impénétrable à toute espèce de gros animaux ; tout au contraire il sert de barrière et de rempart naturel aux fourmis, guêpes et oiseaux qui se réfugient sous son ombrage impénétrable pour échapper à leurs nombreux ennemis ; on ne saurait s'imaginer à quel point ce genre de clôture donne un aspect pittoresque à chaque case et par suite au village entier. Sur le seuil des demeures, les jeunes Béniniennes étaient occupées à traire de petites vaches aux cornes recourbées, et le liquide nacré s'élançait en sifflant dans une calebasse.

Je n'ai jamais su résister à un spectacle aussi engageant ; pour quelques cauris je reçus la permission d'approcher mes lèvres d'un des vases pleins de lait et je m'abreuvai à longs traits de la bienfaisante boisson, au grand ébahissement de toutes ces filles qui, comme c'est l'usage dans ces contrées, n'usaient du lait qu'à l'état de caillé, ou après l'avoir fait aigrir à l'aide de certains herbages.

Je pus constater que les noirs d'Akou étaient très riches en bestiaux, bœufs, vaches, chèvres, moutons, cochons, mais tout cela est d'assez petite taille. Ils cultivent presque tous le riz, le mil, le maïs, le coton et diverses espèces de légumes ; quelques-uns se livrent à la chasse et à la pêche. Leur village, comme tous ceux du Bénin, est très peuplé ; chaque case contient de douze à quinze individus. Les cases sont construites en bambous et roseaux serrés, fixés à des poteaux qui s'élèvent

à cinq ou six pieds au-dessus du sol, et supportent un toit en paille de forme conique. Chaque case, pour les habitants ordinaires, ne consiste qu'en un rez-de-chaussée de six à quinze pieds de diamètre, où l'on entre par un trou carré tout bas, unique ouverture de la case; l'intérieur est rarement divisé en plus de deux compartiments, n'ayant pour tous meubles que des espèces de claies recouvertes de nattes qui servent de lit. Sur l'arrière se trouve une petite cour, entourée d'une clôture très serrée dans laquelle on fait la cuisine.

La nourriture favorite des Béniniens est une espèce de pâte de millet, qu'ils nomment *sanghou*, et qui n'est en résumé qu'une espèce de couscous.

Les femmes chargées de ce soin pilent d'abord le millet dans des troncs d'arbre creusés en forme de mortier, puis elles dégagent la farine du son à l'aide d'un petit van circulaire fait avec les tiges minces et flexibles d'un roseau. Elles retirent ainsi deux sortes de farine; l'une qui comprend la partie la plus grossière et la moins blanche est cuite à la vapeur dans un vase en terre; la préparation est alors sèche et granuleuse et sert à faire le couscous, avec un assaisonnement de bouillon de volaille, de mouton ou de poisson, et de poivre de Guinée; l'autre sorte se compose de la partie la plus fine et la plus blanche de la farine; on l'accommode avec du lait et on la mange avec du caillé; ce plat sert au repas du matin, le couscous est réservé pour les repas du soir.

AU BÉNIN.

Questions.

1. Quel est l'un des premiers villages d'Afrique que visita le narrateur ?
2. Quand y arriva-t-il ?
3. Sous quelle latitude le Bénin est-il situé ?

4. Par quoi le voyageur fut-il frappé en arrivant près du village ?
5. Quels sont les arbres et les plantes qu'il y vit ?
6. Pourquoi se leva-t-il de grand matin le lendemain ?
7. Le sol des environs d'Akou est-il très élevé ?
8. Pourquoi est-il noirâtre ?
9. Quel est l'arbre le plus commun de cette partie de l'Afrique ?
10. Pourquoi est-il très estimé des nègres ?
11. Comment appelle-t-on son fruit en France ?
12. Comment ses fruits se présentent-ils à la vue ?
13. Dans quoi sont renfermées les graines de cet arbre ?
14. Comment s'appelle le condiment qui est fait de sa pulpe ?
15. Qui le voyageur rencontra-t-il alors ?
16. Que lui offrit la personne qu'il rencontra ?
17. Quels sont les insectes qui produisent le miel ?
18. Le voyageur avait-il vu beaucoup de miel depuis son entrée au Bénin ?
19. Où la vieille négresse conduisit-elle l'explorateur ?
20. Où les ruches d'abeilles se trouvaient-elles ?
21. Quelle est la particularité de l'arbre immense appelé le *Parinarium excelsum ?*
22. Comment les nègres s'y prennent-ils pour retenir les abeilles sur ces arbres ?
23. Qu'acheta alors le voyageur ?
24. A quelle distance du village avait-il poussé sa promenade ?
25. Faites une description de cette matinée.
26. Quels étaient les oiseaux qui gazouillaient dans les branches des arbres ?
27. Avec quoi fait-on le sucre qu'on consomme en Europe ?
28. De quoi chaque maison était-elle entourée ?
29. Faites une description de la haie qui entoure les maisons au Bénin.
30. Quels sont les avantages et quels sont les inconvénients de ces clôtures ?
31. Que faisaient les Béniniennes sur le seuil des maisons ?
32. Qu'est-ce que c'est qu'une calebasse ?
33. Combien le voyageur paya-t-il pour boire du lait ?
34. Les Béniniens aiment-ils le lait frais ?
35. En quoi les nègres d'Akou sont-ils très riches ?
36. Que cultivent-ils ?
37. Comment sont construites les cases des Béniniens ?

38. De quoi se compose leur mobilier ?
39. Où fait-on la cuisine ?
40. Quelle est la nourriture favorite des habitants du Bénin ?
41. Comment prépare-t-on ce plat favori ?
42. Quel assaisonnement y joint-on ?
43. A quel repas mange-t-on le couscous ?

Dix-neuvième Leçon.

Au Bénin (fin).

Autant que j'ai pu le remarquer, dans mon passage assez rapide sur cette partie du territoire béninien, les habitants sont de mœurs assez douces quand ils ne sont pas exaltés par la guerre ou les fêtes publiques pendant lesquelles ils se grisent d'un vin fait des fruits de certains palmiers. Mais quand ils sont animés soit par la guerre soit par l'ivresse ils se portent aux cruautés et aux excès les plus odieux. Dans ces circonstances, la vie de leurs prisonniers et de leurs esclaves ne compte plus pour eux, et c'est par centaines, par milliers même qu'ils égorgent ces malheureux. Les Béniniens sont en général bien faits, d'un tempérament robuste, d'une taille moyenne et bien prise, ils ont les cheveux noirs, crépus, laineux, mais très fins, les yeux noirs et bien fendus, les traits agréables et la barbe assez rare.

Les femmes sont mieux faites encore que les hommes, leur peau est d'une douceur et d'une délicatesse extrêmes et quelques-unes sont vraiment belles, mais comme presque toutes les femmes de ces côtes, depuis le Sénégal jusqu'à Saint-Paul-de-Loanda, au Congo, elles ont l'habitude de s'oindre les cheveux avec du beurre ou de la graisse qui, au bout de quelque temps,

deviennent rances et prennent une odeur peu agréable. Elles agissent ainsi afin de pouvoir peigner et tresser plus facilement leur chevelure.

Les hommes comme les femmes, pour tout vêtement, ne portent qu'un pagne en étoffe appelée guinée et qui est tissée dans le pays. Les femmes riches portent le pagne beaucoup plus long que les autres et en ramènent un pan sur leur tête.

Ce sont les jeunes filles et les femmes qui extraient du fruit de certains palmiers l'huile qui y est contenue et qui fait l'objet d'un des commerces les plus importants de l'Afrique.

Elles pilent ces fruits dans des mortiers de bois, détachent ainsi la pulpe oléagineuse qui adhère fortement au noyau et font bouillir l'espèce de pâte qu'elles obtiennent après l'avoir délayée dans une certaine quantité d'eau.

La partie oléagineuse forme à la surface de l'eau une pellicule plus ou moins épaisse qui, en se refroidissant, se fige et prend la consistance du beurre.

Ce produit a une couleur jaune opaque, et une saveur douce, assez semblable à celle de l'huile de coco fraîche; mais, de même que cette dernière il rancit rapidement. Quand il vient d'être fabriqué, l'indigène s'en sert pour faire frire des poissons, des légumes et une espèce de galette de viande qu'il fait avec du mouton haché et des aubergines.

A une certaine distance, le village d'Akou me parut beaucoup plus considérable qu'il n'était, et tous les centres habités au Bénin offrent la même illusion au voyageur.

Cela tient à ce que chaque case possède, de l'autre côté de la cour qui sert à la cuisine, son grenier où on enferme les réserves de millet et autres grains servant à l'alimentation. Ces greniers sont couverts d'une sorte de toit en paille bien travaillée, semblable pour la forme à celui des maisons ordinaires, ce qui les fait confondre aisément avec les habitations,

et souvent est cause que l'on donne à un village une importance double de celle qu'il a réellement.

Les populations du Bénin sont toujours en fêtes, il est rare qu'elles n'aient pas chaque semaine deux ou trois anniversaires à célébrer par des festins, des chants et des danses.

La grande fête qui affecte un caractère religieux et national est la fête de l'Igname qui se célèbre toutes les années au mois de septembre. En y ajoutant les innombrables solennités religieuses, fêtes des fétiches et de famille, on verra qu'il resterait peu de temps au Béninien pour se livrer au travail, s'il ne se déchargeait de ce soin sur les esclaves et les femmes.

L'igname est le légume le plus important du pays, on peut dire qu'elle joue chez les indigènes le rôle du pain chez nous. On célèbre sa fête quand elle entre en maturité.

Les chefs et les rois tributaires sont tenus d'y assister dans la capitale qui s'appelle Ouéni. Tous les excès sont de mise pendant cette fête ; chaque chef ou roi, en entrant à Ouéni, immole un ou plusieurs esclaves, selon son rang, puis il vient défiler avec tous les siens devant le roi sur la grande place garnie de canons. Le soir même commencent des scènes d'ivresse, qui ne cessent qu'au matin, pour recommencer au coucher du soleil. Dans tous les endroits importants de la ville, le roi fait placer d'énormes bassins pleins de vin de palmier et de jus fermenté d'oranges ; chacun vient y boire à son tour.

Le second jour est consacré aux affaires générales de l'Etat : le roi préside une sorte de diète de tous les chefs et rois, ses tributaires, et pendant ce temps-là, des sacrifices humains s'accomplissent dans tous les coins de la ville. Des esclaves sont immolés sur les sépultures royales et dans le sillon où on a récolté la première igname mûre. Au bout de dix jours de folies de toute espèce, le roi vient, accompagné de toute sa cour,

manger de l'igname nouvelle sur la place du marché, en présence de la foule, qui chante un hymne en l'honneur de la précieuse racine. Le lendemain, avec tous les habitants, le roi va faire ses ablutions solennelles dans le Formose. On transporte sur les bords de la rivière son trône, ses armes, tous les objets qui sont à son usage personnel, et il les purifie de ses propres mains, avec des aspersions d'eau ; et chose étrange, en ce que cette tradition se retrouve au berceau de presque tous les peuples de l'Orient, le roi charge de tous les crimes, de toutes les fautes, de tous les péchés d'ordre religieux, qui ont été commis dans l'année, un bouc et un mouton qu'on lui amène, puis il les égorge et les jette à l'eau. Dans la croyance de tous, le fleuve emporte les deux victimes à la mer, et avec elles toutes les souillures du Bénin.

Questions.

1. Quelles sont, en général, les mœurs des Béniniens ?
2. Que boivent-ils pendant les fêtes publiques ?
3. Que font-ils lorsqu'ils sont excités par la guerre ou par l'ivresse ?
4. Les habitants du Bénin ont-ils généralement une bonne santé ?
5. Comment sont leurs yeux ?
6. Décrivez une Béninienne.
7. De quoi s'oignent-elles les cheveux ?
8. Quelle odeur leurs cheveux prennent-ils après quelque temps ?
9. Pourquoi ces femmes graissent-elles leur chevelure ?
10. Comment les habitants du Bénin sont-ils habillés ?
11. Que produit le fruit du palmier ?
12. Qui extrait ce produit de ce fruit ?
13. Comment s'y prennent les femmes du Bénin pour extraire l'huile de palmier ?
14. Quels sont les pays qui se servent de cette huile ?
15. Quels sont les caractères de l'huile de palmier quand elle est fraiche ?
16. Qu'en font les indigènes ?
17. Pourquoi les villages du Bénin paraissent-ils plus grands qu'ils ne sont réellement ?

18. Que renferme ordinairement le grenier des Béniniens ?
19. Les Béniniens ont-ils souvent des fêtes ?
20. Quelle est la plus grande fête du pays ?
21. Qu'est-ce c'est qu'une igname ?
22. Quand se célèbre la fête de l'igname ?
23. Sur qui tombe le fardeau du travail au Bénin ?
24. Quel est l'aliment qui prend, chez les Béniniens, la place du pain ?
25. Où ont lieu les cérémonies de la fête de l'igname ?
26. Quels sont ceux qui sont tenus d'y assister ?
27. Que fait chaque chef en entrant à Ouéni ?
28. Quelles sont les scènes horribles qui commencent dans la soirée ?
29. A quoi est consacré le second jour des fêtes ?
30. Où les sacrifices humains s'accomplissent-ils ?
31. Que fait le roi au bout de dix jours ?
32. Où va-t-il faire ses ablutions ?
33. Que transporte-t-on sur les bords de la rivière ?
34. Quelle est la tradition orientale qui se retrouve chez ce peuple ?
35. Les Béniniens seront-ils un jour civilisés ?

Vingtième Leçon.

Michel-Ange Buonarotti.

Michel-Ange naquit auprès de Florence en 1474. Son père, qui était noble, lui fit donner une instruction solide, mais dès l'âge de 15 ans le jeune homme montra de si étonnantes dispositions pour le dessin, qu'il fallut le placer comme élève auprès d'un peintre célèbre. Celui-ci déclara au bout de quelques mois qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Le prince qui gouvernait alors Florence, Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique, aimait passionnément les arts et donnait dans son palais l'hospitalité aux plus grands artistes

de l'époque. Il s'attacha Michel-Ange et le traita avec tant de distinction que celui-ci se vit bientôt en butte à la jalousie de ses rivaux. L'un d'eux lui donna même un jour un coup de poing si violent au milieu du visage, que Michel-Ange en eut le nez écrasé, et conserva toute sa vie la marque de cette odieuse brutalité.

Après la mort de son protecteur, le jeune peintre, devenu célèbre à l'âge où les mieux doués commencent seulement à se faire remarquer, se mit à étudier la sculpture. Afin d'arriver à une connaissance plus approfondie du corps humain, il imagina de faire ce que nul n'avait osé tenter avant lui. Il se fit donner des cadavres de malheureux morts à l'hôpital; on les apportait pendant la nuit dans son atelier, et là Michel-Ange les disséquait, afin d'apprendre la position des muscles qui mettent nos membres en mouvement. Il acquit ainsi toute la science d'un chirurgien expérimenté, ce qui lui permit de représenter le corps humain avec une précision et une vérité extraordinaires. Avant lui, au contraire, les meilleurs artistes faisaient souvent des fautes de dessin grossières; leurs personnages avaient ou des jambes trop longues ou des bras trop courts. Michel-Ange ne tomba jamais dans les mêmes erreurs.

Il avait une trentaine d'années à peu près et sa réputation était faite, lorsque le pape Jules II le fit venir à Rome. Ce pontife avait formé le projet de bâtir son propre tombeau. Il chargea Michel-Ange d'exécuter ce monument et accepta le plan grandiose que l'artiste lui proposa. L'édifice devait avoir la forme d'une pyramide, ses dimensions colossales, le grand nombre de statues qui devaient l'orner eussent fait de cette sépulture du grand pape l'un des monuments les plus admirables du monde entier. Malheureusement Michel-Ange n'eut pas le temps de l'achever: ce qui nous en reste, c'est-à-dire le *Moïse* de Rome et les deux *Captifs* du Louvre, est digne d'une éternelle admiration.

Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage gigantesque, Michel-Ange eut besoin de parler au pape, et s'étant rendu trois fois au palais du Vatican où résidait Jules II, se vit refuser l'audience qu'il demandait. Comme tous les hommes supérieurs, l'artiste puisait dans la conscience de son génie la fierté qui convient au mérite. Indigné d'être traité comme un vulgaire solliciteur, il revint sans rien dire à son atelier, monta à cheval et partit pour Florence, laissant inachevés les travaux qu'il avait commencés. A cette nouvelle, le pape entre dans une grande colère et fait aussitôt partir à la poursuite du fugitif un courrier bien monté, qui devra lui porter l'ordre de revenir au plus vite. Michel-Ange est en effet rejoint par l'envoyé du pape, mais refuse d'obéir et poursuit sa route. Jules II alla, dit-on, jusqu'à menacer Florence d'une guerre, pour obliger le gouvernement de cette cité à s'entremettre afin de fléchir le ressentiment du sculpteur. Michel-Ange, qui avait d'abord songé à partir pour Constantinople, céda enfin pour épargner à sa patrie un conflit avec le saint-siège. Quand il se présenta devant Jules II, celui-ci lui jeta un regard furieux et l'accueillit avec des paroles sévères. Le sculpteur lui répondit avec la respectueuse fermeté qui convenait à sa propre dignité et au rang du souverain pontife. Un évêque, qui se trouvait présent, s'étant permis de faire quelques observations désobligeantes sur cette attitude qu'il ne jugeait pas assez humble "Taisez-vous, lui dit brusquement Jules II, vous n'êtes qu'un sot et vous ne devriez pas vous permettre de traiter de la sorte un si grand homme!"

Quelques années plus tard, un des successeurs de Jules II chargea Michel-Ange de peindre la voûte d'une chapelle appelée la Chapelle Sixtine. Ces peintures, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration de tous les visiteurs du Vatican, furent exécutées en vingt mois d'un labeur acharné, d'autant plus fatigant pour l'artiste, qu'il était obligé de travailler sur

un échafaudage et couché sur le dos. C'est dans cette même Chapelle Sixtine qu'il peignit plus tard, sur une immense muraille, le *Jugement Dernier,* œuvre magistrale qui compte plus de cent personnages représentés dans les attitudes les plus diverses, et où apparaît la connaissance approfondie que Michel-Ange avait acquise de la structure du corps humain.

Dans les dernières années de sa longue vie, Michel-Ange abandonna la peinture et la statuaire, auxquelles il devait tant de beaux triomphes, pour l'architecture où il ne se montra pas inférieur à lui-même. C'est lui qui donna les plans de cette admirable coupole de Saint-Pierre, le plus vaste dôme qui existe dans le monde entier. La croix dont elle est surmontée repose sur une boule qui, d'en bas, paraît grosse comme un ballon d'enfant: dix personnes peuvent cependant y tenir à l'aise. Bien peu de monuments, si l'on en excepte l'obélisque de Washington, la grande Pyramide d'Egypte et les clochers des cathédrales de Cologne et de Strasbourg, atteignent cette énorme hauteur de 132 mètres.

L'artiste extraordinaire dont le génie presque surhumain plane encore sur son siècle, mourut à l'âge de 90 ans. On raconte que dans les derniers mois de sa vie, étant devenu presque aveugle, il se faisait conduire dans un musée et prenait plaisir à promener ses mains tremblantes sur de belles statues pour se consoler, en les touchant, d'être privé du plaisir de les voir. Avant de rendre le dernier soupir, il dit à un de ses amis qui l'interrogeait sur ses volontés suprêmes "qu'il léguait ses biens à sa famille, son corps à la terre, son âme à Dieu." On lui fit de magnifiques funérailles à Florence, où son corps repose aujourd'hui dans une église réservée à la sépulture des plus grands hommes de l'Italie. Le nom de ce puissant artiste est, comme celui de l'illustre Dante, un des plus dignes d'être proposés à l'admiration des hommes. Il y aurait du reste plus d'un trait de ressemblance à signaler dans

le mâle et vigoureux génie des deux grands Florentins. Peut-être même l'artiste se sentait-il uni au poète par on ne sait quelle secrète parenté d'esprit, car il avait pour lui une admiration passionnée. Il lisait souvent la *Divine Comédie* et l'on sait que pour exécuter son fameux *Jugement dernier*, il s'inspira des sombres peintures contenues dans *l'Enfer* de Dante.

MICHEL-ANGE.

Questions.

1. Comment s'appelle la période historique pendant laquelle vivait Michel-Ange ?
2. De quelle sorte de famille descendait-il ?
3. Vers quel âge commença-t-il à montrer des dispositions pour le dessin ?
4. Que déclara son maître après l'avoir eu quelque temps sous sa direction ?
5. Qui régnait alors à Florence ?
6. Quel était le surnom de ce prince ?
7. Comment montrait-il son amour des arts ?
8. Que fit-il pour Michel-Ange ?
9. Quel fut le premier résultat de sa brillante réputation ?
10. En quelle année Laurent de Médicis mourut-il ?
11. Que fit Michel-Ange après la mort de son protecteur ?
12. Qu'imagina-t-il de faire pour arriver à connaître le corps humain ?
13. Où se procurait-il des cadavres ?
14. Qu'est-ce que c'est que l'atelier d'un artiste ?
15. En quoi consiste la science de la chirurgie ?
16. Nommez quelques chirurgiens célèbres.
17. Quels étaient les défauts des statues faites par les sculpteurs qui vivaient avant Michel-Ange ?
18. Qui le fit venir à Rome ?
19. Quel âge avait-il alors ?
20. Quel projet le pape qui régnait alors avait-il formé ?
21. Que nous reste-t-il de ce projet grandiose ?
22. Où se trouvent ces statues ?

23. Dans quel but Michel-Ange se rendit-il trois fois au Vatican ?
24. Dites ce que vous savez de ce palais.
25. Que fit le grand artiste quand l'audience qu'il sollicitait lui eut été refusée trois fois ?
26. Quel sentiment le pape éprouva-t-il alors ?
27. Quel ordre envoya-t-il à Michel-Ange ?
28. Obéit-il à l'injonction qui lui fut donnée ?
29. Quelle menace le pape fit-il alors à Florence ?
30. Pour quelle ville l'artiste avait-il pensé à partir quand il se décida à céder ?
31. Pourquoi revint-il sur sa première décision ?
32. Comment Jules II l'accueillit-il ?
33. Comment le sculpteur lui répondit-il ?
34. Que fit alors un évêque qui se trouvait présent ?
35. Que dit le pape à cet évêque ?
36. Qu'est-ce que c'est qu'un évêque ?
37. Quel est le pape qui succéda à Jules II ?
38. Combien de temps Michel-Ange travailla-t-il à la décoration de la Chapelle Sixtine ?
39. Pourquoi ce travail était-il fatigant ?
40. Quelle est la plus fameuse peinture de Michel-Ange qui se trouve dans la Chapelle Sixtine ?
41. Combien de personnages cette peinture compte-t-elle ?
42. Quelle est la qualité maîtresse de ce travail ?
43. A quel nouvel art Michel-Ange s'adonna-t-il dans les dernières années de sa vie ?
44. Quel est le plan fameux qu'il dressa ?
45. Quelles sont les deux plus grandes églises du monde ?
46. De quoi est surmontée la coupole du dôme de Saint-Pierre ?
47. A quoi ressemble, d'en bas, la boule qui se trouve sur la coupole de Saint-Pierre ?
48. Combien de personnes peuvent s'y tenir ?
49. Quels sont les monuments les plus élevés du monde ?
50. Comparez la hauteur du dôme de Saint-Pierre à celle de l'obélisque de Washington.
51. Racontez l'histoire de cet obélisque.
52. A quel âge Michel-Ange mourut-il ?
53. De quelle infirmité fut-il frappé dans les dernières années de sa vie ?
54. Que faisait-il dans les musées où il se faisait conduire ?

55. Quelles furent ses volontés suprêmes ?
56. Où son corps repose-t-il aujourd'hui ?
57. Parlez du Dante.
58. Quel livre du grand poète florentin Michel-Ange lisait-il souvent ?
59. De quoi s'inspira-t-il pour exécuter son *Jugement dernier* ?
60. Quelle influence Michel-Ange a-t-il eue sur l'art en Europe ?

Vingt-et-unième Leçon.

En Ballon !

C'est le 25 mai de l'année dernière qu'a eu lieu ma première ascension. Nous nous rendons au Square Lafayette où gît l'aérostat non gonflé. C'est un immense fuseau de soie vernie étendu sur le sol ; un vaste filet l'enveloppe de ses mailles ; le tout représente une masse informe dissimulée dans ses larges plis longitudinaux. Pour tout œil vulgaire, il n'y a là qu'un tissu de telle longueur sur telle largeur : l'œil de l'aéronaute apprécie cette chose inerte sous un tout autre caractère.

En effet, cette chose devient une puissance, un être spécial, dont l'air sera l'élément, et que les habitants de l'air, les oiseaux les plus forts, fuiront avec angoisse. Lentement, le gaz pénètre comme un souffle de vie, et gonfle la sphère palpitante. Déjà l'aérostat se tord en convulsions pour échapper aux mains qui le retiennent et semble se révolter à la fois contre le vent et contre l'homme, sans lequel pourtant il n'existerait pas. J'ai attaché mes instruments d'observation aux parois de la nacelle ; tout est prêt.

L'instant du départ a quelque chose de solennel. Au milieu des amis qui sont venus assister à votre premier voyage, sous leurs regards qui vous suivent, vous vous élevez

lentement, majestueusement dans l'espace. C'est déjà là une première sensation, unique, toute nouvelle et très singulière. Le mouvement qui nous emporte est complètement insensible pour nous ; mais nous savons que nous nous élevons, car progressivement Washington s'agrandit au-dessous de nous et bientôt notre vue l'embrasse dans son entier, encadré des verdoyantes campagnes qui l'environnent.

"Que c'est beau ! Que c'est beau !" C'est la première exclamation qui s'échappe de nos lèvres.

Nulle description ne saurait rendre la merveilleuse magnificence d'un tel panorama. La plus ravissante, la plus grandiose scène de la nature, vue du haut d'une montagne, n'approche pas de la grandeur de cette même nature, vue perpendiculairement dans l'espace. Là seulement l'homme s'aperçoit que la terre est belle, que l'atmosphère enveloppe ce monde d'un rayonnement de vie, que la création est une immense harmonie.

La première impression qui domine est une sensation de bien-être tout nouveau, à laquelle s'ajoute la vaniteuse petite joie de se voir au-dessus du reste des autres hommes, et le plaisir d'admirer un spectacle immense et inattendu. Quant au mouvement, il est absolument insensible. Et cela se conçoit : nous avons toujours les pieds appuyés sur le fond de la nacelle, notre centre de gravité est dans la nacelle : physiologiquement, nous ne sommes pas suspendus. De plus, aucune sensation de vent. Nous nous croyons immobiles. La terre descend au-dessous de nous ; le groupe de nos amis diminue ; leurs adieux n'arrivent plus que faiblement ; ils sont bientôt couverts par la voix colossale de Washington, qui domine tout d'un brouhaha gigantesque. La ville développe sous nos yeux ses mille toits, ses dômes, ses clochers, ses édifices, ses jardins, ses rues, ses campagnes environnantes ; c'est un spectacle féerique devant lequel s'éclipsent tous les contes des "Mille et une Nuits."

Les œuvres humaines s'effacent vite dans une telle contemplation. Les bâtiments élevés, les hautes coupoles, les clochers de pierre qui perçaient le ciel de leurs flèches élancées, se sont abaissés au niveau du sol. Le Capitole, dont le dôme nous saisissait d'admiration, le monument de Washington, colosse de pierre qui veille au Midi de la grande ville, la Maison-Blanche, le ministère de la guerre, la bibliothèque nationale : toutes les splendeurs de l'architecture s'humilient devant le ciel. La première ville de l'Amérique, la capitale du Nouveau-Monde, Washington, s'est réduite pour nous aux dimensions des plans en relief que l'on voit dans les musées. Vues de haut, toutes les perspectives sont changées. Les vastes avenues et les grands parcs sont devenus de minces allées et de petits jardins. Nous traversons un minuscule filet d'eau qu'on appelle le Potomac et qui ressemble à un petit ruban gris dont les sinuosités se dessinent au loin. Les collines de Virginie s'abaissent au niveau du fleuve, la surface de la terre est plane. Comme on comprend bien l'exaltation des premiers aéronautes lorsqu'ils se virent transportés au-dessus du monde vulgaire, et contemplèrent l'admirable champ de la nature déployé pour la première fois sous l'œil victorieux de l'humanité !

A ces sensations si agréables en succède une autre : c'est un doute sur la sécurité absolue du navire aérien. La nacelle est suspendue par des cordes au filet qui enveloppe entièrement l'aérostat, la soupape se trouve au sommet du ballon. La corde qui permet de l'ouvrir tombe par l'intérieur du ballon, jusqu'à portée de la main de l'aéronaute ; l'aérostat n'est pas fermé en bas, de sorte que nous en voyons l'intérieur et que nous nous sentons littéralement suspendus à une bulle de gaz. Le ballon avec sa nacelle a la hauteur d'une maison de cinq étages. L'abîme immense ouvert sous nos pieds fait faire quelques réflexions auxquelles il est difficile de se soustraire :

Si le gaz s'échappait du ballon ? . . . Si le ballon sortait du filet ? . . . Si une corde cassait ? . . . Si la nacelle se défonçait ? . . . Si on ne pouvait plus descendre ? . . . Si on était saisi par une trombe ? . . . Réflexions variées qui se résument en définitive dans ce même résultat : Si nous tombions ! . . . Mais on reconnaît vite l'invraisemblance de toutes ces craintes du premier moment. Physiquement parlant, l'aérostat est aussi solide dans l'air que la pierre sur le sol. Et puis, si l'on devait tout craindre, ou ne sortirait jamais de chez soi.

EN BALLON

Questions.

1. Quelle est la date de l'ascension qui va être racontée ?
2. Où nous rendons-nous au moment de partir ?
3. Quelle est la forme de l'aérostat ?
4. De quoi est-il enveloppé ?
5. Quelle apparence offre-t-il à l'œil inexpérimenté ?
6. Que deviendra ce monceau de tissu ?
7. A quoi peut-on comparer le gaz qui pénètre dans l'enveloppe de soie ?
8. Où l'aéronaute a-t-il attaché ses instruments d'observation ?
9. Qu'est-ce que c'est qu'une nacelle de ballon ?
10. Quels sont ceux qui sont venus assister au départ des aéronautes ?
11. Comment le ballon s'élève-t-il dans l'air ?
12. Le mouvement de l'aérostat est-il sensible pour son voyageur ?
13. Comment savons-nous que nous nous élevons ?
14. Quels sont les sentiments qui s'emparent des voyageurs à la vue du panorama qui se déroule sous leurs pieds ?
15. Comment la nature paraît-elle le plus belle, vue du haut d'une montagne ou vue d'un ballon ?
16. De quoi s'aperçoit-on bientôt ?
17. Quelle est la sensation qui domine bientôt le voyageur ?
18. Pourquoi le mouvement du ballon est-il insensible pour l'aéronaute ?
19. Pourquoi les dimensions des objets paraissent-elles diminuer aux yeux des aéronautes ?

20. Par quoi sont couverts les adieux de ceux qui sont restés à terre ?
21. Faites une description de la ville de Washington vue de la nacelle d'un ballon.
22. Dans quelle partie de la ville se trouve le Capitole ?
23. Où se trouve l'obélisque élevé en l'honneur de Washington ?
24. Qu'est-ce que c'est que la Maison Blanche ?
25. A quelles dimensions s'est réduite, pour l'aéronaute, la capitale du Nouveau-Monde ?
26. A quoi ressemblent les vastes avenues et les grands parcs ?
27. Quel aspect présente le Potomac ?
28. Les collines de Virginie paraissent-elles très hautes ?
28. Quelle est l'apparence de la surface de la terre ?
30. Que comprend alors l'aéronaute à la vue du spectacle qui se trouve sous ses yeux ?
31. Quel est le sentiment qui succède aux premières sensations ?
32. Comment la nacelle est-elle attachée au ballon ?
33. A quoi sert la soupape du ballon et où se trouve-t-elle ?
34. Où arrive la corde qui permet d'ouvrir la soupape ?
35. Pourquoi l'extrémité inférieure du ballon n'est-elle pas fermée ?
36. A quoi l'aéronaute sent-il qu'il est suspendu ?
37. Quelle est la hauteur de la nacelle et du ballon ?
38. Quelles sont les réflexions qui se présentent à l'esprit du voyageur ?
39. Pourquoi le danger n'éxiste-t-il pas réellement ?
40. Que ferait-on si l'on avait peur de tout ?

Vingt-deuxième Leçon.

En Ballon ! (suite).

Ayant quitté la terre à 5 heures 20 minutes de l'après-midi, nous nous trouvions, dix minutes après, à 600 mètres de hauteur. Dès notre départ nous volons avec une vitesse de 7 mètres 35 centimètres par seconde, ou de 26 kilomètres à l'heure.

Le thermomètre, qui marquait à l'ombre 24° (24° centigrade = 75 Fahrenheit) au départ, en marque 23 à 400 mètres et 25 à 600.

Lorsque nous passons au-dessus de la gare du chemin de fer de Pensylvanie, nous entendons distinctement le bruit des locomotives et des manœuvres. Tous les bruits de Washington se laissent percevoir; remarque assez curieuse: de tous les bruits, ce sont les aboiements des chiens qui dominent le murmure terrestre.

La grande ville s'est éloignée. Nous planons maintenant au-dessus de plaines verdoyantes délicatement nuancées. Les moindres objets se dessinent avec une netteté remarquable. Mais à cette heure une brume très légère s'étend comme un voile transparent sur la campagne; ce voile est plus épais vers l'ouest. Sous cette gaze légère, la nature chante. Quelques oiseaux murmurent leurs notes du soir. Le bruissement des cigales forme le fond de la mélodie. Les grenouilles jettent au loin leur aigre coassement.

Nous traversons maintenant l'air silencieux avec une grande lenteur: 220 mètres par minute ou 3 mètres et demi par seconde. Au sein de l'immense paix qui nous environne, l'aérostat, avec ses cordages tendus, semble porté par le souffle aérien, une vaste lyre que des sylphes invisibles transportent au sein des cieux étonnés. On voit l'ombre du navire aérien flotter sur les prés, les champs et les bois. Plus tard, notre ombre s'éloigne à mesure que le soleil descend, jusqu'au moment où le soleil et l'aérostat se trouvant sur une ligne horizontale, ne permettent plus d'ombre, et où même le soleil descendant au-dessous de nous projettera notre ombre en haut. Il faut être en ballon pour ne plus voir son ombre à ses pieds, mais à sa tête.

Nous passons à 5 heures 25 minutes au-dessus d'Alexandrie (Virginie). Toute la population nous acclame. Nous remon-

tons un peu dans une couche d'air plus fraîche, et notre vitesse s'accroît : 376 mètres par minute, 6 mètres 27 par seconde.

Au-dessus de la gare d'Alexandrie, le ballon commence à descendre, et nous jetons du lest pour maintenir l'équilibre : mais tout à coup nous sentons du sable qui nous tombe en poussière sur la tête et nous enveloppe d'un léger nuage : c'était notre lest, qui, descendu moins vite que nous, retombait sur nos têtes ! . . . Nous distinguons un orage très étendu dans le lointain, à l'horizon du sud-est. Le tonnerre gronde et des éclairs sillonnent en zigzag cette partie du ciel. L'air frais a ouvert notre appétit. Nous nous donnons le rare plaisir d'un petit goûter de fantaisie accompagné d'un généreux vin de Hongrie : la salle à manger est plus vaste que celle de Socrate, l'air y circule librement, et le plafond est inaccessible ; mais les convives y seront toujours plus rares que chez le philosophe athénien. Des brises embaumées s'élèvent vers nous du sein des campagnes, le soleil nous dore de ses rayons et notre esquif aérien file, silencieux.

Nous arrivons au-dessus des bois qui avoisinent Mount-Vernon où dort de son éternel sommeil l'homme sans peur et sans reproche qui a donné l'indépendance à son pays. Une immense et frappante tranquillité nous environne. Le calme serait absolu sans le murmure des insectes et des oiseaux qui s'élève jusqu'à nous, et sans les grondements du tonnerre qui s'est rapproché. Cependant notre vitesse s'est encore accrue : elle est de dix mètres par seconde ou de 36 kilomètres à l'heure.

L'orage que nous avons remarqué depuis longtemps se passe évidemment dans la zone en laquelle nous voguons. Nous sommes attirés par lui, et nous nous rapprochons l'un de l'autre avec la vitesse de deux trains venant à la rencontre. Nous approchons toujours des nuées orageuses. La foudre et les éclairs s'avancent. Le tonnerre gronde sourdement et de vagues lueurs s'allument et s'éteignent dans les nuées grises.

Au-dessous de nous, les bois déroulent leurs sombres paysages. Du haut de l'aérostat, les énormes quartiers de rocher qui trônent pittoresquement au milieu des arbres ressemblent à quelques-unes des montagnes de la Lune.

Terrifiés par l'orage qui s'approche les animaux se taisent, les oiseaux cessent de chanter, la cigale elle-même ne fait plus entendre son cri qu'à de rares intervalles. L'effrayant silence n'est troublé que par les grondements du tonnerre qui ressemblent au fracas d'une canonnade lointaine.

L'orage arrive maintenant avec une rapidité à laquelle nous ne nous attendions pas. Dans quelques minutes nous serons enveloppés. Nous hésitons, deux partis sont à prendre : nous élever assez haut pour passer au-dessus des nuages, ou descendre sans perdre de temps. Des deux alternatives qui se présentent à nous, la première est la plus dangereuse. Avons-nous assez de lest pour pouvoir nous élever au-dessus de cette couche de nuages orageux dont nous ignorons l'épaisseur ? En supposant que nous y arrivions notre aérostat aura-t-il la force de nous maintenir assez longtemps dans ces régions élevées de l'atmosphère pour que l'orage ait le temps de passer ?

Tandis que nous nous livrons à ces réflexions, le tonnerre gronde de plus en plus, les nuages sombres, dont quelques-uns sont couleur d'encre, s'accumulent autour de nous, les éclairs lancent leurs traits dans tous les sens : nous nous décidons à descendre.

EN BALLON (SUITE).

Questions.

1. Combien de temps fallut-il aux aéronautes pour monter à 600 mètres de hauteur ?
2. Avec quelle vitesse s'avancent-ils dans l'espace ?
3. Quelle température le thermomètre indiquait-il au départ ?
4. Quelle température indiquait-il à 400 et à 600 mètres de hauteur ?

5. Comparez le thermomètre centigrade et le thermomètre Fahrenheit.
6. Qu'entendent les voyageurs lorsqu'ils passent au-dessus du chemin de fer de Pensylvanie ?
7. Quel est le bruit qui semble dominer tous les autres ?
8. Les voyageurs aériens sont-ils encore au-dessus de Washington ?
9. Qu'est-ce qui les empêche de voir distinctement au-dessous d'eux ?
10. Quels sont les animaux qu'on entend ?
11. Décrivez une cigale, une grenouille.
12. L'aérostat va-t-il maintenant aussi vite qu'il allait au moment du départ ?
13. Le ballon produit-il une ombre et où la voit-on ?
14. Pourquoi l'ombre faite par le ballon descend-elle ?
15. Quand disparaît-elle tout à fait ?
16. Quand se produit-elle au-dessus de la tête des voyageurs ?
17. Où est située la petite ville d'Alexandrie (Virginie) ?
18. Que fait la population de cette petite ville en apercevant le ballon ?
19. Qu'est-ce que c'est que du lest ?
20. Pourquoi les aéronautes en jettent-ils ?
21. Pourquoi du sable leur tombe-t-il sur la tête ?
22. Qu'aperçoivent-ils au sud-est ?
23. Qu'entendent-ils ?
24. Pourquoi ont-ils faim ?
25. Où arrivent-ils quelque temps après avoir goûté ?
26. Quand naquit et quand mourut Washington ?
27. Quelles sont les batailles qu'il a gagnées ?
28. Par quels bruits le silence est-il maintenant troublé ?
29. Dans quelle zone se trouve l'orage signalé plus haut ?
30. Le ballon s'éloigne-t-il ou s'approche-t-il de cet orage ?
31. Pourquoi les animaux qu'on entendait tout à l'heure se taisent-ils maintenant ?
32. A quoi ressemblent les grondements du tonnerre ?
33. Quels partis les aéronautes peuvent-ils prendre ?
34. Quelle est la plus dangereuse des deux alternatives ?
35. Pourquoi cette alternative est-elle la plus dangereuse ?
36. Qu'auriez-vous fait si vous aviez été à leur place ?
37. Que se passe-t-il tandis que les aéronautes se livrent à leurs réflexions ?
38. A quoi se décident-ils ?
39. Que pensez-vous de leur résolution ?
40. Etes-vous jamais monté en ballon ?

Vingt-troisième Leçon.

En Ballon! (fin).

Le moment de la descente est sans contredit le plus dangereux, mais c'est aussi celui où l'homme se sent le plus fort et le plus grand dans sa lutte victorieuse contre les éléments.

Au moment même où nous commençons à descendre nous entrons dans la région de la pluie et les gouttes commençant à crépiter sur l'aérostat l'ont fait descendre jusqu'à la cîme des arbres. Nous entendons le bruit du vent mugissant dans le feuillage, et les hautes branches se tordent sous la tempête qui s'avance. Emporté avec une rapidité de dix mètres et demi par seconde, l'aérostat vole comme une flèche. Le craquement des branches nous faisait sentir que nous touchions le sommet des arbres, mais il semblait que le vaisseau aérien refusât de revenir à terre. Il paraissait sentir que l'homme allait lui reprendre la gloire qu'il lui avait prêtée. Le colosse se souvint de sa puissance, il rebondit dans les airs, mais retomba bientôt pour se relever encore. De seconde en seconde, par bonds de dix mètres, nous retombions dans les branchages. Nous jetons l'ancre, bientôt nous sentons qu'elle mord et le géant, fatigué, haletant, perdant son air et sa vie, s'arrêta comme un être essoufflé, en s'appuyant sur la lisière d'un bois.

Presque immédiatement l'orage éclata, une pluie torrentielle, qui devait se continuer jusqu'à minuit et transformer les routes en torrents, s'abattit sur nous. Grâce cependant à quelques paysans accourus à la descente, nous parvînmes à abriter les instruments et à dégonfler rapidement l'aérostat.

Descendus à 5 heures 50 minutes, nous étions venus de Washington avec la vitesse d'un train omnibus.

Nous avions directement été conduits vers la tempête, comme par attraction.

Si, au lieu de descendre, nous étions restés dans la zone de l'orage, malgré le tonnerre et les éclairs qui commençaient à nous envelopper, nous aurions subi un moment d'arrêt sur Mount-Vernon ou dans les environs, puis nous aurions été ramenés par l'orage même à Washington où nous serions probablement arrivés vers six heures et demie. Etre porté ainsi dans l'espace sur l'aile de la foudre est sans contredit une ambition digne de l'homme et de la science. Seulement il serait bon de savoir d'avance si l'éclair enflammant le gaz ou nous heurtant au passage ne nous préparerait pas une surprise désagréable. Mais peut-être aussi ne subirait-on aucune atteinte en raison de l'isolement de l'aérostat. L'expérience ne serait pas sans grandeur, mais les émotions de ce premier voyage étaient suffisantes pour ne pas les multiplier trop vite.

L'impression qui domine dans l'ascension est indéfinissable. Au bonheur de se trouver dans l'espace et de planer au-dessus des misères humaines se joint la sensation d'un calme étrange, absolu, que l'on n'a point sur la terre. On cause, on écrit exactement comme si l'on était assis près d'une table de salon. Je n'ai éprouvé aucun vertige. On dit généralement que l'on n'a jamais le vertige en ballon.

Le bonheur d'un voyage aérien ressemble à celui qu'on éprouve en rêve, lorsqu'on se sent emporté dans les airs. Cette coïncidence m'a frappé.

Seulement on ne sent pas assez qu'on vole ; on voudrait aller plus vite, ou du moins sentir que l'on va vite. Il y a enfin une légère inquiétude, qui trouble la tranquillité, et sans laquelle le bonheur serait complet. La petite nacelle d'osier crie au moindre mouvement que nous faisons, et nous nous demandons involontairement si elle ne va pas se défoncer, ou si les

cordes qui la soutiennent ne pourraient nous causer la surprise de casser. En outre, elle oscille quand on remue et produit un balancement quelquefois désagréable, surtout lorsqu'on se voit ainsi suspendu à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la terre ferme. Le simple raisonnement suffit pour faire comprendre que le danger n'est qu'imaginaire, mais il n'en est pas moins vrai que la première ascension produit toujours une certaine émotion, inséparable d'un début. Sans cette préoccupation il n'y aurait pas au monde de locomotion comparable à celle de l'air.

En résumé, à ceux que tourmente la manie des voyages, aux touristes fatigués de traverser les continents par chemin de fer ou les océans par steamer, à ceux même que les émotions d'une traversée des déserts à dos de chameau ou des jungles de l'Inde à dos d'éléphant laissent insensibles, nous dirons : si les périls d'un voyage sur la terre ferme ont perdu pour vous tout charme et tout attrait, essayez de la navigation aérienne, vous y trouverez des plaisirs inédits et des sensations inconnues.

Et quand le jour viendra où l'homme, maître de l'océan aérien, pourra à sa guise diriger les ballons, on verra les champs de l'azur sillonnés d'aérostats comme les mers le sont maintenant de voiliers et de paquebots !

C'est ainsi que finit près de Mount-Vernon ma première ascension. Le hasard m'avait porté de la capitale qui porte son nom au tombeau de celui qui l'a fondée, et je ne pus m'empêcher de penser avec émotion à celui qui a été le premier dans la guerre, le premier dans la paix et qui est et sera toujours le premier dans le cœur de ses compatriotes.

Vers 6 heures et demie et après avoir confié à un fermier notre aérostat et nos instruments, nous prîmes le tramway électrique qui nous conduisit à Alexandrie d'où nous regagnâmes bientôt notre point de départ.

EN BALLON (FIN).

Questions.

1. Dans une ascension en ballon, quel est le moment le plus dangereux ?
2. Au moment où ils commencent à descendre, dans quelle région les aéronautes entrent-ils ?
3. Pourquoi l'aérostat descend-il si vite jusqu'à la cîme des arbres ?
4. Par quoi est causé le bruit qu'entendent les aéronautes ?
5. Avec quelle rapidité le ballon vole-t-il maintenant ?
6. Comment les voyageurs savaient-ils qu'ils touchaient le haut des arbres ?
7. Que paraissait sentir le ballon ?
8. Quels étaient alors les mouvements de l'aérostat ?
9. Que font les aéronautes pour arrêter le ballon dans son vol ?
10. Quel est le résultat de leur manœuvre ?
11. Quelle est la différence qui existe entre le mot *ancre* et le mot *encre ?*
12. Qu'arriva-t-il aussitôt que le ballon se fut arrêté ?
13. Qui arriva au secours des voyageurs ?
14. Que firent-ils dès qu'on fut arrivé à leur secours ?
15. Avec quelle vitesse avaient-ils voyagé ?
16. Quel est le contraire de train omnibus ?
17. Par quelle force le ballon avait-il été conduit dans la direction de l'orage ?
18. Que serait-il arrivé si les aéronautes avaient continué leur voyage ?
19. Quelle ambition serait digne de l'homme et de la science ?
20. Que serait-il bon de savoir avant de s'aventurer parmi les nuages chargés de fluide électrique ?
21. Seriez-vous tenté de faire une expérience comme celle-là ?
22. Quelles sont les sensations qu'on éprouve au cours d'une ascension en ballon ?
23. Eprouve-t-on du vertige ?
24. Donnez une définition de ce mot ?
25. A quoi ressemble le bonheur d'un voyage aérien ?
26. Que voudrait-on sentir ?
27. Que fait la petite nacelle au moindre mouvement des voyageurs ?
28. Que se demandent-ils ?
29. Les oscillations que subit la nacelle sont-elles agréables ou désagréables ?

30. Que suffit à faire comprendre le simple raisonnement ?
31. Que faudrait-il pour que la locomotion aérienne fût la plus agréable du monde ?
32. Quels sont les différents moyens de transport employés par les voyageurs dans tous les pays ?
33. Quel est celui que vous aimez le mieux ?
34. Que trouve le voyageur blasé, dans la navigation aérienne ?
35. Qu'arrivera-t-il le jour où l'homme pourra diriger les ballons à sa guise ?
36. Pensez-vous que ce jour arrivera jamais ?
37. Quelles ont été les impressions des voyageurs en arrivant à Mount-Vernon ?
38. A qui confièrent-ils leur aérostat et leurs instruments ?
39. Quel moyen de transport prirent-ils pour retourner à Washington ?
40. Dites ce que vous pensez de ce voyage aérien.

Vingt-quatrième Leçon.

Les Tremblements de Terre de 1883 en Italie.

Sur quoi marchons-nous ? Le sol sur lequel nous vivons est-il stable et pouvons-nous nous fier avec une confiance absolue à la sécurité apparente qu'il nous offre ? Que sont ces secousses qui de temps en temps semblent ébranler la Terre jusque dans ses fondements, passent comme un frisson de mort sur la planète et ne laissent après elles que des deuils et des ruines ? Telles sont les questions que chacun se pose, en notre ère de curiosité scientifique, lorsque des tremblements de terre semblent remettre en suspens toute notre confiance instinctive en la stabilité du globe. Ischia, l'île voluptueuse qui sommeillait, mollement étendue sur les flots bleus du golfe de Naples, secouée par une convulsion du sol, devint du jour au lendemain un lugubre cimetière, empoisonné d'émanations cadavériques.

Par une douce et belle soirée, le 28 juillet 1883, tandis que ses charmantes petites villes étaient en fête, que les théâtres se remplissaient de spectateurs, et que, dans les salons et les boudoirs, la musique laissait envoler ses harmonies dans le mystérieux songe d'une nuit d'été, un effroyable coup de tonnerre dans les profondeurs du sol, une commotion formidable secoua l'île; un tourbillon de poussière s'éleva dans l'atmosphère; en quinze secondes, la population se trouva ensevelie sous un monceau de ruines. La ville de Casamicciola, villégiature et station thermale de l'île, s'était écroulée tout entière: églises, bains, théâtre, hôtels, maisons, tout, absolument tout, s'est effondré sur les habitants; pas une seule maison n'est restée debout. Près de deux mille (1992) êtres humains furent écrasés.

Quelle plume saurait décrire l'épouvantable confusion qui suivit le désastre? Le Dante, dans son voyage aux enfers, n'a pas rencontré de pareilles horreurs. Herculanum et Pompeï, lentement ensevelies sous la pluie de cendres du Vésuve, n'ont pas présenté un spectacle aussi dramatique que cette brusque et terrifiante surprise.

Pendant la nuit, on n'entendit que plaintes déchirantes et gémissements lugubres. La population affolée désertait les maisons, poussait des cris épouvantables, se cherchait dans l'obscurité et se précipitait vers le rivage dans un désordre inénarrable. C'était à qui se jetterait le premier dans les barques de pêcheurs amarrées dans les criques de l'île. Des morceaux de bois étaient empilés près du rivage pour allumer des feux afin de demander du secours. Une foule qu'il est absolument impossible de décrire, des femmes et des enfants en toilette de nuit se précipitaient en pleurs et comme des furies au milieu des ruines, appelant à grands cris ceux qu'elles avaient perdus, et courant à chaque personne qu'elles rencontraient, lui demandant avec d'étranges éclairs dans les

yeux : “ Avez-vous vu mon mari ? Avez-vous vu mon fils ? ” En débarquant dans l’île, le lendemain de la catastrophe, écrit un visiteur, on était véritablement stupéfié de l’aspect de la pauvre ville. Toutes les maisons du quai n’avaient plus qu’un pan de façade. L’intérieur était écroulé. Un navire de l’état apportait de l’eau potable à cette île extraordinaire où il ne pleut presque jamais, où la magnifique végétation est entretenue seulement par les vapeurs souterraines.

Ce n’étaient que des cris de désespoir, des appels à la miséricorde divine : *Maria santissima ! Gesu !*

En entrant dans la ville on aperçoit, les maisons écroulées ; quelques pans de murs subsistent encore, menaçant les survivants. Deux sœurs de charité passent, portant des cordiaux, nous enjambons trois cadavres de paysans, la face écrasée, puis un gendarme et un garde à moitié recouverts de pierres.

Quelques habitants descendent précipitamment, emportant leur matelas sur leur dos. Au milieu de la rue, un pauvre cheval agite une jambe brisée qui se balance à droite et à gauche. De quelque côté que nous regardions, c’est comme un perpétuel cauchemar.

A un restaurant en plein air, où peu de jours auparavant nous nous étions reposés, nous ne retrouvons que deux blessés et un mort.

Nous nous dirigeons alors vers le principal hôtel de la ville. A quelques mètres de la maison, nous voyons le propriétaire dans une vigne, entouré de quatre blessés, étendus sur des matelas, et une pauvre femme moribonde.

— Que pouvons-nous faire pour vous ? lui disons-nous.

— Envoyez-nous de l’eau et des brancards !

Et, d’une voix lamentable, il nous raconte la catastrophe.

De la rue qui monte à pic au centre de la ville, nous jetons un coup d’œil au-dessous de nous.

J’ai assisté à des combats, j’ai parcouru des champs de

bataille, j'ai entendu les plaintes des mourants et des blessés, j'ai vu l'incendie de Paris pendant la Commune. Je croyais avoir assisté aux scènes les plus horribles que présente l'humanité. Je m'étais trompé, ce n'était rien en comparaison du spectacle qui se déroulait sous nos yeux.

La ville entière a disparu. C'est une plaine de ruines. Il ne reste pas une seule maison.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE.

Questions.

1. Dans quels pays les tremblements de terre sont-ils le plus fréquents ?
2. De quel sentiment étaient agités les Anciens quand un tremblement de terre se produisait ?
3. Quelles sont les sciences qui ont fait le plus de progrès à notre époque ?
4. Où se trouve le golfe de Naples ?
5. Citez les principales villes d'Italie.
6. Quel est le volcan qui se trouve près de Naples ?
7. Dites ce que vous savez de l'île d'Ischia.
8. Que fait-on dans un théâtre ?
9. Qu'est ce que c'est qu'un boudoir ?
10. Comment le tremblement de terre s'annonça-t-il ?
11. Que vit-on dans l'atmosphère ?
12. En combien de temps les maisons furent-elles détruites ?
13. Qu'est-ce qu'une station thermale ?
14. Combien de maisons restèrent intactes dans la petite ville de Casamicciola ?
15. Y eut-il beaucoup de personnes de tuées ?
16. Quel grand poème Le Dante a-t-il écrit ?
17. Quand ce poète vivait-il ?
18. Donner la définition d'un poème épique.
19. Quels sont les poèmes épiques que vous connaissez ?
20. Parlez de la destruction d'Herculanum et de Pompeï.
21. Peut-on comparer les deux catastrophes ?
22. Qu'entendit-on pendant la nuit qui suivit le tremblement de terre ?

23. Que faisait la population affolée ?
24. Où y avait-il le moins de danger, sur terre ou dans les bateaux ?
25. Quelle différence y a-t-il entre une crique et une rivière ?
26. Pourquoi allumait-on des feux sur le rivage ?
27. Que criaient les femmes et les enfants en se précipitant au milieu des ruines ?
28. Quelle était l'expression de leurs yeux ?
29. Quand les secours arrivèrent-ils dans l'île ?
30. Quelle apparence les maisons du quai avaient-elles ?
31. Pourquoi fallait-il qu'un navire de l'état apportât de l'eau potable à Ischia ?
32. Par quoi la végétation de cette île est-elle entretenue ?
33. A qui s'adressaient surtout les appels des malheureux habitants de cette île ?
34. La route qui entre en ville est-elle de niveau ?
35. Que portaient aux blessés les sœurs de charité ?
36. Quelle différence y a-t-il entre un paysan et un gendarme ?
37. Qu'emportaient sur le dos quelques habitants ?
38. Que faut-il pour faire un lit ?
39. Qu'est-ce qu'un cauchemar ?
40. Que trouvent les voyageurs au restaurant en plein air ?
41. Où se trouvait le propriétaire du principal hôtel de la ville ?
42. Que désirait-il avoir ?
43. Avez-vous vu une bataille ?
44. Quand eut lieu l'insurrection de la Commune à Paris ?
45. Qu'était la ville de Casamicciola après le tremblement de terre ?

Vingt-cinquième Leçon.

Trois Reines Illustres.

Blanche de Castille.

Blanche de Castille était fille d'Alphonse IX, roi de Castille et d'Eléonore, fille de Henri Ier roi d'Angleterre. Ses biographes ne sont pas d'accord sur la date de sa naissance ; les uns pensent qu'elle est née en 1188 tandis que d'autres ont adopté 1184. En 1200 elle épousa Louis le fils aîné de Philippe-Auguste. Le 14 juillet de l'année 1223 ce dernier mourut à Mantes et son fils fut couronné sous le nom de Louis VIII. Ce prince était débile de corps autant que d'esprit, et le surnom de *Lion* qui lui a été donné semble un contre-sens ; peut-être est-il une ironie. Il ne régna que trois ans et à sa mort, les rênes de l'Etat tombèrent aux mains d'un enfant. Derrière cet enfant, il y avait Blanche de Castille qui, au nom de cet enfant, allait briser la féodalité et réduire à néant l'opposition des nobles contre son gouvernement.

La tutelle du jeune Louis IX, de par les lois féodales, appartenait à son oncle Philippe, mais Blanche, après la mort de Louis VIII, se fit proclamer régente. Son premier acte de souveraineté fut pour consolider son pouvoir. Au nom de son fils Louis IX, elle disposa des palais royaux et des châteaux forts pour ceux des nobles qui lui avaient été fidèles. Puis elle nomma Montmorency et le sire de Nesles, gentilhommes de Picardie, gouverneurs de son fils. Quoique peu lettrée, elle sentait tout le prix de l'instruction, et elle entoura le jeune roi de pédagogues, auxquels elle avait donné le droit, dit Joinville, d'administrer la férule à leur royal élève. On s'occupa ensuite du sacre du jeune roi, qui eut lieu à Reims le 12 novembre 1226. Cette cérémonie montra bien que Blanche

n'avait pas l'appui de tous les seigneurs ; la plupart s'abstinrent d'y paraître, même de s'y faire représenter et bientôt une ligue se forma contre la régente ; mais cette dernière soit par les armes, soit par des faveurs, eut l'adresse de détacher successivement de la ligue tous les seigneurs.

L'habileté et la fermeté de la reine-mère avaient ramené la paix. Tous les grands étaient soumis, tous les mécontents se taisaient. "Heureux, a-t-on dit, le peuple qui n'a point d'histoire." Après la trêve qui mit fin à l'insurrection des nobles et jusqu'à la majorité de Louis IX, la France ne semble plus avoir d'histoire. Quand le roi atteignit sa majorité, sa mère lui transmit intact l'héritage que lui avait légué son père Louis VIII, et qu'avait amassé Philippe-Auguste. Blanche de Castille avait, de bonne heure, élevé ses enfants à lui obéir ; Louis IX ne pensait que par elle et ce n'est que sous l'influence des sentiments religieux qu'il en arrivait quelquefois à lui résister. Nous sommes au 12 juin 1248. Saint Louis, malgré les prières de sa mère et les larmes de sa femme Marguerite, et obéissant au vœu qu'il avait fait lors d'une violente maladie, quatre années auparavant, s'en va à Saint-Denis prendre le bourdon et la bougette, insignes du pèlerin ; puis, suivi de ses deux frères Robert et Charles, il se dirige vers Aiguemortes, où il s'embarque pour la Terre Sainte. Alors commence cette expédition funeste à tous égards pour la France, et à laquelle Blanche, politique habile autant que mère aimant ses enfants avec passion, s'était si grandement opposée ; mais la guerre entreprise, elle la soutint de tous ses efforts et de tout son courage. Une fois déjà, elle avait envoyé à Louis IX son frère et de l'argent, l'argent avait été dépensé, Alphonse de Poitiers était mort ; c'était en 1249. En 1250, elle envoie de nouveaux secours au roi de France. "Il y avait, disent les chroniqueurs, de l'argent autant que onze charrettes attelées de plusieurs chevaux en pouvaient porter."

Une défaite, plus encore la prise du roi et de ses deux frères, les comtes de Poitou et d'Anjou, exigent de nouveaux secours, et Blanche fait effort encore, ruine la France, mais tout en lui conservant l'apparence de la paix qu'elle lui avait donnée, et envoie en Egypte les sommes demandées pour la rançon du monarque et de ses frères. En 1251, enfin, saint Louis demande encore des hommes et de l'argent. Blanche n'en avait plus; les finances étaient épuisées. Alors, elle fait inviter, puis sommer tous les seigneurs du royaume d'avoir à faire le voyage de Terre sainte, et à aller se ranger sous la bannière de leur seigneur et maître.

Saint Louis n'avait point douté de l'habileté politique et de la fermeté de sa mère, lorsqu'en partant il lui avait donné le poids d'un royaume à supporter, et dans les ordres il appelait la régente "sa dame et mère chérie, Blanche, illustre reine des Français."

Une anecdote, qui raconte un fait arrivé en l'année 1252, va nous montrer encore la reine-mère hautaine Espagnole, souveraine jalouse de ses droits, digne de porter le sceptre. Le Chapitre de Paris retenait en ses prisons du cloître Notre-Dame, et pour quelque redevance impayée, des paysans de Châteney. Ils étaient là, nombreux, si nombreux, si serrés les uns contre les autres, que l'air manquait et que, la mauvaise nourriture aidant, chaque jour il en mourait quelques-uns. La régente fut informée de ces actes arbitraires, criminels, et fit faire des remontrances à qui de droit, mais il lui fut répondu que la reine n'avait rien à voir dans la juridiction de l'Eglise. A cette réponse, le sang de la fière Castillane rougit son front, que sillonnaient les rides, mais qui portait la couronne de France. Elle se leva de son fauteuil, et, ayant commandé aux seigneurs qui étaient présents de la suivre, elle se dirigea vers Notre-Dame; arrivée devant la prison elle en frappa la porte d'un bâton, puis ordonna à ceux qui l'accompagnaient de l'enfoncer.

Cette femme énergique et d'un caractère si hautain mais si noble en même temps mourut le 17 décembre 1253.

Questions.

1. Dites ce que vous savez d'Alphonse IX roi de Castille.
2. Sur quoi les biographes de Blanche de Castille ne sont-ils pas d'accord ?
3. Qui Blanche épousa-t-elle ?
4. Quand son mari fut-il couronné ?
5. Quel était son surnom ?
6. Combien de temps régna-t-il ?
7. D'après les lois féodales, à qui devait appartenir la régence du royaume après la mort du roi ?
8. Que fit Blanche en dépit de ces lois ?
9. Que fit-elle aussitôt qu'elle fut arrivée au pouvoir ?
10. De quoi sentait-elle le prix bien qu'elle ne le possédât pas ?
11. De qui entoura-t-elle son fils ?
12. Quel droit donna-t-elle à ces hommes ?
13. Où et quand le jeune roi fut-il sacré ?
14. Que montra cette cérémonie ?
15. Comment réussit-elle à dissoudre la ligue qui s'était formée contre elle ?
16. Dans quelles conditions se trouva la France après la dissolution de la ligue des nobles ?
17. Quelle opinion Louis IX avait-il de sa mère ?
18. Quand partit-il pour la Terre sainte ?
19. Pourquoi entreprit-il cette expédition ?
20. Dites ce que vous pensez des croisades.
21. Pourquoi Blanche de Castille s'était-elle opposée à l'expédition de son mari ?
22. Que fit-elle cependant quand la guerre fut décidée ?
23. Quand et combien de fois envoya-t-elle à Saint Louis de l'argent et des hommes ?
24. Quelle résolution prit-elle quand il lui devint impossible d'en envoyer davantage ?
25. Racontez l'anecdote qui montre la fermeté de caractère de cette reine.

Vingt-sixième Leçon.

Trois Reines illustres.

Catherine II de Russie.

Catherine II surnommée La Grande est née à Stettin (Poméranie) le 2 mai 1729. En 1745 elle épousa son cousin le duc Charles de Holstein que sa tante la czarine Elisabeth avait adopté comme héritier, et on stipula dans le contrat que Catherine succéderait au trône si son époux mourait sans héritier. La jeune princesse était vive, légère, enjouée et rien n'annonçait en elle la femme extraordinaire qui devait, plus tard, étonner le monde par l'énergie de son caractère et la grandeur de ses entreprises. Elle nous dit cependant dans ses mémoires qu'en entrant en Russie elle s'était dit : "Je régnerai seule ici." Aussi à peine arrivée, elle se mit activement à étudier la religion grecque et la langue russe, les deux instruments essentiels pour réussir auprès de cette nation sur laquelle elle aspirait à régner. Elle s'attacha aussi à plaire à l'impératrice et à toutes les personnes influentes. Comme tous les grands ambitieux, elle savait se plier à tout, assouplir son orgueil et ramper en quelque sorte pour préparer plus sûrement son élévation. En même temps, elle se formait l'esprit et se trempait le caractère par les lectures les plus sérieuses ; P. Bayle, Plutarque, Tacite, Voltaire étaient ses écrivains préférés. En 1754, elle eut un fils qui régna sous le nom de Paul Ier. Le 5 janvier 1762, la mort d'Elisabeth amena le règne éphémère du triste époux de Catherine, Pierre III. Il y avait entre les deux époux une antipathie profonde qui était causée par l'humeur fantasque et grossière du Czar et par l'esprit d'indépendance de Catherine. Pierre en arriva à vouloir la répudier. Menacée du divorce, de la prison et

peut-être de la mort, elle prévint le châtiment qui l'attendait en se précipitant dans la révolte ouverte et en faisant éclater au grand jour le complot qu'elle tramait depuis si longtemps et avec tant d'habileté. Par les soins des frères Orloff et d'autres nobles puissants, une révolution militaire amena la déposition du malheureux Pierre III, après six mois de règne, et l'élévation au trône de Catherine, non comme régente, mais comme souveraine (9 juillet 1762). Quelque chose de plus que les intrigues particulières avait amené ce résultat : c'était la haine du peuple contre Pierre qui affectait de mépriser la Russie, tandis que Catherine s'était donnée corps et âme à sa patrie d'adoption et avait réussi à gagner le clergé, la noblesse et l'armée, c'est-à-dire toutes les forces vives de la nation.

Elle justifia en quelque sorte son usurpation, d'abord par la modération avec laquelle elle usa de la victoire, ensuite par les progrès qu'elle a fait faire à la Russie dans les voies de la civilisation. Voltaire l'a surnommée la *Sémiramis du Nord.* On peut dire, en restant dans la réalité historique, qu'elle fut un second Pierre le Grand et le continuateur de son œuvre.

Aucun des amis et des partisans de Pierre III ne fut inquiété ; soit politique, soit modération naturelle, Catherine ne commit aucun acte de rigueur ; chose nouvelle en Russie, et même dans l'Europe entière, qu'une révolution aussi considérable qui s'accomplissait sans effusion de sang.

Pierre avait été enfermé à Ropscha, domaine impérial situé à peu de distance de Saint-Pétersbourg et c'est là que peu de jours après la révolution, Grégoire Orloff, son frère Alexandre et quelques uns de leurs amis, étranglèrent le malheureux prince, après l'avoir préalablement empoisonné. On a accusé Catherine d'avoir ordonné la mort de son mari, mais il n'y a aucune preuve de ce fait. Il est certain cependant qu'elle accepta le fait accompli, qui affermissait son pouvoir, et que les meurtriers furent comblés de richesses et d'honneurs.

Elle se consacra alors tout entière à son œuvre d'Etat, à la grandeur politique, au rôle qu'elle ambitionnait d'être le plus grand empereur qui eût régné en Russie depuis Pierre Ier. Elle y réussit pleinement ; ses actions justifièrent ses desseins et son ambition se légitima dès son entrée dans la toute-puissance. Elle rappela beaucoup d'exilés, abolit la torture, améliora le rôle des serfs, encouragea le commerce et l'agriculture, fonda des hôpitaux, des villes, des manufactures, des écoles, des établissements de bienfaisance, entreprit de réformer l'administration, les impôts et la jurisprudence, ébaucha un grand nombre d'œuvres et d'institutions qui restèrent inachevées, par suite de cette impatiente ambition de la gloire qui la poussait sans cesse à de nouvelles entreprises et lui permettait à peine d'improviser hâtivement ses créations. Les commencements de son règne furent d'ailleurs difficiles. La haine qu'on portait à Pierre III avait favorisé son usurpation ; mais une réaction eut lieu presque aussitôt : des complots sans cesse renaissants, les murmures du peuple et des troupes menacèrent le pouvoir de l'impératrice, mais elle se montra supérieure à tout ; elle domina toutes les oppositions, toutes les hostilités et en triompha par un mélange d'énergie, d'habileté, d'audace et de machiavélisme profond.

Dans sa politique extérieure, elle mit toute sa gloire au développement de la puissance russe, à la continuation de l'œuvre de Pierre le Grand. L'affaiblissement de la Pologne, la destruction de l'empire ottoman et le rétablissement de l'empire Byzantin au profit de la Russie, tels furent les principaux desseins dont elle poursuivit la réalisation avec une ténacité et une énergie extraordinaires. Elle mit trente ans à accomplir l'œuvre de destruction de la Pologne tandis qu'en même temps elle faisait le guerre contre les Turcs. Elle conquit sur ces derniers la presqu'île de Crimée et la mer Noire fut ouverte à la marine russe.

Les entreprises de Catherine, ses guerres, ses tentatives de réforme, la protection qu'elle accordait aux sciences, aux lettres et à la philosophie, son esprit libéral, audacieux et novateur, le rôle qu'elle était parvenue à jouer dans les conseils de la diplomatie européenne, firent oublier ses défauts. La Russie la surnomma *Mère de la patrie*, et l'Europe, la Grande. Voltaire l'accabla de flatteries poétiques, lui donna, comme nous l'avons dit, le titre de *Sémiramis du Nord*, et s'écria avec un enthousiasme un peu exagéré :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière !

Elle répondait à cet engouement en créant l'Académie russe (1783), en chargeant des savants de faire des voyages scientifiques dans toutes les parties de son empire et en appelant à la cour les philosophes et les penseurs de tous les pays.

Cette femme extraordinaire, qui aspirait à tous les genres de gloire et qui a même écrit plusieurs ouvrages en Français, parmi lesquels ses *Mémoires*, mourut en 1796 et son fils Paul Ier lui succéda.

CATHERINE DE RUSSIE.

Questions.

1. Comment Catherine II a-t-elle été surnommée ?
2. Est-elle née en Russie ?
3. Qui épousa-t-elle en 1745 ?
4. Quelles étaient les conditions du contrat de mariage qui rendaient possible l'accession de Catherine au trône de Russie ?
5. Donnez une description de son caractère.
6. Que fit-elle à son arrivée en Russie ?
7. Pourquoi prit-elle cette résolution ?
8. A qui chercha-t-elle à plaire ?
9. Que faisait-elle aussi pour se former l'esprit ?

10. Dites ce que vous savez de Bayle, de Plutarque, de Tacite et de Voltaire.
11. Quand naquit le fils de Catherine ?
12. Quand mourut l'impératrice Elisabeth ?
13. Pourquoi Catherine ne vivait-elle pas en bonne intelligence avec son mari ?
14. Que voulait faire Pierre ?
15. Que fit-elle alors pour échapper au sort qui la menaçait ?
16. Par qui fut-elle secondée dans ses projets ?
17. Que devint Pierre III ?
18. Quel est l'honneur qui fut alors fait à Catherine ?
19. Pourquoi les Russes haïssaient-ils Pierre ?
20. Qu'avait, au contraire, fait Catherine pour se rendre populaire ?
21. Que fit-elle après être montée sur le trône ?
22. Comment Voltaire la surnomma-t-il ?
23. A quel Czar fameux peut-on la comparer ?
24. Comment traita-t-elle les partisans de Pierre III ?
25. Où ce monarque avait-il été enfermé ?
26. Comment mourut-il ?
27. Par qui fut-il mis à mort ?
28. Catherine avait-elle ordonné la mort de son mari ?
29. Comment envisagea-t-elle cet événement ?
30. A quoi se consacra-t-elle alors ?
31. Quelles sont les améliorations qu'elle introduisit dans son empire ?
32. Pourquoi beaucoup des choses qu'elle entreprit restèrent-elles inachevées ?
33. Contre qui eut-elle à lutter au commencement de son règne ?
34. A quoi eut-elle recours pour venir à bout de ces difficultés ?
35. Quelle politique extérieure suivit-elle ?
36. Combien de temps lui fallut-il pour détruire la Pologne ?
37. Contre qui fit-elle aussi la guerre ?
38. Qu'y gagna-t-elle ?
39. Comment réussit-elle à faire oublier ses défauts ?
40. Comment la Russie la surnomma-t-elle ?
41. Qui était la grande Sémiramis ?
42. Quel est le vers de Voltaire qui est cité ici ?
43. Que créa Catherine en 1783 ?
44. Qui appela-t-elle à la cour ?
45. Quand mourut-elle et qui lui succéda ?

Vingt-septième Leçon.

Trois Reines illustres.

La Reine Victoria.

La reine Victoria est née en 1819. Dans son enfance on l'appelait quelquefois "Fleur de Mai" parce qu'elle était née en ce joli mois printanier et qu'elle ressemblait à un frais bouton de rose. Sa mère, la duchesse de Kent, qui avait épousé en secondes noces le quatrième fils de Georges III, la montrait orgueilleusement à ses visiteurs, sachant bien qu'un jour elle serait reine d'un grand empire.

Victoria était élevée à Kensington. Mais l'étude, de quelque nature qu'elle fût, d'abord lui répugnait.

— Quoi bon ça ? . . . Quoi bon ça ? répétait-elle constamment, avec une moue charmante, devant les devoirs qu'on lui présentait.

On lui avait caché longtemps la haute situation que la fortune lui réservait. Un jour, elle trouva, glissée dans un de ses livres, la table généalogique des membres de la famille royale, et elle comprit aussitôt la place qu'elle y tenait.

— Je vois que je suis plus près du trône que je ne croyais, dit-elle simplement. Combien d'enfants en seraient fiers ! Mais je sais bien, moi, que, s'il y a beaucoup d'honneurs, il n'y manque pas d'ennuis !

Puis, réfléchissant une minute, très sérieuse et comme mûrie par cette révélation, elle tendit la main à sa gouvernante en déclarant :

— Je serai bonne. Je sais maintenant pourquoi vous me forcez à beaucoup apprendre, même le latin. *I shall be good.* Je serai bonne et sage. Je ferai tout mon devoir.

Et elle tint parole. Français, latin, grec, italien, mathé-

matiques, musique et dessin, toutes les matières dont on voulut doter son intelligence, elle s'efforça de se les assimiler, et le plus souvent y parvint très courageusement. Elle arriva notamment à comprendre et à parler dix langues.

Elle avait surtout d'heureuses dispositions pour les beaux-arts et, à force de travail, elle put se dire, à un moment, musicienne agréable et peintre-amateur de très bon goût.

La princesse avait dix-neuf ans quand le diadème royal fut solennellement placé sur sa tête dans l'abbaye de Westminster. Il y avait d'ailleurs plusieurs mois qu'on la considérait comme l'héritière incontestée du pauvre Guillaume IV. C'était une jolie personne, fort distinguée, à qui tout semblait sourire. Les prétendants ne manquaient point et, dans toutes les chancelleries, les diplomates s'agitaient pour savoir à qui les "raisons d'Etat" permettraient d'accorder la main de la jeune reine.

Or, un soir, à un bal de la cour, Sa Majesté — vraiment toute gracieuse alors — détacha de son corsage un bouquet de roses et l'offrit ostensiblement à son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. C'était indiquer à tous sa préférence. Le jeune prince, qui avait aimé sa cousine princesse, mais qui n'osait l'aimer reine, demeura un instant interloqué. Vêtu à la mode allemande, il ne trouvait à sa jaquette aucune boutonnière où il pût insérer le précieux bouquet. Alors, il tira de sa poche un canif et, très crânement, il découpa sur son habit, à la place du cœur, une large ouverture où il planta triomphalement les fleurs royales.

Quelques jours après, le prince Albert était fiancé à la reine et, le 10 février 1840, leur mariage se célébrait en grande pompe. La situation était délicate : être le mari d'une reine sans être aucunement le roi, c'était la condition exigée du prince Albert par le peuple anglais, jaloux et défiant de cette sorte d'intrusion étrangère sans exemple dans son

histoire. C'était aussi le risque de sombrer dans le ridicule. Celui qu'on prit coutume d'appeler depuis le prince-consort, s'en tira spirituellement: il se fit aimer de la reine et, par amour, il obtint d'elle tout ce qu'il souhaita.

Un jour, ayant donné son avis dans une question de politique intérieure, la reine lui avait laissé entendre assez vivement que son opinion n'avait aucune autorité en la matière, et le prince, froissé, s'était retiré dans ses appartements.

La jeune reine, regrettant bientôt son mouvement de mauvaise humeur, n'avait pas tardé à venir frapper à la porte de sa chambre ?

— Qui frappe ? interrogea le prince.

— C'est la reine, répondit-elle.

— Je prie la reine d'agréer mes excuses, déclara alors la voix ferme du prince-consort. Mais j'ai besoin d'être seul. . . .

— Albert, c'est votre femme . . . insista-t-elle d'une voix plus douce.

Et la porte s'ouvrit. Et la réconciliation fut complète. A force de dextérité, de tact et de bonne grâce, le prince Albert dissipait ainsi non seulement les appréhensions de la reine, mais encore les soupçons des personnages politiques ou les susceptibilités populaires et, quand il mourut, en 1861, on s'aperçut qu'il avait pris dans l'Etat, sans en avoir l'air, une place prépondérante.

La mort du prince-consort fut pour la reine un coup de foudre. Elle le pleura amèrement et voua à sa mémoire un souvenir touchant par sa persévérance.

La reine Victoria est venue assez souvent en France au cours de son long règne. Elle n'y vint pourtant que deux fois dans l'appareil des souveraines. La première fois, ce fut sous Louis-Philippe, en septembre 1843. Elle avait vingt-quatre ans. La France était à cette époque en coquetterie réglée avec la Grande-Bretagne. Louis-Philippe, entouré de la fa-

mille royale, des hauts dignitaires de sa cour et de ses ministres, reçut en grande pompe la jeune reine, dans les salons du château d'Eu. On donna là, pendant cinq jours, des fêtes en son honneur. Par convenance diplomatique et pour éviter des froissements d'amour-propre chez les autres nations, il avait été entendu que le cortège de la noble visiteuse n'irait point jusqu'à la capitale. A son départ, un curieux incident se produisit. Comme on arrivait sur les quais du Tréport, auprès de la passerelle donnant accès sur le *Victoria and Albert*, les galants hommes qui l'accompagnaient s'aperçurent qu'une pluie récente avait laissé quelques traces boueuses dans le court passage que Sa Majesté devait franchir en descendant de voiture pour gagner son yacht. N'ayant point le temps d'y remédier d'autre façon, ils eurent l'idée chevaleresque d'étendre sous les pieds de l'aimable reine leurs pardessus et leurs manteaux. Et l'on vit alors, racontent les journaux du temps, "la Rose de Mai effleurer de ses pieds mignons ce tapis improvisé, en évitant soigneusement de marcher sur les collets de velours et en remerciant ces gentlemen par les plus gracieux sourires."

Le second voyage officiel de la reine d'Angleterre en France date de 1855. Elle entra dans Paris, cette fois, et fut fêtée et acclamée magnifiquement, l'espace d'une semaine, par la cour impériale. On avait préparé pour elle des appartements luxueux et grandioses dans le palais de Saint-Cloud. On la promena de tous côtés. On ne sut qu'imaginer pour l'intéresser et la distraire. Une grande revue des troupes fut passée en sa présence au Champ de Mars. Mais l'épisode le plus curieux de son séjour fut sans contredit sa visite aux Invalides dont elle nota ainsi ses impressions dans son Journal :

"L'empereur me conduisait et j'étais là, au bras de Napoléon, devant le cercueil de l'adversaire le plus acharné de l'Angleterre ; moi, la petite-fille de ce roi qui le haïssait tant,

et, lui, son neveu, qui porte son nom, devenu mon plus proche, mon plus cher allié. L'orgue de l'église joua le *God save the Queen!* Pendant que nous étions là, un orage terrible éclatait au dehors. C'était un spectacle étrange. Et il me semblait que, dans ce tribut de respect à un ennemi mort, les vieilles inimitiés et les rivalités s'effaçaient. . . ."

Napoléon III avait charmé Sa Majesté britannique par son tact et sa dignité: "Je me sentais, disait-elle, en sûreté avec lui. . . . Il y a en lui quelque chose de mélancolique qui vous attire. . . ." Les deux souverains se quittèrent en échangeant les marques de la plus sincère, de la plus vive amitié. Et, quinze ans plus tard, l'Empire croulait sans que la reine fît un pas pour le secourir.

Chose étrange! De tous les gouvernements qui se succédèrent en notre pays depuis cinquante ans, c'est à ceux de Louis-Philippe et de Napoléon seulement que Sa Majesté britannique daigna donner le gage d'une amitié solennelle. Louis-Philippe et Napoléon n'ont su pourtant trouver en Angleterre qu'un refuge dans l'exil et qu'un tombeau! . . .

LA REINE VICTORIA.

Questions.

1. Pourquoi appelait-on quelquefois la reine Victoria "Fleur de Mai" quand elle était enfant?
2. De qui est-elle fille?
3. Aimait-elle à étudier quand elle était jeune?
4. Que trouva-t-elle un jour glissé dans un de ses livres?
5. Que dit-elle à sa gouvernante après avoir lu le papier qu'elle avait trouvé dans son livre?
6. Que se mit-elle alors à étudier avec courage?
7. Combien de langues parle-t-elle?
8. Pour quoi avait-elle surtout d'heureuses dispositions?

9. A quel âge fut-elle couronnée reine ?
10. Que fit-elle un soir à un bal de la cour ?
11. Le prince Albert et Victoria étaient-ils parents ?
12. Que fit le prince pour pouvoir porter les fleurs que Victoria lui avait données ?
13. Quand fut-il fiancé à la reine ?
14. Quand le mariage fut-il célébré ?
15. Pourquoi la situation des deux époux était-elle difficile ?
16. Que fit le prince-consort pour obtenir ce qu'il voulait ?
17. Racontez l'incident qui se produisit un jour après une discussion sur la politique intérieure.
18. Quelle place le prince Albert réussit-il à prendre dans l'Etat ?
19. Quand mourut-il ?
20. La reine Victoria a-t-elle souvent voyagé en France ?
21. Quand y est-elle venue pour la première fois comme reine ?
22. Où Louis-Philippe la reçut-il ?
23. Combien de jours durèrent les fêtes qu'on donna en son honneur ?
24. Pourquoi n'alla-t-elle pas à Paris ?
25. Où s'embarqua-t-elle pour retourner en Angleterre ?
26. Que firent les messieurs présents pour éviter à la reine de marcher dans la boue ?
27. En quelle année fit-elle en France son second voyage officiel ?
28. Où logea-t-elle ?
29. Dites quels ont été ses sentiments quand elle s'est trouvée devant le tombeau de Napoléon Ier.
30. Quels sentiments Victoria éprouvait-elle alors pour Napoléon III ?
31. Qu'ont trouvé en Angleterre Louis-Philippe et Napoléon III ?
32. Dites ce que vous pensez du caractère de la reine Victoria.
33. Quelle est votre opinion sur Napoléon III ?

Vingt-huitième Leçon.

Vie de Bernard Palissy.

Les poteries ordinaires se font avec une terre particulière, l'argile, qu'on pétrit et qu'on fait ensuite chauffer au soleil ou dans un four. Ainsi se font les briques. L'argile employée pour les poteries fines et pour la belle porcelaine se nomme kaolin. On la trouve surtout en Saxe. Les poteries grossières, lorsqu'elles sont recouvertes d'un enduit brillant et limpide comme le verre, dit émail, portent le nom de céramiques. La céramique est donc l'art de couvrir les poteries de cet enduit, qu'on obtient en mélangeant à l'argile ou au kaolin certains métaux que le feu du four vitrifie. L'art de la céramique paraît avoir été ignoré des anciens. On en attribue l'invention chez les modernes à Lucca della Robia qui vivait à Florence à la fin du XIV[e] siècle et qui mourut en 1430. La famille de Lucca propagea sa découverte en Italie. Diverses villes, Sienne, Faenza, Viterbe rivalisèrent bientôt; mais la prééminence sembla appartenir à Faenza qui donna son nom aux nouvelles poteries; les faïences. L'Italie avait précédé les autres pays, et longtemps elle garda non seulement le premier rang dans cette nouvelle fabrication, mais le secret même de son art. Le musée de Sèvres contient de nombreux échantillons des fabriques italiennes de Sienne, de Faenza et de Viterbe, remarquables par l'éclat des couleurs et la perfection des dessins que l'artiste pétrissait dans l'argile avant de les exposer au feu. Bernard Palissy enleva à l'Italie le secret de cette fabrication, et il produisit à son tour des œuvres qui ne le cèdent en rien à celles de ses devanciers: mais avant d'arriver à ces résultats, il passa par une longue série d'épreuves que lui-même a racontées.

Bernard Palissy naquit vers 1510. Comme il était pauvre, il dut apprendre de bonne heure un métier pour vivre ; il se fit ajusteur-vitrier, c'est-à-dire qu'il travailla aux vitraux qui ornent les églises et les palais, apprenant ainsi les premiers éléments de la peinture et de la verrerie, dont il devait plus tard tirer tant de profit. Mais le métier n'était guère productif. L'apprenti vitrier se fit géomètre ou arpenteur, voyageant de ville en ville, de village en village, sans trouver la fortune, ni même l'aisance. En 1535 il se marie, et alors adieu les voyages ! C'est à cette époque qu'on lui montra une coupe de terre émaillée d'une telle beauté que "dès lors, dit-il, sans avoir égard que je n'avais nulle connaissance des terres argileuses, je me mis à chercher les émaux, comme un homme qui tâte en ténèbres."

Ce fut en tâtonnant en effet, et après bien des expériences sans résultat, que Bernard Palissy trouva enfin le secret du grand art. "Le voilà, nous dit un de ses biographes, recherchant, pilant toute sorte de substances, les mélangeant, en recouvrant des débris de poteries qu'il soumet à la chaleur du four des potiers ordinaires, puis au feu plus puissant des verriers ; ensuite installant un fourneau dans sa propre maison, prenant à ses gages un ouvrier potier, à qui, faute d'argent, il se voit une fois obligé de donner en payement ses propres habits ; tournant seul, pour broyer ses matériaux, un moulin qui exigeait ordinairement la force de deux puissants hommes ; se déchirant les doigts en reconstruisant son four, que le feu avait fait éclater, et dont le mortier et la brique s'étaient liquéfiés et vitrifiés, en sorte qu'il est forcé pendant plusieurs jours, comme il le dit, de manger son potage ayant les doigts enveloppés de linges : poussant la conscience et le zèle du chercheur jusqu'à tomber sans connaissance quand il s'aperçoit qu'une fournée sur laquelle il avait compté présentait de nombreux défauts. Cet enfantement d'une magnifique découverte

par la seule initiative d'un homme qui s'était dit qu'il réussirait, et qui pour atteindre au but supporta héroïquement tant de misères, tant de privations, tant d'humiliations, ne dura pas moins de quinze années."

La misère noire était venue. Palissy était toutes les nuits à la merci des pluies et des vents, sans aucun secours, aide, ni consolation, sinon des chiens qui hurlaient d'un côté et des chats-huants qui criaient de l'autre. "Il m'arriva plusieurs fois, raconte-t-il, qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moi, à cause des pluies qui étaient tombées, je m'en allais coucher à minuit ou au point du jour, accoutré de telle sorte, comme un homme qu'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville, et en m'en allant ainsi j'allais titubant, sans chandelle, et tombant d'un côté et d'autre, comme un homme qui serait ivre de vin, rempli de grandes tristesses, d'autant qu'après avoir longuement travaillé, je voyais mon labeur perdu." Tantôt les fournées étaient trop cuites, tantôt elle ne l'étaient pas assez. Un jour, n'ayant plus rien pour alimenter la flamme, il brûla ses meubles. "J'étais dans des angoisses telles que je ne saurais en donner l'idée : j'étais tout tari et desséché par le labeur et par la chaleur du fourneau ; il y avait plus d'un mois que ma chemise n'avait séché sur moi, et même ceux qui auraient dû me secourir allaient crier par la ville que je faisais brûler le plancher, et par tel moyen on me faisait perdre mon crédit et on me regardait comme fou."

Sa femme l'accablait de ses plaintes, et en se rappelant toutes ces persécutions, et les idées de suicide qui lui vinrent plusieurs fois, il s'écrie qu'il s'étonne comment il a pu survivre à tant d'ennuis. "J'allais tout baissé, comme un homme couvert de honte." Quelle tristesse dans cette seule phrase et que d'humiliations et de douleurs elle révèle ! Palissy avait enfin pu construire avec du mortier et des cailloux un four qui lui avait coûté cent vingt écus, tout ce

qu'il possédait : le four éclata, et on ne lui offrit des débris que huit francs ; cette fois il est atterré ; il se met au lit malade, désespéré. C'était la dernière épreuve : ses souffrances eurent enfin un terme. Après quinze ans de lutte, Bernard Palissy put triompher.

Son triomphe fut aussi complet que les déceptions avaient été grandes. Protégé par de puissants seigneurs, présenté par eux à la reine Catherine de Médicis et au roi Henri II, loué, admiré et fêté, Bernard Palissy, qui avait embrassé la religion protestante, fut épargné lors des massacres des protestants dans la nuit de la Saint-Barthélémy ; il fut logé aux Tuileries, où il se fit construire un atelier. Dans des fouilles faites aux Tuileries en 1865 et plus tard en 1878 on a retrouvé de nombreux fragments de poteries, de fours et d'instruments qui ont servi à Palissy. Mais aussi quel art parfait il apportait jusque dans ses moindres œuvres ! Non seulement il excellait par la qualité des céramiques, mais c'est surtout la variété des sujets et leur vérité qu'il faut admirer. Ce sont des personnages humains, des monstres, des poissons, des coquillages, les dessins les plus divers que Palissy pétrissait de ses mains dans l'argile, et qui, sous l'action de la chaleur, prenaient un puissant éclat.

Palissy mourut en 1589. Son œuvre a été dispersée, mais du moins le musée de Cluny et le musée de la manufacture de Sèvres possèdent de nombreuses poteries qui lui sont attribuées ; c'est dans ce dernier que se trouve le plat fameux désigné sous le nom de baptême du Christ.

Palissy ne fut pas seulement un grand artiste : il fut aussi un savant géologue. Les théories qu'il émit sur les diverses couches de notre terre ne furent point admises des contemporains, mais la postérité les a en partie adoptées. Il avait étudié cette science, non dans les livres, puisque nul avant lui n'émit cette théorie, mais alors qu'il était arpenteur, comme

il avait appris la peinture quand il travaillait aux vitraux. Ainsi il ne dut toute sa science qu'à un travail incessant et à une persévérance qui ne se démentit jamais.

VIE DE BERNARD PALISSY.

Questions.

1. De quoi les poteries ordinaires sont-elles faites ?
2. Comment s'appelle l'argile spéciale dont on se sert pour faire les poteries fines ?
3. Où se trouve surtout cette sorte d'argile ?
4. Comment se nomment les poteries lorsqu'elles sont recouvertes d'émail ?
5. Comment s'appelle l'art qui consiste à recouvrir les poteries d'émail ?
6. Comment cet enduit brillant s'obtient-il ?
7. Les anciens connaissaient-ils l'art de la céramique ?
8. A qui en attribue-t-on l'invention ?
9. Où vivait cet inventeur et en quelle année mourut-il ?
10. Quelles sont les diverses villes d'Italie qui rivalisèrent dans la production des poteries fines ?
11. De quelles fabriques italiennes le musée de Sèvres contient-il des échantillons ?
12. Quel est le Français qui enleva à l'Italie le secret de sa fabrication ?
13. Que lui arriva-t-il avant de réussir complètement ?
14. Quand naquit Bernard Palissy ?
15. Quel métier apprit-il d'abord pour gagner sa vie ?
16. Pourquoi changea-t-il de métier et quelle nouvelle profession embrassa-t-il ?
17. Pourquoi ne put-il pas continuer à voyager après 1535 ?
18. Quel est l'incident qui fit naître en lui le désir de fabriquer des poteries ?
19. Comment commença-t-il ses expériences ?
20. Où installa-t-il son fourneau ?
21. Que fut-il une fois obligé de faire pour payer son ouvrier ?
22. Comment broyait-il ses matériaux ?
23. Quel est l'accident qui lui arriva en reconstruisant son four ?

24. Que lui arriva-t-il un jour qu'une fournée sur laquelle il avait compté présentait de nombreux défauts ?
25. Combien de temps durèrent les malheurs de B. Palissy ?
26. Quelles qualités morales dut-il montrer pour arriver à triompher de tous les obstacles qui se présentaient ?
27. Avait-il quelqu'un pour lui aider ?
28. Pourquoi ressemblait-il quelquefois à un homme qu'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville ?
29. Que fit-il un jour pour alimenter la flamme de son fourneau ?
30. Que disaient de lui ceux-là même qui auraient dû le secourir ?
31. Sa femme cherchait-elle à l'encourager ?
32. Quelle est l'idée qui lui vint plusieurs fois ?
33. Quel était le sentiment qu'il éprouvait en marchant dans les rues ?
34. Avec quoi réussit-il enfin à construire un four ?
35. Combien ce four lui coûta-t-il ?
36. Combien lui offrit-on des débris de ce four après qu'il eut éclaté ?
37. Quelle influence ce dernier malheur eut-il sur sa santé ?
38. Comment fut-il dédommagé de tant de misères ?
39. Par qui fut-il protégé ?
40. A qui fut-il présenté ?
41. Quels sont les trois fils de Catherine de Médicis qui ont régné sur la France ?
42. Donnez votre appréciation du caractère de cette reine.
43. A quelle religion Bernard Palissy appartenait-il ?
44. Comment fut-il sauvé de la mort dans la nuit de la Saint-Barthélémy ?
45. Qu'a-t-on retrouvé dans les fouilles faites aux Tuileries en 1865 et en 1878 ?
46. Bernard Palissy excellait-il seulement par la qualité de ses céramiques ?
47. Quand ce grand artiste mourut-il ?
48. Quels sont les deux musées de France qui possèdent des poteries qui lui sont attribuées ?
49. Palissy n'était-il qu'un artiste ?
50. A quoi dut-il sa science et sa réputation ?

Vingt-neuvième Leçon.

Les Collectionneurs.

Souvenirs et Anecdotes.

Avez-vous jamais cherché à creuser la psychologie d'un collectionneur ? D'où provient cette singularité de caractère ? Pourquoi tant de gens en sont-ils indemnes, tandis que d'autres en sont affligés dès l'enfance ? Est-elle l'indice d'une maladie ou d'un perfectionnement de l'esprit ? Naît-on collectionneur ou le devient-on ? Toutes questions auxquelles on n'a, je crois, jamais répondu. Ce qui est sûr, c'est que cette étrange aptitude se présente d'abord sous la forme d'un goût pour certains objets, livres, gravures, médailles ; peu à peu elle grandit et se transforme en habitude, devient besoin et besoin impérieux. Comme ces plantes parasites qui dévorent l'arbre auquel elles se sont attachées, elle envahit l'être tout entier. C'est alors une passion égoïste, quelquefois une passion féroce.

Oui, féroce, et j'en sais des exemples. Un jour, à Saint-Germain, Alexandre Dumas, assis à sa table de travail, étend machinalement la main pour caresser un énorme chien qu'on lui avait donné quelques jours auparavant et qui dormait en rond entre ses jambes. Mouton, c'était le nom de l'animal, surpris dans son sommeil, happe d'un coup de dent la main de son maître, et, tout en grognant de rage, lui enfonce ses crocs dans la chair. L'auteur des *Mousquetaires* mit Mouton à la porte, arrêta le sang qui coulait de sa blessure, roula son mouchoir en manière de bandage autour de la plaie et continua à écrire de la main gauche le feuilleton commencé de la main droite : il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu. Seulement, le soir même, l'incident, démesurément grossi, circulait dans la ville où Dumas était populaire, et l'on se racon-

tait avec effroi que le grand conteur avait été à moitié dévoré par un dogue furieux.

Dès le lendemain, Dumas entend frapper à sa porte: un inconnu se présente, salue timidement, s'assied, tousse deux ou trois fois et, interrogé sur le but de sa visite :

— Monsieur Dumas, dit-il enfin, je viens vous demander un autographe.

— Tiens ! un autographe ? de moi ?

— Sans doute. Je possède une assez curieuse collection et, par un hasard inexplicable, je n'en ai pas un seul de votre écriture.

— Diable ! vous tombez mal ; j'ai été mordu hier par mon chien et j'écris assez maladroitement de la main gauche.

— Je sais, je sais . . . c'est même pour cela que je me permets d'insister.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! Monsieur Dumas, j'ai entendu dire *que votre chien était enragé*, et, dans ce cas . . ., vous saisissez . . ., vos autographes . . . deviendraient peut-être difficiles à se procurer.

Dumas devint vert.

— Joseph, cria-t-il, appelant son domestique, amenez-moi Mouton et apportez-moi un verre d'eau !

Et deux minutes plus tard il avait la satisfaction de voir le chien happer en trois coups de langue le contenu du verre qu'on lui présentait.

Il respira, éclata de rire . . . et mit le collectionneur à la porte. Il devait, plus tard, se venger bien spirituellement de celui-ci aux dépens du prince de Metternich : l'altesse, à son tour, sollicitait un autographe.

— Volontiers, fit en souriant l'auteur de *Monte-Cristo.*

Et, prenant la plume, il écrivit de sa plus belle ronde

Reçu de M. le prince de Metternich vingt-cinq bouteilles de son meilleur vin de Johannisberg. ALEX. DUMAS.

Le prince, comme on pense, s'exécuta de bonne grâce ; mais tous les autographes ne coûtent pas aussi cher que celui-là. On s'imagine généralement que, pour collectionner, il faut être riche ; c'est une erreur. Les plus belles collections, les plus curieuses, du moins, les plus originales à coup sûr, se forment sans dépenser un sou.

Une chose vraiment digne de remarque, c'est que les objets les plus insignifiants, n'ayant aucune valeur lorsqu'ils sont isolés, prennent tout à coup de l'importance et de l'intérêt, dès qu'ils sont réunis et classés, et voilà pourquoi il ne faut jamais rire de celui qui collectionne, passât-il sa vie à réunir des vieux boutons ou des pots de moutarde. Toute collection est intéressante par cela seul qu'elle est une collection : on a cité des amateurs passionnés qui recherchaient les enveloppes, les clefs, les images d'Epinal, les flacons de pharmacie, les bénitiers, les portraits d'assassins, les têtes de mort en ivoire, et tous, bien qu'ils eussent eu, dans les débuts, à essuyer nombre de moqueries de la part des esprits forts, étaient parvenus à réunir des musées spéciaux du plus haut intérêt.

L'*Intermédiaire des chercheurs* a raconté un jour l'histoire d'un vieux savant de Privas, M. de Malbos, qui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, entreprit une collection de tous les bois indigènes. Il recueillit des échantillons de plus de trois cents essences dont il fit environ neuf cents cannes ; et il se plaisait à graver sur chacune d'elles des vers ou des devises souvent spirituels, toujours gais et plaisants. Il légua, en mourant, cette bizarre série au musée de Privas où on peut la voir aujourd'hui.

LES COLLECTIONNEURS.

Questions.

1. Quel est le sujet de l'étude de la psychologie ?
2. Donnez la définition d'un collectionneur.

3. Parlez d'Alexandre Dumas père.
4. Où était-il un jour assis ?
5. Que faisait-il machinalement de la main ?
6. Pourquoi Mouton mordit-il son maître ?
7. Que fit A. Dumas après avoir été mordu ?
8. Savez-vous écrire de la main gauche ?
9. Comment appelle-t-on une personne qui se sert plus souvent de la main gauche que de la main droite ?
10. Quelles proportions prit l'accident lorsque la nouvelle s'en répandit en ville ?
11. Qui se présenta le lendemain chez A. Dumas ?
12. Pourquoi cet homme tenait-il tant à avoir un autographe du grand romancier ?
13. Que fit A. Dumas pour prouver à son interlocuteur que son chien n'était pas enragé ?
14. Donna-t-il à son visiteur ce que celui-ci voulait avoir ?
15. Que demanda un jour à A. Dumas le prince de Metternich ?
16. Comment A. Dumas lui répondit-il ?
17. Où récolte-t-on le vin de Johannisberg ?
18. Quelle est à votre avis la collection la plus intéressante à faire ?
19. Quelle collection M. de Malbos entreprit-il de faire à l'âge de soixante-dix-sept ans ?
20. Etes-vous atteint de la manie de collectionner ?

Trentième Leçon.

Vie de Henri IV.

Henri IV, roi de France et de Navarre, était fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, fille elle-même d'Henri d'Albret, roi de Navarre. Il naquit le 13 décembre 1553 au château de Pau, et il mourut assassiné à Paris, le 14 mai 1610, à l'âge de cinquante-sept ans. Il est peu de rois dont le nom soit resté aussi populaire. Henri doit cette popularité à son cou-

rage, à son esprit et au bien qu'il fit à son royaume. Après une série de princes incapables et cruels, la France trouvait enfin un roi actif, intelligent, bon et soucieux de son honneur et de ses intérêts. Il y joignait quelques défauts mais il fut pourtant un des meilleurs rois de France. Ses heureuses qualités étaient dues en partie à l'éducation de son enfance, et en partie aussi à un excellent naturel. Le 18 août 1572 il épousa la sœur du roi Charles IX, et six jours après, dans la nuit du 24 août, par l'ordre du roi, les protestants étaient massacrés à Paris et dans toutes les grandes villes. Ce sont les massacres de la Saint-Barthélémy, ainsi nommés parce que le 24 août est consacré dans le calendrier catholique à saint Barthélémy.

Cependant la race des Valois s'éteignit. Le dernier, Henri III, fut tué par un moine en 1589. Henri de Navarre, descendant de saint Louis, se trouvait être le prince le plus rapproché du trône. Sa religion cependant était un obstacle à ce qu'il fût accepté de tous comme roi et les Parisiens n'étaient point disposés à accepter comme roi un protestant. Henri se vit abandonné des seigneurs malgré le mot d'un d'entre eux, de Crillon, qui lui dit : "Sire, vous êtes le roi des braves, et vous ne serez abandonné que des poltrons."

Il lui fallut faire la conquête de sa couronne. Il avait à lutter contre les catholiques qui avaient formé une vaste association appelée "la Ligue," et qui étaient soutenus par l'Espagne. Heureusement le chef de la Ligue, Mayenne, était un général vain et incapable, on disait de lui qu'il "passait plus de temps à table qu'Henri n'en passait au lit ;" le roi le battit à Arques, puis quelque temps après à Ivry. Le soir de la victoire d'Arques, Henri écrivit à son ami Crillon : "Pends-toi, brave Crillon, on a vaincu sans toi." Avant la bataille d'Ivry il dit aux siens : "Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous autour de mon panache

blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire."

Deux fois de 1589 à 1593 il mit le siège devant Paris : deux fois il échoua ; mais il eut du moins l'occasion de montrer sa bonté pendant le second siège. Les Parisiens souffraient d'une atroce famine ; le roi permit qu'on laissât passer des sacs de farine pour les nourrir.

Cependant la guerre civile ruinait le royaume ; les ligueurs ne voulaient point se soumettre, l'Espagne se préparait à faire payer cher son intervention ; il n'y avait qu'un moyen de tout terminer, puisque Henri n'avait pu conquérir de force Paris ; c'était l'abjuration du roi. Henri le comprit ; et renonçant au protestantisme, il se fit catholique. L'argent lui servit à désarmer encore ceux que son changement de religion n'avait point satisfaits. Il dépensa beaucoup à acheter ces soumissions, et comme on le félicitait de ce qu'on lui avait rendu son royaume, il répondit : "Dites plutôt qu'on me l'a bien vendu." Mais dès que les ligueurs furent soumis il oublia le passé, et la seule vengeance qu'il tira de Mayenne, le chef de la Ligue, fut bien innocente. Ce seigneur étant allé trouver le roi, Henri se promena avec lui dans les jardins du château en marchant longtemps et très vite. Mayenne, qui était gros, sua bientôt et parut tout essoufflé. Lorsque le roi le vit bien fatigué, il lui dit en souriant : "Voilà, mon cousin, la seule vengeance que je veux prendre de vous."

Il lui restait encore à vaincre les Espagnols ; il les battit près de Dijon, les chassa de la Bourgogne, de la Picardie, et en 1598 il les contraignit à faire la paix. Quelques semaines avant de signer la paix avec l'Espagne, Henri avait rédigé l'*Edit de Nantes* qui accordait aux protestants le droit de pratiquer en toute liberté leur culte. C'était la première fois qu'on reconnaissait à chaque Français le droit de penser et de prier à sa guise ; aussi Henri IV est-il à bon droit regardé

comme un des rois qui ont le mieux compris la tolérance religieuse.

La même année vit donc finir la guerre civile et la guerre étrangère; mais le royaume, troublé par près de quarante ans de guerres était dans un triste état. Il fallait rétablir l'ordre, ramener la prospérité. Ce fut l'œuvre des dernières années du règne. Henri fut habilement secondé de ce côté par son premier ministre et ami le duc de Sully. Au bout de quelques années la prospérité était telle qu'un ambassadeur espagnol déclarait au roi qu'il ne reconnaissait plus le royaume qu'il avait autrefois vu si misérable: "C'est qu'alors, répondit Henri, le père de famille n'y était pas." Le duc de Savoie admirait aussi l'abondance revenue en France, et demandait au roi ce que valait, c'est-à-dire ce que rapportait le royaume: "Il me vaut, dit Henri, ce que je veux; oui, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en aurai ce que je voudrai, et si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de laboureur en mon royaume qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot; mais aussi je ne manquerai point d'avoir de quoi entretenir des gens de guerre pour mettre à la raison tous ceux qui choqueront mon autorité." Cette réponse était d'autant plus habile que le duc de Savoie était de ceux qui pouvaient essayer d'ébranler l'autorité royale. D'ailleurs l'esprit est un trait saillant du caractère de ce prince appelé communément le Béarnais parce la ville de Pau où il est né se trouve dans l'ancienne province du Béarn (département des Basses-Pyrénées). Nous avons cité sa lettre à Crillon, le soir de la bataille d'Arques; il signait d'autres lettres: "je vous aime à tort et à travers," pour indiquer que son affection n'avait point de bornes.

Tout le monde connaît l'anecdote d'Henri surpris par l'ambassadeur espagnol, lorsque pour faire jouer ses enfants il se mettait à genoux portant son fils aîné sur le dos, tandis que

sa fille le tirait par le cordon de l'ordre du Saint-Esprit: "Vous êtes père, monsieur l'ambassadeur?" dit le roi.— "Oui, sire."— "En ce cas je puis continuer."

Cependant ce roi si bon et si sage a été plus aimé après sa mort que de son vivant. Il sentait bien qu'il en serait ainsi, et il disait à ses courtisans et aux seigneurs: "Vous me regretterez quand je ne serai plus là."

Le 14 mai 1610, à la veille d'entreprendre une guerre considérable, il allait voir son ministre Sully qui était malade, quand il fut assassiné par Ravaillac, qu'un contemporain appelle un monstre vomi de l'enfer. C'était la dix-septième fois qu'on tentait de le tuer.

VIE DE HENRI IV.

Questions.

1. De qui Henri IV était-il fils?
2. Quels sont le lieu et la date de sa naissance?
3. Où est située la Navarre?
4. A qui appartenait ce pays au moment de la naissance d'Henri IV?
5. Quelles ont été les causes de la popularité de ce roi?
6. Quand monta-t-il sur le trône?
7. A quoi étaient dues ses qualités?
8. Qui épousa-t-il?
9. De qui Charles IX était-il fils?
10. Quelle est la date du massacre de la Saint-Barthélémy?
11. Quel a été le dernier roi de la race des Valois?
12. Comment ce roi mourut-il?
13. Quels sont les frères de ce prince qui ont régné sur la France?
14. Quel était l'obstacle qui s'opposait à l'accession d'Henri IV au trône de France?
15. Qui était Crillon?
16. Contre qui Henri IV eut-il à lutter pour entrer en possession de l'autorité royale?
17. Quelle différence de caractère y avait-il entre Henri IV et Mayenne?

18. Quelle fut la première victoire que remporta Henri ?
19. Qu'écrivit-il à Crillon à cette occasion ?
20. Que dit-il à ses soldats avant la bataille d'Ivry ?
21. Combien de fois mit-il le siège devant Paris ?
22. Que fit-il pour les Parisiens pendant le deuxième siège de Paris ?
23. Définissez le mot famine.
24. Que fit Henri pour faire cesser la guerre civile ?
25. Comment désarma-t-il ceux que sa conversion n'avait pas satisfaits ?
26. Racontez la vengeance qu'il tira de Mayenne.
27. Que lui restait-il à faire après avoir fini la guerre civile ?
28. Qu'est-ce que c'était que l'édit de Nantes ?
29. Savez-vous par quel roi cet édit a été révoqué ?
30. Dans quel état se trouvait le royaume en 1598 ?
31. Par qui Henri IV fut-il secondé dans la reconstitution du royaume ?
32. Dans quelle condition se trouvait le pays quelques années plus tard ?
33. Que répondit le roi à un ambassadeur espagnol qui exprimait sa surprise des changements survenus en France ?
34. Que voulait faire le roi pour les paysans ?
35. Quel était le trait saillant du caractère d'Henri IV ?
36. Pourquoi était-il souvent appelé le Béarnais ?
37. Quel est le département qui a été formé de la province où naquit Henri IV ?
38. Racontez l'anecdote du roi et de l'ambassadeur d'Espagne.
39. Comment pensait-il que la postérité le jugerait ?
40. Dans quelles circonstances fut-il assassiné ?

Trente et unième Leçon.

Pierre le Grand.

Pierre Ier est le véritable fondateur de l'empire de Russie. Avant lui, la Russie n'était point considérée comme un état européen. Les mœurs grossières et barbares des Russes, les

luttes sans cesse renaissantes parmi eux, tout contribuait à les faire regarder comme étrangers à l'Europe. Des quatre mers qui baignent la Russie, une seule, la mer Blanche, était entièrement russe ; c'était la moins favorable au développement du commerce et de la civilisation, car elle est presque constamment couverte d'énormes glaçons ; la seconde, la mer Caspienne, était en partie au pouvoir de la Perse ; la troisième, la mer Noire avec la mer d'Azof, qui en est la continuation, était au pouvoir de peuplades musulmanes ; la quatrième, la mer Baltique, appartenait aux Suédois. Pierre I[er] allait conquérir les pays que baigne la Baltique, et commencer la conquête des rives de la mer Caspienne et de la mer Noire. Mais il ne fut pas seulement un conquérant ; il fut aussi un législateur et il s'efforça de faire pénétrer en Russie les idées, le commerce et la civilisation des peuples occidentaux. Après lui, la Russie était un grand État qui intervint dans toutes les affaires européennes, et cette puissance n'a fait depuis que croître.

Pierre était fils d'Alexis qui régna de 1645 à 1676, il naquit le 30 mai 1672. Alexis laissa à sa mort quatre enfants, trois fils dont Pierre était le plus jeune, et une fille Sophie. L'aîné, Fœdor, eut le titre de czar ; mais il mourut bientôt après, et il désigna pour lui succéder ses deux frères Ivan et Pierre. Comme ils étaient encore très jeunes, leur sœur Sophie s'empara du pouvoir. Pierre fut relégué au château de Preobrajenskoë. Là, entouré de quelques aventuriers, il préparait sa grandeur future. Il avait déjà une intelligence vive, une volonté forte et persévérante, le désir de tout voir, de tout savoir, de tout connaître. Bientôt il enrôla ses compagnons et en forma le corps appelé de Preobrajenskoë qui est encore un des régiments d'élite de la Russie ; avec eux il marcha sur Moscou et il renversa le pouvoir de sa sœur. Sophie avait pour elle une troupe privilégiée, les Strélitz, qui faisaient et

défaisaient les souverains. Pierre triompha par la force des Strélitz; il fit arrêter leurs chefs, et plus tard à la suite d'une nouvelle émeute, il acheva la destruction de cette milice turbulente, en faisant massacrer les rebelles. La chute de Sophie, qui fut enfermée dans un couvent, marque le commencement du règne de Pierre. Quant au troisième fils d'Alexis, Ivan, Pierre le prit pour collègue; ce prince, qui était très faible d'esprit, montra d'ailleurs pour son frère autant d'affection que d'admiration.

Pierre, avide de s'instruire, voulut connaître les mœurs, les usages des peuples occidentaux. Il accomplit deux grands voyages hors de ses États. La première fois, il parcourut l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, mais il ne vint pas en France. Afin de pouvoir satisfaire amplement sa curiosité, sans être gêné par les honneurs qu'on lui aurait rendus s'il s'était présenté comme empereur, il se fit appeler Pierre Mikhaïlof. Il s'occupait de toutes choses; il visitait les ateliers de construction des navires hollandais; à Saardam, sous le nom de *maître Pierre,* il logea chez un forgeron et mania la hache des charpentiers; dans une papeterie, il fit du papier. Il répétait sans cesse: "Je dois voir." A Londres, il s'instruisit sur le commerce, sur les vaisseaux. Une révolte qui éclata à Moscou le rappela précipitamment dans ses Etats.

Il fit un nouveau voyage, quand il eut vaincu le roi de Suède, Charles XII, et cette fois il vint en France. Le roi Louis XIV était mort depuis dix-huit mois; son successeur était un enfant, Louis XV, et le royaume était gouverné par le duc d'Orléans. On accueillit fort bien l'empereur de Russie; on mit à sa disposition un palais, des voitures, des officiers; Pierre visita les Gobelins, l'Observatoire, l'hôtel des Monnaies où il vit frapper devant lui une médaille à son effigie avec l'inscription en latin: "Il prend des forces en

marchant;" il entra dans les magasins et les boutiques, admirant les richesses et l'industrie de la France. On dit que devant la statue de Richelieu, il s'arrêta en s'écriant: "O grand homme, je te donnerais la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à administrer l'autre."

Cependant ses allures étranges toujours, souvent familières et grossières, étonnèrent et déplurent. Dans sa visite au jeune roi, il prit cet enfant dans ses bras au grand étonnement des courtisans; au lieu des carrosses de la cour, il prenait la première voiture venue; quand il entra dans le palais qu'on avait mis à son usage, son premier soin, dit-on, fut de faire jeter les matelas sur le plancher pour ne point coucher sur des lits trop moelleux.

Il voulut donner aux Russes les arts, l'industrie et le commerce qui leur manquaient. Il attira dans ses Etats des marchands étrangers; ils y fondèrent des fabriques de produits chimiques, de tapisseries, des manufactures de draps et de laines. Il encouragea l'agriculture et la culture de la vigne et du mûrier. Il établit à Saint-Pétersbourg une académie et il envoya explorer la Sibérie orientale, jusqu'alors mal connue. La Russie avait des soldats mal armés, mal disciplinés, et manquant de toute éducation militaire, et elle n'avait pas de marine. Pierre organisa l'armée. Pour donner l'exemple de la discipline, et surtout de la subordination, il voulut passer par tous les grades; dans les cérémonies qui eurent lieu pour célébrer la prise d'Azof, on vit l'Empereur suivre en qualité de simple capitaine un de ses généraux; il voulut également passer par tous les grades inférieurs dans la marine. Mais la création importante de ce grand souverain, celle qui atteste à la fois son génie et son obstination, est la fondation de Saint-Pétersbourg. Il fit construire cette ville nouvelle au milieu des marais qu'il fallut dessécher, sur une rivière, la Néva, dont il fallut régler le cours capricieux et au milieu des provinces

qu'il fallut conquérir sur les Suédois. Mais Saint-Pétersbourg était en face de la mer, au fond du golfe de Finlande ; elle devait attirer les étrangers et mettre les Russes en communication directe avec l'Occident. Pour la peupler, le czar ordonna aux principaux seigneurs ou *boyards* d'y avoir chacun une maison, et lui-même en fit la capitale du nouvel Empire.

Cependant Pierre ne triompha pas sans résistance. Pour mieux faire prévaloir le nouvel esprit ou l'esprit de réforme, il combattit les abus et aussi les vieux usages. Il fit aussi la guerre aux nobles et aux prêtres qu'il soumit à son autorité. Les adversaires de ses réformes soutinrent d'abord contre lui Sophie qu'il tint étroitement enfermée dans un couvent, puis les Strélitz se révoltèrent ; Pierre les vainquit, et on dit qu'à la suite d'un festin, il fit amener devant lui leurs chefs dont il abattit lui-même les têtes ; on lui opposa à la fin son propre fils Alexis. Le czar fit arrêter le jeune prince qui s'était sauvé à l'étranger, et il lui fit faire son procès comme si c'eût été un accusé ordinaire ; le jeune prince mourut à la suite des tortures qu'on lui infligea. Si Pierre n'avait pas reculé devant le châtiment d'un pareil coupable, que ne devaient pas craindre ses autres ennemis ?

La Russie devint alors un des plus grands Etats de l'Europe. Pierre, à la suite d'une guerre contre les Turcs, soumit une partie de la Russie méridionale ; puis, s'étant uni aux ennemis du roi de Suède, Charles XII, il battit ce roi à la grande bataille de Pultava, et lui enleva les provinces qu'il possédait sur les côtes orientales de la mer Baltique.

Il mourut en 1725, à l'âge de cinquante-trois ans. On a pu lui reprocher, avec raison, ses cruautés, mais la Russie lui a attribué justement sa grandeur et sa puissance.

PIERRE LE GRAND.

Questions

1. Qui a été le véritable fondateur de l'empire de Russie ?
2. Pourquoi, avant son accession au trône, les Russes étaient-ils considérés par l'Europe comme des étrangers ?
3. Par combien de mers la Russie est-elle baignée ?
4. Quelles sont ces mers et où sont-elles situées par rapport à la Russie ?
5. Au pouvoir de qui se trouvaient ces mers quand Pierre monta sur le trône ?
6. Pierre ne fut-il qu'un conquérant ?
7. Que s'efforça-t-il de faire pénétrer dans son pays ?
8. Dans quel état se trouvait la Russie après la mort de ce prince ?
9. De qui Pierre était-il fils ?
10. Etait-il l'aîné de sa famille ?
11. Que fit la sœur de Pierre après la mort de Fœdor ?
12. Que fit Pierre pendant qu'il était au château de Preobrajenskoë ?
13. Avec qui marcha-t-il sur Moscou ?
14. Quels étaient les soldats qui combattaient pour Sophie ?
15. Comment Pierre en triompha-t-il définitivement ?
16. Où Sophie fut-elle enfermée ?
17. Quels étaient les sentiments d'Ivan pour son frère Pierre ?
18. Pourquoi Pierre fit-il deux grands voyages ?
19. Où alla-t-il pendant son premier voyage ?
20. Que faisait-il pour pouvoir satisfaire sa curiosité ?
21. Que fit-il à Saardam ?
22. Quelle était la phrase qu'il répétait souvent ?
23. Pourquoi retourna-t-il précipitamment dans ses Etats ?
24. Quand fit-il un nouveau voyage et où alla-t-il ?
25. Qui était alors sur le trône de France ?
26. Le roi de France était-il majeur ?
27. Par qui la France était-elle gouvernée ?
28. Quel est le titre que porte celui qui gouverne pendant la minorité d'un roi ?
29. Comment accueillit-on Pierre à Paris ?
30. Que mit-on à sa disposition ?
31. Qu'est-ce que c'est que les Gobelins ?
32. Que fait-on à l'hôtel des Monnaies ?
33. Qu'y vit-il faire ?

34. Quelles étaient les choses qui, en France, excitaient son admiration ?
35. Que dit-il devant la statue de Richelieu ?
36. Que fit-il dans sa visite au jeune roi ?
37. De quelles voitures se servait-il ?
38. Comment aimait-il à se coucher ?
39. Que voulut-il donner aux Russes ?
40. Qui attira-t-il dans ses Etats ?
41. Qu'y fondèrent-ils ?
42. Qu'établit-il à Saint-Pétersbourg ?
43. Quelle partie de son Empire fit-il explorer ?
44. Quelles mesures prit-il pour organiser son armée ?
45. Comment donna-t-il lui-même l'exemple de la discipline ?
46. Où fit-il construire la ville de Saint-Pétersbourg ?
47. Que fit-il pour peupler cette ville ?
48. Qu'est-ce que c'est qu'un *boyard ?*
49. Contre qui Pierre eut-il à lutter pour établir son autorité dans son propre empire ?
50. Qu'est-ce que c'était que les Strélitz ?
51. Comment traita-t-il son fils Alexis quand ce dernier se révolta contre lui ?
52. Quel changement se produisit alors dans la situation de la Russie en Europe ?
53. Contre quel roi de Suède fit-il alors la guerre et où le vainquit-il ?
54. Que gagna Pierre par cette victoire ?
55. Quel jugement peut-on porter sur lui ?

Trente-deuxième Leçon.

A Tombouctou.

La Ville après l'Occupation française.

Tombouctou, le 20 octobre 1894.

Mon Cher Ami : —

"... Tu me demandes, mon cher ami, de t'envoyer une exacte et détaillée description de la ville et du pays. Je te présenterai d'abord un Tombouctou déjà bien changé et qui

ressemble peu à ce que nous trouvâmes quand nous avons campé pour la première fois sur les dunes qui entourent la ville ; l'ancien chef qui s'est sauvé à notre approche ne reconnaîtrait pas cette ville de garnison, remplie du mouvement des tirailleurs, des sonneries de clairons, des commandements de manœuvres, avec un fort à créneaux, deux bastions et le drapeau tricolore flottant sur la porte qui se ferme tous les soirs à dix heures, après l'appel. Le pays ! . . . C'est le désert de sable avec, pour toute végétation, des mimosas nains et de faux gommiers qui, formant une vaste clairière de quatre à cinq kilomètres de rayon, entourent la ville d'une immense ceinture épineuse.

"Quand on sort de ces mimosas et qu'on voit pour la première fois la ville, bâtie sur un vaste plateau au centre de cette clairière, se détacher noire sur le ciel brillant, on ressent une certaine impression, car elle a grand air de loin, avec la ligne de ses toits et les pointes de ses mosquées. A l'ouest de Tombouctou, une série de dépressions, coupées par des mamelons où se dressent des tombes de marabouts, forment en janvier un système inextricable d'inondations sillonnées par les pirogues du fleuve.

"En ce moment, tout est sec et se couvre de mil et de riz. Il ne reste que quelques mares avec de rares bouquets de palmiers sans dattes, à l'ombre desquels nous essayons, sans grand succès, de faire pousser des choux et de la salade. Veux-tu maintenant entrer dans la ville ? . . . Si tu l'avais fait avant l'occupation, tu aurais hésité à franchir la barrière d'immondices de toute nature, amas séculaires d'ânes crevés et de blanches carcasses, qui entouraient Tombouctou comme les sept collines de Rome. Tombouctou est le chef-lieu d'un cercle. Il y a une municipalité, des commissaires de police, un service de la voirie, et l'on peut se promener la nuit dans les rues presque sans inconvénient.

"Nous voici dans la ville, allons d'abord au marché. Nous croisons une troupe de gamins, des petits blancs qui te saluent militairement et te disent: Bonjour, m'sieur! Ce sont de pauvres petits Touaregs que nous avons recueillis dans nos nombreuses reconnaissances autour de Tombouctou. Leurs pères ont été tués et ils ont été abandonnés dans les campements. Ils savent compter, te nommeront un cheval, une maison, etc., et te diront en te montrant notre drapeau: 'Drapeau français! bleu, blanc, rouge!' Cette place grouillante, avec ses abris en paille, ces quartiers de viande pendant à des branches et surtout cette odeur âcre qui saisit à la gorge, c'est le marché. . . . Odeur indéfinissable, mélange des effluves du poisson pourri, du piment, des viandes grillées. . . . Le marché est pauvre, tant le pays a été pillé par les Touaregs depuis deux ou trois ans qu'ils connaissent notre marche vers les bouches du Niger. Les petites marchandes assises devant leurs calebasses n'ont guère à offrir que des parts de viande à 20 cauries (2,500 cauries valent 5 francs), des boules de savon, du poisson séché, des perles et de l'ambre.

"Quant aux femmes, elles sont d'une apathie extraordinaire, surtout après le traitement que leur font subir les Touaregs. Dès leur treizième année, c'est-à-dire dès qu'elles sont mariées, elles commencent à prendre un embonpoint qui devient bientôt monstrueux et les rend incapables de faire une étape autrement que sur un âne ou sur un chameau. Pour arriver à ce résultat, on les fait rester couchées toute la journée et un certain nombre de fois par jour, on leur fait avaler une grande calebasse de lait aigre après les avoir gavées de viande.

"Mais continuons notre route et voyons les monuments!

"Nous passons devant Djim Djireber, la plus petite, la plus vieille et la plus vénérée des mosquées de la ville. Elle est surmontée de l'œuf d'autruche traditionnel et, dans son enclos, il y a deux espèces d'acacias qui embaument au mois de mars

et avril. En ce moment, ils ne portent que de ces affreuses cigognes noires qui pullulent sur tous les toits. A travers un fouillis de petites rues étroites aux renfoncements bizarres, nous arrivons à la mosquée de Sancoré, dont la tour massive a deux assises et un perchoir énorme pour tous les pigeons de la région. En face, sur le point culminant de la ville, l'ancien fort Nord.

"La troisième mosquée est Sidi-Pahya, près du fort actuel; c'est la plus grande et la plus élégante. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'avec ce luxe de mosquées et de marabouts Tombouctou soit la ville sainte, le dernier refuge de l'islamisme dont on nous parlait en France. Déjà, elle n'a plus rien de mystérieux. Quant aux immenses bibliothèques qu'on devait y trouver, je ne sais qui les a inventées. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on est très peu religieux à Tombouctou.

' Tombouctou, en somme, n'est qu'une vaste bourse, un lieu d'échange entre les produits du Nord, le sel de Taoudeni, les étoffes des caravanes, les grains, le miel, etc., et les esclaves. Ses habitants n'ont rien de guerrier. Avant notre arrivée, deux Touaregs isolés arrivaient à cheval la nuit, s'arrêtaient devant la porte d'un commerçant de la ville et plantaient leurs lances dans sa porte. Beaucoup de portes sont ainsi marquées de nombreux coups de lance. Le maître de la maison savait ce que cela voulait dire et tremblant, il ouvrait son huis, présentait aux cavaliers ses plus belles marchandises, puis rentrait, trop heureux de n'avoir pas reçu quelques coups de pointe en payement.

"La terreur qu'inspiraient les Touaregs est loin d'être éteinte et, encore maintenant, ils cherchent à l'entretenir en enlevant de temps en temps quelques esclaves. Même cela nous oblige à faire une police continuelle. Tout cela est assez fatigant, surtout en cette saison d'hivernage.

"Quant aux Touaregs eux-mêmes, ce ne sont pas les guer-

riers terribles que l'on voit à la quatrième page des journaux illustrés. Ils n'ont résisté que deux fois, et cela pendant le jour. Mais généralement leur tactique consiste à abandonner les campements immenses et très dispersés qu'ils occupent et à nous attirer à leur poursuite.

"La petite colonne qui a marché contre eux, déjà très fatiguée par une marche de nuit qu'elle a exécutée pour ne pas signaler sa présence, se trouve bientôt encombrée de moutons, de bœufs, d'ânes, etc. Arrive la nuit ! Les tirailleurs campent en carré isolé au milieu de la plaine immense et mystérieuse. . . . Quant à eux, ils se sont rassemblés pendant le jour au son du tabala. Des cavaliers sont venus reconnaître notre bivouac, notre petit nombre, nos points faibles. Les chefs assignent à chacun son rôle, et quand ils jugent que nos sentinelles éreintées doivent dormir, ou quand la lune vient de se coucher, chacun commence son œuvre, le cercle des cavaliers se resserre, les esclaves sont en avant, rampant sur les coudes . . . et la marche concentrique continue, derrière les mimosas, lente et sûre. . . . Oui, mais on ouvre l'œil, depuis quelques mois. . . . Pan ! Aux armes ! En une seconde tout le monde est debout, à son poste, derrière la forte haie d'épines qui entoure le carré et l'on attend, anxieux un peu dans cette obscurité profonde, la charge et la piqûre des javelots. Mais l'ennemi démasqué se retire, attendant une meilleure occasion. Aussi mérite-t-il son nom, *souraï* ou *sourkou,* la hyène, et son nom même de Touareg, qui veut dire *abandonné de Dieu.*

"Voilà, mon cher ami, des nuits comme nous en passons quelquefois."

A TOMBOUCTOU.

Questions.

1. Donnez la situation exacte de la ville de Tombouctou.
2. Par qui cette ville est-elle maintenant occupée ?
3. Faites une description de la campagne environnante.
4. Qu'aperçoit-on d'abord en approchant de cette ville ?
5. Que cultive-t-on dans les environs de Tombouctou ?
6. Quels sont les arbres qui s'y trouvent ?
7. Quels sont les légumes que les soldats français essaient de faire pousser dans ce pays ?
8. Pourquoi peut-on sans danger se promener dans les rues de la ville pendant la nuit ?
9. Que trouve-t-on à acheter au marché de Tombouctou ?
10. Pourquoi ce marché est-il pauvre ?
11. Qu'est-ce que c'est que les Touaregs ?
12. De quoi est surmontée la plus vieille mosquée de la ville ?
13. Pourquoi élève-t-on des autruches ?
14. Pourquoi la ville de Tombouctou est-elle considérée comme une des plus importantes de l'Afrique ?
15. Quel a été l'un des bons résultats de l'occupation de cette ville par les Français ?
16. Que faisaient souvent les Touaregs avant cette occupation ?
17. Les Touaregs sont-ils réellement des guerriers terribles ?
18. Combien de fois ont-ils résisté aux Français pendant le jour ?
19. Pourquoi abandonnent-ils leurs campements ?
20. Comment les Français établissent-ils leur camp pendant la nuit ?
21. Quels sont les hommes que les Touaregs font marcher en avant quand ils attaquent leurs ennemis ?
22. Quelles sont les principales armes dont ils se servent ?
23. Que font ces sauvages quand ils s'aperçoivent que leur ruse a été découverte ?
24. Que signifie le mot Touareg ?
25. Cette tribu porte-t-elle aussi un autre nom ?

Trente-troisième Leçon.

Livingstone.

David Livingstone naquit en Ecosse, le 19 mars 1813. Son père le fit entrer à dix ans dans une filature de coton où il était employé. L'enfant avait un vif désir de s'instruire : il acheta des livres, et commença seul à travailler, consacrant à l'étude tous les loisirs dont il pouvait disposer. A force de persévérance, il apprit ainsi le latin, le grec, la botanique, la géologie. A vingt-sept ans il put même subir avec succès les examens du doctorat en médecine. Le modeste ouvrier était devenu un savant.

Il était jeune encore quand, un jour, étudiant une carte de l'Afrique, il remarqua que le géographe avait laissé en blanc tout l'intérieur de ce vaste continent. A partir de ce moment, il fut possédé du désir d'explorer cette contrée mystérieuse. On savait seulement qu'elle était habitée par des peuplades sauvages, d'une extrême férocité ; que la religion était remplacée chez elles par la superstition la plus grossière ; que le cannibalisme était partout pratiqué. Livingstone était un homme de bien qui compatissait à toutes les misères de ses semblables. Son cœur généreux fut séduit par la pensée d'introduire parmi ces malheureux sauvages les bienfaits de la religion et de la civilisation. Dès lors sa vie eut un but : il se donna la mission de pénétrer à tout prix dans les régions inconnues de l'Afrique centrale et de travailler pour la science en les explorant, pour l'humanité en tâchant de convertir au christianisme les barbares qu'il rencontrerait sur sa route.

Son premier soin fut de gagner par mer la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance, située à l'extrême sud du continent africain. De là il s'avança vers le nord, entra en plein

pays nègre, et s'installa auprès d'un chef puissant afin d'apprendre la langue et les usages de la contrée. Ce chef rendit les plus grands services au docteur Livingstone et conçut bientôt pour lui une si vive affection, qu'il finit par se convertir au christianisme avec quelques-uns de ses sujets.

Après quelques mois de séjour dans cette région, Livingstone s'enfonça plus avant dans la direction du Nord, découvrit un grand lac nommé le lac Ngami, puis un fleuve d'une largeur énorme, appelé le Zambèze, dont l'embouchure seule était connue des Européens. Enfin il arriva à la ville de Saint-Paul de Loanda, colonie portugaise située sur la côte de l'océan Atlantique. Là, il dut prendre cinq mois de repos pour se remettre des fatigues qui l'avaient accablé pendant un si long voyage, et se guérir d'une fièvre pernicieuse qu'il avait contractée en route.

Quand il fut rétabli, au lieu de revenir au Cap par la voie de mer, il conçut le projet d'exécuter une entreprise que nul voyageur n'avait encore osé tenter. Il se proposa de traverser de l'ouest à l'est toute la largeur du continent africain. Ce prodigieux voyage fut accompli aussi heureusement que le premier, grâce à l'indomptable énergie de l'explorateur. Ni les fièvres mortelles qui sévissent dans ces régions malsaines, ni les redoutables animaux, lions, éléphants, rhinocéros, panthères, serpents venimeux, que recèlent leurs vastes forêts, ni les mauvaises dispositions des peuplades nègres ne purent arrêter Livingstone. Après avoir visité les cataractes gigantesques où le Zambèze large de 1700 mètres s'engouffre dans un crevasse profonde de 138 mètres, l'infatigable voyageur arriva enfin à Quilimané sur l'océan indien. Il avait donc réussi à traverser de part en part les contrées, inconnues avant lui, qui s'étendent au centre de l'Afrique. Après avoir obtenu cet important résultat et enrichi la science géographique de précieuses indications, Livingstone s'embarqua pour

revenir en Angleterre où il rentra après seize années d'absence (1856). Les privations, les fatigues et les dangers, bien loin d'avoir diminué son ardeur, semblaient lui servir seulement de stimulant. Il profita de son séjour dans sa patrie pour organiser une nouvelle expédition.

Parti d'Angleterre au mois de mars 1858, il revint à l'embouchure du Zambèze, remonta ce fleuve, puis son affluent le Chiré, sur un petit bateau à vapeur qu'il avait amené de Londres, et découvrit un grand lac, le Nyassa, large de 80 à 100 kilomètres, long de 320, profond de 18 à 200 mètres. Les rives de ce lac sont d'une admirable beauté; on y voit se presser d'innombrables villages, peuplés par des nègres qui vivent de produit de la pêche. Au retour de cette exploration, Livingstone revint pour la seconde fois en Angleterre. Il y fut accueilli avec distinction et ne cessa, pendant toute la durée de son séjour, de recevoir les témoignages les plus flatteurs de l'admiration publique. Mais c'est en vain que ses parents et ses amis essayèrent de lui démontrer qu'il avait assez fait pour sa gloire et qu'il était temps de songer au repos. Dans son dernier voyage, Livingstone avait été témoin des scènes hideuses auxquelles donne naissance le commerce des esclaves dans l'Afrique centrale. Il avait vu les chefs des tribus nègres vendre leurs malheureux sujets à des marchands arabes venus de fort loin pour se livrer à cet ignoble trafic de la chair humaine. Le docteur voulait retourner dans les contrées où cette coutume barbare était en vigueur, et travailler de toutes ses forces à l'extirper. On voit qu'un généreux amour de l'humanité trouvait place dans le grand cœur de Livingstone à côté de l'amour de la science. Il repartit donc en dépit de tous les efforts qu'on fit pour le retenir, et quittant, le 19 mars 1866, l'île de Zanzibar, sur la côte orientale de l'Afrique, il reprit le chemin de l'intérieur du continent, en se dirigeant vers l'ouest. L'année suivante, il

découvrit trois grands lacs : le Tanganyka, le Moero et le Bangouelo. Puis il tomba gravement malade, et près de trois années s'écoulèrent sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Avait-il succombé à la fatigue, à la maladie ou aux attaques de quelque tribu nègre ? Etait-il prisonnier ? Nul ne le savait.

On se préparait à organiser en Angleterre une expédition pour aller à la recherche de l'illustre explorateur, quand un journaliste attaché à un grand journal américain, M. Henry Stanley, fut rappelé d'Espagne où il se trouvait alors, par un télégramme de son directeur qui venait d'arriver à Paris. Laissons Stanley raconter lui-même l'entretien d'une héroïque simplicité qu'il eut avec M. Bennett !

A trois heures j'étais en route. Obligé de m'arrêter à Bayonne, je n'arrivai à Paris que dans la nuit suivante. J'allai directement au Grand-Hôtel, et frappai à la porte de M. Bennett. "Entrez," dit une voix.

Je trouvai M. Bennett au lit. "Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Stanley.

— Ah ! oui. Prenez un siège ; j'ai pour vous une mission importante."

LIVINGSTONE.

Questions.

1. A quelle date et dans quel pays Livingstone naquit-il ?
2. Où et à quel âge commença-t-il à travailler ?
3. Quel désir le jeune Livingstone avait-il ?
4. A quoi consacrait-il les loisirs dont il pouvait disposer ?
5. Que réussit-il à apprendre ainsi ?
6. Quels examens passa-t-il avec succès à l'âge de vingt-sept ans ?
7. Que remarqua-t-il un jour en étudiant une carte de l'Afrique ?
8. De quel désir fut-il possédé à partir de ce jour ?
9. Que savait-on du centre de l'Afrique ?

10. Donnez une définition du mot: cannibalisme.
11. Quels sentiments Livingstone avait-il pour ses semblables ?
12. Par quoi son cœur généreux fut-il séduit ?
13. Quelle mission se donna-t-il alors ?
14. Vers quel pays se dirigea-t-il d'abord ?
15. Dans quelle direction marcha-t-il quand il fut arrivé à la colonie anglaise ?
16. Où s'installa-t-il alors ?
17. Quel était son but en s'installant près de ce chef ?
18. Quelles furent les relations qui s'établirent entre lui et ce sauvage ?
19. Dans quelle direction s'avança l'explorateur après être resté quelques mois avec ce chef sauvage ?
20. Quelle fut la première découverte géographique qu'il fit ?
21. Le Zambèze était-il alors connu des Européens ?
22. A quelle ville arriva-t-il alors ?
23. Combien de temps s'y reposa-t-il ?
24. Quelle maladie avait-il contractée durant son voyage ?
25. Que se proposa-t-il de faire quand il fut rétabli ?
26. Comment aurait-il pu regagner le Cap ?
27. Contre quoi eut-il à lutter en exécutant ce second voyage ?
28. Faites la description des cataractes du Zambèze qu'il rencontra sur sa route.
29. Sur quel océan est située la ville de Quilimané ?
30. Qu'avait-il réussi à faire quand il eut atteint cette ville ?
31. Pour quel pays s'embarqua-t-il après avoir terminé cette seconde exploration ?
32. Combien d'années avait-il été absent de sa patrie quand il y rentra en 1856 ?
33. Que fit-il pendant son séjour dans sa patrie ?
34. Quand repartit-il pour l'Afrique ?
35. Quel fleuve remonta-t-il alors et comment le remonta-t-il ?
36. Quel lac découvrit-il alors ?
37. Faites-en la description.
38. Comment Livingstone fut-il accueilli dans son pays quand il y retourna pour la seconde fois ?
39. Que s'efforcèrent alors de faire ses parents et ses amis ?
40. De quelles scènes hideuses Livingstone avait-il été témoin pendant son second voyage en Afrique ?
41. Dans quel but voulait-il retourner, pour la troisième fois, au centre du continent noir ?

42. De quelle île partit-il le 19 mars 1866 ?
43. Dans quelle direction marcha-t-il alors ?
44. Quel accident lui arriva-t-il ?
45. Combien de temps se passa-t-il sans qu'on reçût de ses nouvelles ?
46. Que se préparait-on à faire en Angleterre ?
47. Par qui les Anglais furent-ils prévenus dans leurs desseins ?
48. Où se trouvait à cette époque M. Henry Stanley ?
49. A quel journal ce reporter était-il attaché ?
50. Qui était le directeur de ce journal ?
51. Où se trouvait-il en ce moment ?
52. Dans quelle ville de France M. Stanley s'arrêta-t-il en se rendant d'Espagne à Paris ?
53. A quelle heure arriva-t-il à Paris ?
54. Que fit-il aussitôt qu'il y fut arrivé ?

Trente-quatrième Leçon.

Livingstone (fin).

Il se jeta une robe de chambre sur les épaules, et me dit vivement : " Où pensez-vous que soit Livingstone ?

— Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

— Croyez-vous qu'il soit mort ?

— Possible que oui, possible que non.

— Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

— Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage ?

— Vous prendrez d'abord 25,000 francs ; quand ils seront épuisés, vous ferez une traite d'autant, puis une troisième, et ainsi de suite ; mais vous retrouverez Livingstone : Pénétrez dans l'intérieur de l'Afrique et cherchez-le jusqu'à ce que

vous l'ayez trouvé. Informez-vous de ses découvertes, et, s'il est mort, rapportez-en des preuves certaines. Maintenant, bonsoir; et que Dieu soit avec vous.

— Bonsoir, monsieur. Tout ce que la nature humaine a le pouvoir de faire, je le ferai, ajoutai-je ; et, dans la mission que je vais accomplir, veuille Dieu être avec moi."

Stanley partit de Zanzibar dans les premiers jours de février 1871, avec une suite nombreuse de nègres qui portaient les vivres, les marchandises, les provisions de toutes sortes nécessaires à une expédition si lointaine. La caravane s'avança droit dans la direction de l'ouest, recueillant sur sa route tous les renseignements qu'on pouvait trouver sur Livingstone. Enfin, après plusieurs mois de marche, Stanley apprit que l'illustre voyageur se trouvait dans un village nommé Oudjiji, situé sur les bords du lac Tanganyka. Il s'y rendit en toute hâte, et son émotion fut profonde quand il aperçut Livingstone :

"Tandis que j'avançais lentement, je remarquais sa pâleur et son air de fatigue. Il avait un pantalon gris, un veston rouge et une casquette bleue à galon d'or fané. . . . J'approchai d'un pas délibéré et dis en ôtant mon chapeau : 'Le docteur Livingstone, je présume ?' — 'Oui,' répondit-il en soulevant sa casquette et avec un bienveillant sourire. Nos têtes furent recouvertes et nos mains se serrèrent. 'Je remercie Dieu, repris-je, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.' — 'Je suis heureux, dit-il, d'être ici pour vous recevoir.'"

Et l'entretien continua sur ce ton de simplicité. Livingstone raconta ses dernières explorations, les privations qu'il avait endurées, les souffrances de toute sorte qui l'avaient assailli. Son visage amaigri, ses mains tremblantes de fièvre, ses habits en lambeaux, tout parlait des cruelles épreuves qu'il avait traversées. Stanley ne pouvait se lasser de l'en-

tendre et sentait grandir encore, en écoutant ce récit, l'admiration qu'il éprouvait pour cet homme si grand et si modeste. A son tour il fallut que le nouveau venu satisfît la curiosité du docteur. Depuis six années, Livingstone n'avait pas eu de nouvelles de l'Europe : Stanley lui raconta les événements qui s'étaient accomplis pendant cette période. Puis il lui donna des vêtements, des provisions, quelques conserves de viande et de bouillon dont le docteur avait grand besoin. On but joyeusement une bouteille de champagne que Stanley avait apportée et qu'il réservait pour la circonstance. Le bon Livingstone ne pouvait se lasser de remercier l'homme énergique et courageux qui avait affronté tant de périls pour lui apporter les secours dont il avait si grand besoin.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Livingstone renaissait doucement à la vie. Quand il fut complètement rétabli, Stanley le supplia de reprendre avec lui le chemin de l'est, de revenir à Zanzibar pour rentrer de là en Europe. Mais le docteur ne voulut pas entendre parler de retour : il désirait achever une exploration qu'il avait commencée plusieurs mois auparavant à l'ouest du lac Tanganyka. Stanley revint donc seul, rapportant des lettres de Livingstone pour ses parents, et le volumineux journal où le docteur avait, pendant les dernières années, consigné jour par jour ses notes et ses observations sur les pays qu'il traversait. Le voyage de Stanley fut aussi heureux au retour qu'à l'aller. Il revint en Europe où l'on attendait impatiemment depuis près de deux ans le résultat de son expédition. On lui fit en France un accueil enthousiaste. Il n'en fut pas de même de l'autre côté de la Manche : les Anglais étaient irrités qu'un simple journaliste américain leur eût enlevé l'honneur de retrouver le grand voyageur. Ce dépit alla si loin qu'on osa accuser Stanley d'avoir menti impudemment dans la relation qu'il publia de son voyage ; quelques écrivains poussèrent même la malveil-

lance jusqu'à insinuer qu'il avait fabriqué lui-même les lettres qu'il disait avoir reçues de la main de Livingstone. Stanley n'eut pas de peine à confondre ses calomniateurs.

Tandis que l'envie se déchaînait contre lui, et qu'on essayait de lui enlever la gloire d'avoir retrouvé Livingstone, le docteur reprenait le cours de ses explorations et s'enfonçait de nouveau, comme il l'avait annoncé, dans la direction de l'ouest. Il arriva ainsi après plusieurs semaines de marche sur la rive du lac Banguelo. Là, il fut assailli par des pluies torrentielles qui inondèrent tout le pays. Il fut obligé de s'arrêter dans un village où commandait un chef nègre qui l'accueillit avec bienveillance. Dans cette région malsaine il fut de nouveau visité par la fièvre. Ses forces déclinèrent rapidement : un jour vint où il ne put même plus écrire comme de coutume ses notes sur un carnet. Le 1er mai 1873, les serviteurs dévoués qui l'avaient accompagné entrèrent le matin dans la cabane qu'il habitait et le trouvèrent inanimé. Un accès de fièvre plus violent que les précédents l'avait emporté pendant la nuit.

On vit alors l'étendue du dévouement que Livingstone avait su, par sa douceur et son inaltérable bonté, inspirer à tous ceux qui l'approchaient. Ces serviteurs n'étaient que de pauvres nègres ignorants et grossiers. Cependant ils ne voulurent pas abandonner la dépouille de leur maître. Ils embaumèrent comme ils purent son cadavre, l'enveloppèrent dans un morceau d'étoffe, l'étendirent dans une sorte de litière suspendue qui avait déjà servi à porter le docteur dans les derniers jours de sa vie, quand l'épuisement rapide de ses forces lui rendait la marche trop pénible. De plus, ils recueillirent pieusement tous les objets qui lui avaient appartenu, ses armes, ses vêtements, ses papiers ; puis ils se mirent en route vers l'est, affrontant les dangers et les fatigues d'un voyage de plusieurs milliers de kilomètres, afin de pouvoir remettre

les restes de Livingstone entre les mains de ses compatriotes. Sans doute, ils comprenaient confusément que leur maître était un grand homme, et que sa dépouille mortelle avait droit à une sépulture honorable.

La funèbre caravane n'arriva à Zanzibar qu'au mois de février de l'année suivante (1874). Le corps de l'illustre explorateur fut aussitôt livré au consul anglais qui réside dans cette île, et, par les soins de cet agent, expédié en Angleterre. On fit à ce mort glorieux de splendides funérailles. Aujourd'hui les restes de Livingstone reposent dans l'abbaye de Westminster, sorte de Panthéon anglais, où les plus illustres personnages seuls obtiennent un tombeau.

Le peuple anglais s'est honoré lui-même en décernant ces honneurs extraordinaires à David Livingstone. Cet homme qui unissait à l'héroïsme une modestie et une simplicité vraiment admirables est une des figures les plus grandes et les plus pures de notre époque. Sa belle vie nous offre un modèle de toutes les vertus : amour ardent de la science et de l'humanité, courage indomptable, volonté de fer, persévérance, bonté, douceur inaltérable.

LIVINGSTONE (FIN).

Questions.

1. Quelle est la première question que M. Bennett adressa à Stanley ?
2. Stanley pensait-il que Livingstone fût encore vivant ?
3. Quelle somme Stanley prendra-t-il en partant ?
4. Comment se procurera-t-il de l'argent quand la première somme sera épuisée ?
5. Où Stanley devra-t-il pénétrer ?
6. Que devra-t-il rapporter en Europe ?
7. Que promet alors de faire Stanley ?
8. Quand partit-il de Zanzibar ?
9. Partit-il seul ?

10. Qu'emporta-il avec lui ?
11. Dans quelle direction la caravane s'avança-t-elle ?
12. Que faisait Stanley tout le long de la route ?
13. Quand Stanley découvrit-il où Livingstone se trouvait ?
14. Où était situé le village qu'habitait le voyageur anglais ?
15. Décrivez le costume et la physionomie de Livingstone au moment où Stanley l'aperçut.
16. Que fit Stanley en s'approchant de lui et que lui dit-il ?
17. Comment Livingstone accueillit-il celui qui venait à sa recherche ?
18. Que raconta alors le fameux explorateur ?
19. Quel sentiment Stanley éprouvait-il en entendant parler Livingstone ?
20. Depuis combien de temps n'avait-il pas reçu de nouvelles d'Europe ?
21. Que lui raconta alors Stanley ?
22. Que lui donna-t-il ?
23. Que burent-ils ensemble pour fêter leur réunion ?
24. Quel effet eut sur Livingstone la présence de Stanley ?
25. Que proposa alors l'Américain à l'Anglais ?
26. Pourquoi Livingstone ne voulut-il pas accepter la proposition de Stanley ?
27. Que rapporta Stanley en Europe ?
28. Eut-il un heureux voyage au retour ?
29. Comment fut-il reçu en France ?
30. Comment s'appelle le bras de mer qui sépare la France de l'Angleterre ?
31. Quels sont les deux ports qui sont situés en face l'un de l'autre des deux côtés du détroit ?
32. Pourquoi Stanley ne fut-il pas reçu aussi bien en Angleterre qu'en France ?
33. De quoi l'accusa-t-on ?
34. Jusqu'où quelques écrivains anglais poussèrent-ils la malveillance ?
35. Que faisait Livingstone tandis que les écrivains se querellaient au sujet de Stanley ?
36. Par quoi fut-il assailli sur les rives du lac Banguelo ?
37. Par qui fut-il accueilli avec bienveillance ?
38. Quelle maladie le frappa dans cette région malsaine ?
39. Pourquoi le climat de l'Afrique est-il malsain ?
40. Quand et comment mourut le célèbre explorateur ?
41. Comment peut-on prouver qu'il s'était gagné l'amitié de ceux qui le servaient ?

42. A quelle distance de Zanzibar se trouvait-il au moment de sa mort ?
43. A qui furent remises ses dépouilles mortelles ?
44. Où reposent-elles maintenant ?
45. Qu'est-ce que c'est que l'abbaye de Westminster ?
46. Nommez quelques grands hommes qui y sont ensevelis.
47. Le peuple anglais a-t-il eu raison d'honorer ce grand homme ?
48. Y a-t-il en France quelque chose de correspondant à l'abbaye de Westminster ?
49. Quels étaient les traits principaux du caractère de Livingstone ?
50. Qui admirez-vous le plus, Livingstone ou Stanley, et pourquoi ?

Trente-cinquième Leçon.

Ary Scheffer.

Ary Scheffer naquit à Dordrecht (Hollande), en 1794. Naturalisé Français à l'occasion des événements politiques qui incorporèrent momentanément la Hollande à l'Empire, vers 1808, il ne renia point sa seconde patrie et fut envoyé tout jeune à Paris par son père — peintre lui-même d'assez gracieux talent — pour y faire ses études.

Il entra dans l'atelier de Pierre Guérin, où il eut pour camarades Géricault et Delacroix. Ses aptitudes étaient merveilleuses et l'on fondait déjà sur lui, à peine adolescent, les plus glorieuses espérances. Malheureusement, son père étant venu à mourir, il se trouva trop vite, avec une mère presque sans ressources et deux frères en bas âge, le seul soutien de la famille.

Il eût eu sans doute beaucoup à apprendre encore, mais le temps ne lui était plus laissé de se livrer aux seules préoccupations de l'art. Il fallait vivre; il fallait faire vivre les

siens. Aussi se mit-il aussitôt à brosser courageusement d'innombrables toiles "commerciales."

Son maître, Pierre Guérin, l'ayant un jour surpris en cette occupation très relativement artistique, lui dit avec une certaine rudesse :

— Vous avez tort, vraiment, mon pauvre Scheffer, d'abandonner ainsi la grande peinture. Nous étions tous unanimes à pronostiquer votre succès et, de gaieté de cœur, vous vous dépouillez vous-même de la gloire qui vous était promise !

A quoi, le jeune peintre ne put que répondre, les larmes aux yeux :

— Maître, j'aime ma mère. . . . Et j'ai besoin d'argent pour les petits !

Ces nécessités matérielles ralentirent, en effet, l'essor de son génie et laissèrent à jamais son éducation inachevée.

Les années de jeunesse d'Ary Scheffer furent d'ailleurs assez agitées. Il se mêla quelque peu à la politique sous la Restauration et fut affilié à diverses sociétés secrètes.

Après 1830, cependant, le bouillant révolutionnaire crut voir dans la royauté de Louis-Philippe le gouvernment constitutionnel de ses rêves. Presque célèbre alors, il se trouva lié d'amitié avec la famille d'Orléans et devint même le professeur des enfants du prince royal.

Mais il avait conservé, dans ces hautes relations, sa fierté démocratique, son amour-propre inquiet et soupçonneux des mauvais jours.

Sa susceptibilité était extraordinaire, et il se plaisait, parfois, à donner des leçons de dignité, — qui n'étaient pas toujours indispensables, — à ceux de ses protecteurs qui lui avaient paru tenter de l'humilier.

Une fois, par exemple, étant en compagnie du duc d'Orléans, je ne sais quelle parole de ce dernier, mal interprétée peut-être, avait commencé à lui faire froncer les sourcils, lors-

qu'un marchand de chevaux, interrompant la conversation, vint proposer au prince l'achat d'un merveilleux alezan. Il s'agissait d'une somme de 10,000 francs.

Habitué aux idées d'économie de son père, le duc d'Orléans, tout en manifestant son admiration pour la bête et son regret de ne la pouvoir acquérir, déclara tout d'un coup que sa bourse ne lui permettait pas de risquer une telle dépense.

— Qu'à cela ne tienne ! dit alors Scheffer au marchand, je le prends, moi, à ce prix, votre cheval !

C'était une folie, car le peintre n'était pas très riche encore, et son travail seul pouvait fournir, non sans gêne, de quoi solder pareille dette. Mais il avait été ravi de se poser là en rival d'un prince et de venger une offense imaginaire.

Un peu plus tard, après la mort du duc d'Orléans, il fréquentait assez assidûment chez sa veuve, où il était admis du reste dans une flatteuse intimité.

Seul, de toute la famille, le jeune comte de Paris ne témoignait à l'artiste qu'un très médiocre respect. Ary Scheffer, paraît-il, ne lui plaisait pas. Et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, l'enfant s'amusait à donner au peintre, le long des jambes, de petits coups de pied sournois.

Le jeu s'était déjà renouvelé trois ou quatre fois lorsqu'un jour, plus agacé que de coutume, l'artiste résolut d'y mettre fin. Comme l'héritier présomptif de la couronne s'approchait de lui, dans un coin du salon, pour recommencer son manège, Scheffer, faisant semblant de jouer avec lui, attrapa la jambe qu'il lui tendait, puis ayant détruit ainsi son équilibre, le fit tomber en disant :

— Souviens-toi de cela, mon petit. Si jamais tu deviens roi, tu sauras au moins comment on fait la culbute !

Aux journées de juin 1848, Ary Scheffer se battit aux barricades pour le compte du gouvernement. Mais il eut la dignité de refuser la croix de commandeur de la Légion

d'Honneur qui lui fut offerte à ce propos. Il mourut à Argenteuil en 1858.

Tel fut l'homme. L'artiste est plus connu. On sait, qu'en dehors de ses tableaux religieux, il puisa ses meilleures inspirations dans les œuvres de Gœthe. Faust, Marguerite, Mignon furent ses personnages favoris. Il a été pardessus tout le peintre de Marguerite. Sa *Marguerite au Rouet*, la première, est d'un sentiment exquis, d'une composition harmonieuse, d'un rendu saisissant. *Marguerite à l'Eglise* est également bien touchante dans sa gracieuse simplicité. Elle incarne admirablement le type de la vierge allemande, de l'héroïne conçue par Gœthe.

Le génie appelle le génie comme l'abîme appelle l'abîme. Gœthe a inspiré à la fois Scheffer et Gounod. Gounod a été le chantre de Marguerite, Ary Scheffer en restera le peintre inimitable.

Ernest Renan avait épousé la fille de ce grand peintre et le fils du philosophe a reçu le nom de baptême de Ary.

ARY SCHEFFER.

Questions.

1. A l'occasion de quels événements politiques Ary Scheffer fut-il naturalisé Français ?
2. Quelles sont les principales villes de la Hollande ?
3. Quel est l'autre nom que l'on donne quelquefois à ce pays ?
4. Dans quel atelier Ary Scheffer entra-t-il ?
5. Quels camarades y trouva-t-il ?
6. Quel est le malheur qui lui arriva tandis qu'il étudiait la peinture ?
7. Qui eut-il alors à soutenir ?
8. Que fit-il pour gagner sa vie ?
9. Que lui dit un jour son maître ?
10. Quelles étaient ses opinions politiques ?
11. Quels sentiments éprouvait-il pour Louis-Philippe ?

12. Quand ce roi monta-t-il sur le trône ?
13. Quand finit son règne ?
14. Quelle position Ary Scheffer obtint-il dans la famille royale ?
15. Quels étaient les principaux traits de son caractère ?
16. Racontez ce qu'il fit un jour à propos d'un cheval qu'un marchand voulait vendre au roi.
17. Que pensez-vous de la conduite du peintre ?
18. Quel était celui des enfants de Louis-Philippe qui n'aimait pas l'artiste ?
19. Que faisait-il un jour pour taquiner Ary Scheffer ?
20. Que fit ce dernier pour mettre fin à ce jeu ?
21. Que lui dit-il alors ?
22. Ce prince est-il encore vivant ?
23. Pour qui Ary Scheffer se battit-il pendant l'insurrection de juin 1848 ?
24. Quelle est la récompense qui lui fut offerte ?
25. Où et quand mourut-il ?
26. Où puisait-il ses inspirations ?
27. Quels sont ceux de ses tableaux que vous connaissez ?
28. Quel est le compositeur français qui a écrit l'opéra de *Faust ?*
29. Qui la fille de Scheffer avait-elle épousé ?
30. Dites ce que vous savez de lui.

Trente-sixième Leçon.

La Guérison de la Diphtérie.

C'est avec un certain enthousiasme qu'on parle depuis quelque temps de la communication faite par M. Roux, de l'Institut Pasteur, au congrès d'hygiène de Pest sur le traitement de la diphtérie. Et, en effet, il résulte des essais de M. Roux et d'autres expérimentateurs, que le nouveau traitement peut sauver au moins la moitié des pauvres petits malades, victimes du croup. Et cette mortalité sera très certainement

abaissée encore. Elle était généralement de 60 pour cent; avec le traitement sérothérapique, elle n'est plus que de 28, de 20 et même de 15 pour cent. Et c'est un début! La diphtérie est une maladie infectieuse dont tout le monde connaît la gravité; elle est caractérisée par le développement de fausses membranes appelées vulgairement peaux ou plaques blanches. Lorsque ces fausses membranes sont limitées à l'arrière-bouche, la diphtérie s'appelle "angine couenneuse." Lorsque les plaques blanches envahissent le larynx et les voies respiratoires, c'est le croup. Longtemps on avait cru la diphtérie une affection locale et, en conséquence, on essaya de tous les traitements locaux: irrigations au sublimé, à l'iode, au pétrole, etc. Quelquefois le médicament semblait agir, et l'on croyait à son efficacité; en réalité, il était sans action. L'affection n'était pas grave et le mal cédait naturellement. C'est M. Roux qui, en 1888, montra le premier que la diphtérie était un véritable empoisonnement général de l'organisme. La diphtérie est due à un microbe découvert par Klebs et Lœffler; il pullule dans les fausses membranes. Ces microbes sécrètent, en se développant, un principe toxique, une *toxine*, véritable poison chimique qui infecte l'économie tout entière et qui amène généralement la mort du sujet. M. Roux put recueillir ce poison en cultivant, dans des bouillons appropriés, les microbes diphtériques; il en prépara de notables quantités et il put communiquer à des animaux: cobayes, lapins, chiens, une véritable diphtérie.

La cause du mal, c'est donc bien ce poison fabriqué par les microbes de la diphtérie. Tout poison possède généralement un contrepoison. Ne pourrait-on trouver l'antidote de la toxine diphtérique? MM. Roux, Yersin, etc., reconnurent que l'on pourrait facilement vacciner les animaux contre ce poison, en leur injectant quotidiennement de petites doses dans les tissus. L'organisme, comme on sait, s'habitue au

poison. MM. Roux et Voillard vaccinèrent assez rapidement ensuite en injectant la toxine mêlée à son volume d'iode ; l'accoutumance se faisait alors en quelques semaines. Et les animaux ainsi traités deviennent absolument réfractaires au poison diphtérique ; impossible de leur donner la diphtérie.

On ne saurait évidemment vacciner ainsi les malades contre l'angine ou le croup. La méthode serait beaucoup trop longue et, d'ailleurs, elle ne serait pas curative, à cause de sa lenteur ; le mal contracté évoluerait plus vite que le vaccin. Heureusement pour nous, on reconnut sur ces entrefaites que le sérum du sang des animaux ainsi vaccinés, jouissait de propriétés *antitoxiques* remarquables. On sait que le sérum est cette partie du sang qui devient libre après la coagulation ; c'est un liquide limpide sans globules rouges. Or le sérum, comme l'a reconnu M. Roux, mélangé au poison diphtérique, soit dans un vase, soit même dans les tissus d'un animal, empêche la toxine d'agir ; il l'annihile complètement. De nombreuses expériences furent poursuivies sur les animaux, et les propriétés antitoxiques du sérum furent mises hors de doute. MM. Richet et Héricourt firent, à cet égard aussi, des essais probants. Il résulte de ces observations que le sérum fournit à l'expérimentateur un contrepoison qui agit rapidement sur le sujet intoxiqué par le bacille diphtérique ; il suffit d'injecter à deux ou trois reprises des doses convenables de sérum antitoxique pour arrêter le mal. A Berlin, MM. Behring et Kisosato expérimentèrent, avec le même succès, le sérum d'animaux préalablement immunisés par la vaccination. Ils passèrent ensuite de l'animal à l'homme. Et ils purent abaisser la mortalité des enfants traités pour le croup dans les proportions de 60 à 28, soit sauver la moitié des petits malades qui succombaient avec le traitement ordinaire. La sérothérapie était fondée.

La sérothérapie, c'est donc une méthode qui permet par

l'injection d'un sérum rendu antitoxique par l'immunisation préalable d'animaux, de distribuer dans l'organisme un contrepoison actif qui annihile le poison diphtérique. En fait, la méthode est générale et s'appliquera à d'autres maladies que l'angine et le croup.

Les premiers essais de M. Behring, qui reste le fondateur de la méthode en ce qui concerne la diphtérie, ne parurent pas concluants. A Berlin même, l'opinion médicale resta flottante. Est-ce bien un remède qu'un médicament qui ne sauve les malades que dans la proportion de 50 pour cent ? Un médicament vraiment efficace devrait abaisser presque jusqu'à zéro le taux de la mortalité. La communication de M. Roux, au congrès de Pest, a entraîné les opinions un peu hésitantes des physiologistes et des médecins, précisément parce que le savant collaborateur de M. Pasteur a su faire comprendre pourquoi jusqu'ici le traitement échouait encore trop souvent. MM. Roux, Martin et Chaillon ont essayé le traitement à Paris, à l'hôpital des Enfants-Malades, du 1er février au 24 juillet, sur 448 enfants. Ici, comme à Berlin, le bénéfice procuré par la sérothérapie a été de 27.38 pour cent. Les résultats concordent. Mais M. Roux a étudié de très près chaque cas et il a pu démontrer que dans les diphtéries pures et les croups purs, c'est-à-dire sans complications d'autres maladies, le sérum avait été tout puissant ; la mortalité réelle s'était abaissée à 1.66 pour cent. Donc la méthode est absolument efficace. Dans les autres cas, la maladie était complexe ; au microbe diphtérique étaient associés d'autres microbes, et le poison qu'ils sécrètent n'est plus annihilé par le contrepoison du sérum diphtérique.

En effet, beaucoup d'enfants ayant contracté le croup ont, en même temps, de la rougeole, de la scarlatine, de la tuberculose, de la pneumonie. Ceux-là ne sont pas morts de la diphtérie, mais de ces maladies concomitantes. On peut donc

avancer que le traitement serait efficace dans une proportion considérable si les autres maladies n'agissaient pas pour leur propre compte.

La méthode peut rendre d'immenses services, et l'on comprend très bien l'enthousiasme avec lequel elle a été accueillie dans le public. Les injections de sérum ne sont pas douloureuses, et les peaux du larynx dans le croup se détachent au bout de 24 heures. M. Roux a choisi le sérum du cheval immunisé. A l'Institut Pasteur, on a immunisé un certain nombre de chevaux que l'on saigne au cou et l'on recueille leur sérum. Le sérum du cheval est abondant. On peut saigner le cheval souvent sans inconvénient; le sang se coagule lentement et cet animal est facile à immuniser.

A l'heure actuelle on délivre à Paris, à l'Institut Pasteur, aux médecins qui viennent les chercher, des petits flacons renfermant 20 centimètres cubes de sérum de cheval. Ce sérum se conserve pendant de longs mois avec ses propriétés.

En Amérique le *New-York Herald* a ouvert une souscription dans le but de faire préparer aux Etats-Unis même le précieux sérum antidiphtérique et il a reçu du docteur Roux la lettre suivante : —

INSTITUT PASTEUR, PARIS, *le* 18 *décembre*, 1894

MONSIEUR LE REDACTEUR DU HERALD, —

Vous m'apprenez que le *New-York Herald* a ouvert une souscription pour propager aux Etats-Unis la nouvelle méthode de traitement de la diphtérie. Je ne crois pouvoir mieux faire, pour aider à l'œuvre que vous poursuivez, que de dire les récents résultats obtenus dans ces derniers mois sous l'influence de la sérothérapie.

La mortalité par la diphtérie n'est plus dans les hôpitaux de Paris que de 14 pour cent au lieu de 50 pour cent, qui était le chiffre des années précédentes. C'est vous dire quel bienfait nous devons à M. Behring qui a introduit dans la science le sérum antidiphtérique.

Pour ma part, je suis très heureux d'avoir contribué, avec l'aide de

MM. Martin et Chaillon, à faire entrer le nouveau traitement dans la pratique, et je me réjouirai si ces quelques lignes peuvent servir la bonne cause en Amérique. — (*Signé*) Roux.

Disons, en finissant, que la commission municipale du budget de New-York a voté, dans sa dernière séance, à la demande du docteur Edson, du conseil d'hygiène une somme de $30,000, pour la préparation de l'antitoxine.

Questions.

1. De qui le docteur Roux est-il l'élève ?
2. A quel congrès d'hygiène a-t-il parlé de la guérison de la diphtérie ?
3. Par quoi cette maladie est-elle caractérisée ?
4. Quels sont les divers noms qui lui sont donnés selon l'endroit où elle se manifeste ?
5. Par quoi est-elle causée ?
6. Comment la traitait-on auparavant ?
7. Pourquoi certains traitements avaient-ils paru réussir ?
8. Comment M. Roux put-il recueillir le principe toxique de la diphtérie ?
9. A quels animaux communiqua-t-il cette maladie ?
10. Quel est le roi de l'antiquité qui s'était habitué à tous les poisons alors connus ?
11. Qu'est-ce que c'est que le sérum du sang ?
12. Quelle est la propriété du sérum du sang des animaux qui peu à peu ont été rendus réfractaires au poison de la diphtérie ?
13. Que suffit-il de faire pour arrêter les progrès de la maladie ?
14. Quels sont les savants qui, à Berlin, firent des expériences semblables à celles du docteur Roux ?
15. Qui est considéré comme le fondateur du nouveau traitement de la diphtérie ?
16. Pourquoi tous les malades qu'on traite par la sérothérapie ne guérissent-ils pas ?
17. Quelles sont les autres maladies qui attaquent généralement les enfants ?
18. Les injections de sérum sont-elles douloureuses ?
19. Combien de temps après l'injection de sérum la guérison commence-t-elle ?

20. Quel est l'animal qu'on a choisi pour en utiliser le sérum ?
21. Pourquoi a-t-on choisi cet animal de préférence à tout autre ?
22. Comment délivre-t-on, à Paris, l'antitoxine aux médecins qui en ont besoin ?
23. Ce sérum se conserve-t-il longtemps ?
24. Qu'a fait le *New-York Herald* dans l'intérêt de l'humanité ?
25. Quelle mesure vient de prendre la commission municipale du budget de New-York ?

Trente-septième Leçon.

La navigation sous-marine.

Si ceux qui vivent maintenant pouvaient revenir sur la terre dans quelques centaines d'années, il est probable que les progrès des sciences seraient tels et les conditions d'existence si profondément modifiées qu'ils croiraient vivre en un rêve. Notre siècle cependant restera dans l'histoire comme un des plus grands. Reportons-nous, en effet, par la pensée ne fût-ce que trente ans en arrière et nous verrons que beaucoup de choses, qui étaient alors des sujets de romans, ont été réalisées et sont entrées dans le domaine pratique.

Si l'on avait dit à Jules Verne quand, vers 1865, il écrivait le *Tour du monde en quatre-vingts jours*, que trente ans plus tard ce voyage merveilleux pourrait s'effectuer en soixante et quelques jours, n'aurait-il pas crié à l'impossible ? Si quand, avec la puissance d'imagination que tout le monde lui reconnaît, il nous décrivait minutieusement son *Nautilus*, on lui avait assuré que son bateau sous-marin ne tarderait pas à devenir une réalité, n'aurait-il pas révoqué en doute l'assertion de son interlocuteur ? et cependant la chose n'est-elle pas maintenant accomplie ?

En France où les expériences de navigation sous-marine ont été commencées très tôt on est arrivé à des résultats fort satisfaisants. Le premier sous-marin méritant d'être mentionné est le *Plongeur*, construit en 1863, sur les plans de l'amiral Bourgeois ; il ne répondit pas aux espérances.

Depuis, deux bateaux, le *Gymnote* de M. Zédé, et le *Goubet*, ainsi dénommé du nom de son inventeur, ont été expérimentés officiellement et ont donné des résultats pratiques.

Le *Gymnote*, sur l'initiative du ministre de la marine, fut construit aux frais de l'État, à l'arsenal de Toulon. Sa forme est celle d'un fuseau allongé ; il mesure dix-huit mètres de longueur et un mètre quatre-vingts centimètres de largeur en son milieu. Sa propulsion est obtenue au moyen d'un moteur électrique actionné par des accumulateurs. Il manœuvre à l'aide de deux gouvernails, un vertical et un horizontal. C'est ce dernier gouvernail, qui en s'inclinant dans tel ou tel sens, produit l'enfoncement ou le relèvement du navire, d'où il résulte que le *Gymnote*, pour plonger, doit être en marche. Il se comporte alors à la façon d'une torpille Whitehead. Sa vitesse peut atteindre huit nœuds à l'heure, c'est-à-dire environ quinze kilomètres.

Le *Goubet*, qui reçut, ainsi que le *Gymnote*, tous les encouragements possibles des amiraux français, est le plus petit des bateaux sous-marins connus. Construit entièrement par les soins de son ingénieur, sa coque, qui a la forme d'une lentille allongée, mesure six mètres de long, son diamètre au centre étant de un mètre cinquante-trois centimètres ; elle est en bronze et coulée d'une seule pièce, ce qui garantit sa parfaite solidité. Le *Goubet* peut s'immerger à des profondeurs voulues sans pour cela être forcé d'être en marche, et son immersion ne lui coûte aucune dépense de force motrice.

L'immersion du *Goubet* s'obtient en laissant entrer dans des réservoirs spéciaux l'eau du dehors. Cette manœuvre

s'exécute en tournant un simple robinet. Quand on veut ramener le bateau à la surface, on expulse cette eau au moyen d'une pompe foulante spéciale.

La propulsion de ce bateau est assurée à l'aide d'une hélice mobile en tous sens, et, comme appareil accessoire, à l'aide d'un système de rames pouvant être actionnées par les bras de l'équipage, composé de deux hommes. La vitesse prévue du bateau sous l'eau est de cinq nœuds.

Les expériences poursuivies publiquement à Cherbourg par le *Goubet* durant près de deux années ont démontré que ce sous-marin possède toutes les qualités d'un bateau de ce genre : l'habitabilité, la stabilité, la possibilité de rester immobile à toute profondeur voulue, la faculté de direction et la sécurité absolue.

Dans le courant de l'année 1894, la France a construit deux autres sous-marins, le *Gustave-Zédé* et le *Morse*, qui procèdent du *Gymnote*, comme système de propulsion et de fonctionnement, mais qui sont de plus grandes dimensions que lui.

Les premiers essais avec ces nouveaux bateaux ont eu lieu au mois de novembre et voici ce qu'en dit un journal de Paris : —

Depuis quelques jours, le port de Toulon fait procéder par le bateau sous-marin *Gustave-Zédé* et en présence d'une commission spéciale à des expériences qui ne manquent pas d'intérêt.

A la dernière expérience, malgré le mauvais temps, le *Gustave-Zédé*, ayant à son bord, en outre de ses onze hommes d'équipage, son commandant, un lieutenant de vaisseau, un sous-ingénieur des constructions navales, et un ingénieur civil, a quitté l'arsenal, suivi par une chaloupe des constructions navales.

Après avoir franchi la grande passe, le *Gustave-Zédé* a exécuté diverses évolutions avec une vitesse moyenne de huit

nœuds, et c'était un curieux spectacle que celui de ce navire dont la plate-forme et le périscope ne saillaient qu'à peine hors de l'eau, s'avançant silencieusement dans la brume, laissant derrière lui un sillage à peine visible à quelque distance.

Debout sur la passerelle, à côté du périscope, un homme paraît de loin marcher sur les flots, et ce n'est qu'en regardant fort attentivement que l'on peut distinguer la plate-forme sur laquelle il se tient.

Arrivé par le travers sud-ouest de Sainte-Marguerite, le *Gustave-Zédé* a fait des expériences de giration en décrivant des cercles de cent mètres environ, puis, à neuf heures quinze, il a effectué une première plongée en marche à une profondeur de cinq mètres pendant vingt minutes ; deux autres plongées à six et sept mètres et durant vingt-cinq et trente minutes ont été ensuite opérées, puis le bateau est rentré dans l'arsenal, où il a repris son poste de mouillage.

Ces expériences ont parfaitement réussi. Elles seront reprises, sous peu, en route libre.

On peut donc considérer comme résolu le problème de la navigation sous-marine.

Quelles en seront les conséquences ? Quels effets aura-t-elle sur la guerre navale ? C'est ce que l'avenir nous apprendra mais n'est-il pas fâcheux de constater que tant d'efforts de l'intelligence humaine se tournent vers les moyens de s'entre-tuer le plus et le plus vite possible ?

LA NAVIGATION SOUS-MARINE.

Questions.

1. Que croiraient ceux qui vivent maintenant s'ils pouvaient revenir sur la terre dans quelques centaines d'années ?
2. Quelle place notre siècle occupera-t-il dans l'histoire ?

3. Nommez les inventions les plus importantes du XIXe siècle.
4. Vers quelle année Jules Verne écrivit-il le *Tour du monde en quatre-vingts jours ?*
5. Quels sont les autres ouvrages de cet auteur que vous connaissez ?
6. Combien de temps faut-il maintenant pour faire le tour du monde ?
7. Dites par quels pays vous passeriez si vous faisiez le tour du monde en partant de New-York et en vous dirigeant vers l'ouest.
8. Dans lequel de ses ouvrages Jules Verne a-t-il décrit le *Nautilus ?*
9. Qu'aurait-il pensé si on lui avait dit que son idée serait mise à exécution de son vivant ?
10. Dans quel pays les expériences de navigation sous-marine ont-elles commencé très tôt ?
11. Quel est le premier bateau sous-marin qui y a été construit ?
12. En quelle année était-ce ?
13. Quels sont les deux bateaux sous-marins qui ont été construits après le *Plongeur ?*
14. Le *Plongeur* avait-il eu du succès ?
15. Que signifie le mot *Gymnote ?*
16. Pourquoi le bateau le *Goubet* avait-il été appelé ainsi ?
17. Où fut construit le *Gymnote ?*
18. Quels sont les principaux ports militaires de la France ?
19. Où sont-ils situés ?
20. Quelles sont les dimensions du *Gymnote ?*
21. Par quoi est-il mis en mouvement ?
22. Comment manœuvre-t-il ?
23. Comment peut-on le faire enfoncer et remonter à la surface ?
24. Quelle est la condition nécessaire à l'enfoncement du *Gymnote ?*
25. Quelle vitesse peut-il atteindre ?
26. Par qui fut construit le *Goubet ?*
27. Est-il aussi grand que le *Gymnote ?*
28. De quoi sa coque est-elle faite ?
29. Comment son immersion s'obtient-elle ?
30. Comment peut-on le ramener à la surface ?
31. Comment la propulsion du bateau s'obtient-elle ?
32. De combien d'hommes son équipage se compose-t-il ?
33. Qu'est-ce que c'est que l'équipage d'un navire ?
34. Le *Goubet* est-il plus ou moins rapide que le *Gymnote ?*
35. Où les expériences faites par le *Goubet* ont-elles eu lieu ?
36. Qu'ont prouvé ces expériences ?

37. Entre quels bateaux américains un combat naval a-t-il eu lieu près de Cherbourg pendant la guerre de Sécession ?
38. Quels bateaux sous-marins la France a-t-elle construits dans le courant de l'année 1894 ?
39. Auquel de leurs devanciers ressemblent-ils ?
40. Dans quel mois les premiers essais ont-ils eu lieu ?
41. Qu'est-ce que c'est que la passe d'un port ?
42. Avec quelle vitesse le *Gustave Zédé* a-t-il accompli ses diverses évolutions ?
43. Qu'est-ce que le sillage d'un navire ?
44. Quand on voit le *Gustave Zédé* à une certaine distance que semblent faire les hommes debout sur la passerelle ?
45. Décrivez les plongées qu'a faites ce bateau.
46. Où ces expériences seront-elles bientôt reprises ?
47. Quel est le problème que l'on peut considérer comme résolu ?

Trente-huitième Leçon.

Gounod.

Au mois de novembre 1858 la presse française célébrait en termes pompeux la première représentation de *Faust ;* du lever du rideau à la fin du cinquième acte, cela avait été un triomphe non interrompu et l'art français comptait dès lors une gloire de plus.

L'homme qui donnait ce chef-d'œuvre avait alors quarante ans à peine. C'est la toute jeunesse pour le musicien, qui a tant de peine à s'ouvrir le chemin. Et celui-là ne pouvait être, dans la vie, que musicien. Dès qu'il avait grandi, il avait chanté. Ses parents, autrefois, s'en étaient alarmés et avaient parlé, avec inquiétude, au proviseur du collège, de cette vocation de l'enfant. Ce proviseur était M. Poirson, qui

les rassura. “Lui, musicien? Jamais. Je l’ai bien étudié; il a le génie du grec, le sentiment de l’antiquité, de la latinité; il sera professeur.” Et il fit, le jour même, appeler son élève dans son cabinet.

— On vous a, lui dit-il, surpris encore à griffonner dans vos cahiers des notes de musique.

— Oui, répondit Gounod, je veux être musicien.

— Allons donc, cher enfant, ce n’est pas un état. On ne se fait pas musicien comme on se fait soldat. Tenez, voilà du papier, une plume. Composez-moi un air nouveau, un air quelconque. Nous allons bien voir.

C’était l’heure de la récréation. Avant que la cloche de l’étude eût sonné ou que le tambour eût battu, Gounod revenait vers le proviseur avec sa page toute noire.

— Ah! le pensum est achevé, fit M. Poirson, déjà?

— Ce n’est pas un pensum, dit Gounod.

— Eh bien, voici mon piano, chantez.

Et Gounod chanta. Le bon M. Poirson écoutait étonné, remué, ravi. Tout à coup, les yeux pleins de larmes:

— Bah! s’écria-t-il en se levant pour aller embrasser le jeune Charles. *Ils* diront ce qu’ils voudront: *fais de la musique!*

Lorsque Gounod, premier grand prix de Rome, fit exécuter sa première œuvre à Saint-Eustache, en rentrant chez lui, il trouva ce billet écrit au crayon, de la main du vieux proviseur: “Bravo, cher homme que j’ai connu enfant!” M. Poirson était allé, sans rien dire, écouter, à l’ombre d’un pilier de l’église, la musique de celui qu’il avait appelé *le petit Charles* et qu’autrefois, il avait non seulement connu, mais deviné!

Tout jeune homme, à Leipzig, Gounod jouait de sa propre musique, à Mendelssohn, la messe qu’il avait fait exécuter à Saint-Louis-des-Français. Il avait connu à Rome la sœur de

Mendelssohn qui lui avait donné pour le maître une lettre de recommandation.

Gounod était au piano, sa partition devant lui. Tout à coup, Mendelssohn interrompt le jeune musicien en passant la main sur le piano et les feuillets de la musique, puis vivement :

— C'est de vous cela ? de vous ?

— Oui, cher maître.

— Eh bien ! Chérubini ne ferait pas mieux.

— Songez, disait Gounod en évoquant ce souvenir, que Chérubini était une puissance incontestée et que, par exemple, Beethoven ayant terminé sa *Symphonie en ré,* l'envoyait à Chérubini, en lui demandant son avis et en le priant de *mettre ses observations en marge.*

Gounod n'était pas seulement un grand compositeur, c'était aussi un excellent écrivain et cette gloire musicale eût été facilement une gloire littéraire. On le verra bien lorsque sa famille fera un choix de ses écrits, et aussi je pense, de ses lettres, toujours exquises, absolument supérieures.

Il a laissé sur la musique, sur *Don Juan,* sur l'art en général, des pages d'une rare valeur, puissantes à la fois par la pensée et l'expression.

A ces qualités de l'esprit, le maître, chose rare, joignait les qualités du cœur. Il était fidèle dans ses amitiés et dans ses relations. En 1893, le compositeur Saint-Saëns lui ayant envoyé son nouvel opéra "*Phryné,*" Gounod l'en remercia par la lettre suivante :

SAINT-CLOUD, *jeudi, 12 octobre 1893.*

MON CHER CAMILLE, —

Merci de ta délicieuse *Phryné.* Je vais l'entendre avec les yeux (ces deux secondes oreilles du musicien), après m'en être grisé par les oreilles, ces yeux de la musique. Je t'embrasse comme je t'aime, *imo corde.*

CH. GOUNOD.

Il est tout entier en raccourci dans ce petit billet, le cher maître bien-aimé, avec sa bienveillance, sa grâce, son originalité, sa tendresse pour ceux qu'il avait formés par ses exemples et ses conseils, jusqu'à son amour pour l'antiquité, qui s'y retrouve à la fin, dans les deux mots latins.

C'est bien le cas de redire le mot célèbre : C'était un homme et nous ne reverrons pas son pareil.

Ce grand musicien s'est éteint au mois de mars 1893 dans la plénitude de sa gloire.

GOUNOD.

Questions.

1. En quelle année la première représentation de *Faust* a-t-elle eu lieu ?
2. Cet opéra a-t-il eu du succès ?
3. Quel âge avait Gounod lorsqu'il produisit ce chef-d'œuvre ?
4. Un compositeur de musique ou un écrivain est-il vieux à quarante ans ?
5. Gounod avait-il, étant jeune, l'instinct de la musique ?
6. Quelle était, sur lui, l'opinion du proviseur du collège où il faisait ses études ?
7. Que dit le proviseur au jeune Gounod après l'avoir fait appeler dans son cabinet ?
8. Quelle carrière le jeune homme voulait-il embrasser ?
9. Quelle tâche le proviseur lui donna-t-il à faire pendant la récréation ?
10. Qu'est-ce que c'est qu'un pensum ?
11. M. Poirson changea-t-il d'opinion après avoir entendu la composition du jeune garçon ?
12. Quel grand prix Gounod remporta-t-il ?
13. Où fit-il exécuter sa première œuvre ?
14. Que trouva-t-il en rentrant chez lui ?
15. Où M. Poirson s'était-il placé pour écouter la musique de son ancien élève.
16. Dans quelle ville d'Allemagne Gounod se rendit-il dans sa jeunesse ?
17. Dites ce que vous savez de cette ville.

18. Qui Gounod avait-il connu à Rome ?
19. Racontez, en quelques mots, la vie de Mendelssohn.
20. Qu'avait donné à Gounod la sœur de Mendelssohn ?
21. Laquelle de ses partitions Gounod joua-t-il devant le grand compositeur allemand ?
22. Quelle question fit-il à Gounod ?
23. Parlez de Cherubini.
24. Quelle était, à cette époque, la réputation de Cherubini ?
25. Quel est celui des deux musiciens qui est maintenant considéré comme le plus illustre, Beethoven ou Cherubini ?
26. Citez les titres de quelques-unes des œuvres de Beethoven.
27. Gounod n'avait-il pas d'autre talent que celui de la musique ?
28. Qu'a l'intention de faire sa famille ?
29. Le maître n'avait-il que des qualités intellectuelles ?
30. Que lui envoya Saint-Saëns en 1893 ?
31. Gounod le remercia-t-il de vive voix ?
32. Où est située la ville de Saint-Cloud ?
33. Pourquoi Gounod avait-il tant d'amitié pour Saint-Saëns ?
34. Que pensez-vous de Gounod comme homme et comme compositeur ?
35. Quand mourut-il ?

Trente-neuvième Leçon.

Curiosités du Calendrier.

Si quelque habitant de Vénus ou de Mars venait faire un tour sur notre globe aux environs du 1er janvier, peut-être serait-il fort surpris de voir tous les citoyens et citoyennes se congratuler si vivement d'avoir une année de moins à vivre en ce bas-monde.

Sans doute la vie ne vaut pas cher, les années s'envolent vite, et Lamartine a eu raison de dire de chacune d'elles :

C'est encore un pas vers la tombe
Où des ans aboutit le cours,
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours !

Mais enfin, en face de l'orgie des étrennes de toute nature que la vieille année lance au seuil de la nouvelle, et devant la tempête de cadeaux et de compliments qui souffle en tourbillons pendant quinze jours sur toute l'humanité, masculine et féminine, adulte ou enfantine, notre observateur extra-terrestre ne pourrait s'empêcher de conclure que vraiment tout le monde est dans la joie, dans le délire, du bonheur d'approcher un peu plus du tombeau. A toutes les bizarreries de la nature humaine, notre voyageur céleste ajouterait encore, sans doute, l'inconséquence, et son impression serait évidemment que, si nous sommes doués de facultés intellectuelles, la logique n'est pas notre qualité dominante.

Et, à ce propos, que l'on me permette de répondre à la question tant de fois posée et souvent si singulièrement discutée depuis quelque temps sur le commencement et la fin d'un siècle. Il est assez inexplicable que la moitié des discuteurs déclare que l'année 1900 appartiendra au vingtième, par la raison qu'un enfant de 0 an et quelques mois existe bel et bien.

Or, il est constant que la première année de notre ère a été comptée l'an 1, et non pas l'an 0. Le premier siècle a commencé l'an 1 et a fini l'an 100. Le deuxième siècle a commencé l'an 101 et fini l'an 200. Le dix-neuvième a commencé en l'an 1801 et finira le 31 décembre de l'an 1900.

L'an 1 veut dire l'an premier, et non pas un an accompli plus une nouvelle année courante.

Le vingtième siècle commencera donc le 1er janvier 1901.

Nos lecteurs savent que l'ère chrétienne n'a pas été imaginée il y a dix-huit siècles, et ne date pas pratiquement de la naissance de Jésus. Cette ère fut proposée pour la première fois au sixième siècle seulement, par un moine du nom de Denys, surnommé le Petit, qui vivait à Rome vers l'an 580. Ses calculs l'avaient conduit à admettre pour la naissance de Jésus l'an de Rome 753, et cette base est le fondement de

l'ère chrétienne, qui n'a été adoptée qu'en l'an 800, par ordre de Charlemagne, après son couronnement. Mais le calcul de Denys le Petit est en erreur de quatre ans, attendu que, d'après la tradition même, Jésus est né sous le règne d'Hérode, lequel est mort l'an de Rome 750. Des calculs qu'il serait trop long de reproduire ici indiquent pour la naissance de Jésus la fin de l'année 749 de la fondation de Rome, et pour sa mort la 36e année après cette date. L'ère chrétienne adoptée, qui fait mourir Jésus à trente-trois ans, est trop courte de quatre ans. Le 1er janvier de l'an 1 est le 1er janvier de l'an 750, et non de l'an 754. L'année 1892 est en réalité la 1896e après la naissance de Jésus. Malgré l'erreur reconnue, il serait évidemment impossible de rien changer aujourd'hui à cette origine, base de toutes les dates historiques de l'Europe depuis plus de mille ans. Quant au commencement de l'année, les rois de France adoptèrent tantôt Noël, tantôt Pâques, et c'est ce dernier usage qui régnait lorsqu'en 1563 Charles IX fixa le commencement de l'année au 1er janvier. D'autres continuaient de suivre l'usage romain de commencer l'année au 1er mars, comme au temps de Jules César. Ces divers systèmes de chronologie sont souvent une source de confusions inextricables dans la lecture des chroniqueurs du Moyen-Age. Pâques étant la date la plus mobile qui se puisse imaginer, puisqu'elle peut correspondre à tous les jours compris entre le 22 mars et le 25 avril, on rencontre des années qui ont eu deux ou trois mois d'avril presque complets, par exemple l'année 1347.

Il faut avouer, du reste, que rien n'est plus arbitraire que la fixation du changement d'année. Pourquoi le 1er janvier, le 25 décembre, le 25 mars, ou quelque autre date que ce soit ? La terre tournant autour du soleil suivant une ellipse peu différente d'une circonférence, une telle figure n'a ni commencement ni fin, de sorte que la nature elle-même ne s'est

pas chargée de marquer où l'année commence et où elle finit. Pourtant les saisons existent. L'impression la plus naturelle, semble-t-il, serait de commencer l'année avec les beaux jours, au 1er mai, par exemple. Oui, mais le printemps de notre hémisphère boréal est l'automne de l'hémisphère austral, et quand le linceul de l'hiver étend ses neiges sur la France, l'Allemagne et la Russie, la Patagonie et la Nouvelle-Zélande se délectent aux rayons du soleil d'été. Voilà pourquoi les noms, d'ailleurs si euphoniques, du calendrier républicain, ne peuvent être appliqués au globe entier : ils ne sont pas astronomiques, et, j'en demande bien pardon à tous les corps d'état du monde entier, nul ne peut rien construire de durable en fait de mesures du temps ou de l'espace, comme en fait de n'importe quoi, si l'on est en désaccord avec MM. les astronomes. Les rois, les ministres, les décrets passent : le ciel reste, et la terre est dans le ciel. Donc, Thermidor de Paris étant Pluviôse de Buénos-Ayres, Floréal de Melbourne étant Brumaire de Londres, c'est là un calendrier inacceptable pour l'ensemble du globe.

CURIOSITÉS DU CALENDRIER.

Questions.

1. Quelles sont les planètes du système solaire ?
2. Pourquoi un habitant de Mars serait-il surpris de voir les habitants de la terre se congratuler le 1er janvier ?
3. Récitez les quatre vers de Lamartine qui se trouvent dans cette leçon.
4. Qui était Lamartine ?
5. Expliquez pourquoi l'année 1900 appartient au dix-neuvième siècle.
6. Quand l'ère chrétienne fut-elle imaginée et par qui ?
7. En quelle année Rome a-t-elle été fondée ?
8. En quelle année l'ère chrétienne a-t-elle été définitivement adoptée et par l'ordre de qui ?

9. Le calcul de Denys le Petit est-il correct ?
10. Sous le règne de quel roi de Judée Jésus est-il né ?
11. En quelle année naquit ce roi ?
12. Quelle est la date probable de la naissance de Jésus ?
13. En quelle année de l'ère chrétienne sommes-nous réellement ?
14. Serait-il possible de rectifier les erreurs de calcul qui ont été faites ?
15. Le commencement de l'année a-t-il toujours été fixé au 1er janvier ?
16. Quel est le roi qui adopta cette date ? En quelle année ?
17. Quels ont été les principaux événements historiques du règne de ce roi ?
18. Tous les pays adoptèrent-ils la date fixée par la France ?
19. Quand commençait l'année à Rome du temps de Jules César ?
20. Dites ce que vous savez de ce grand homme.
21. Dans la lecture de quels écrivains ces divers systèmes de chronologie sont-ils une source de confusion ?
22. La fête de Pâques est-elle fixe ou mobile ?
23. Entre quelles dates peut-elle arriver ?
24. Quelle particularité présenta l'année 1347 ?
25. La date choisie pour le commencement de l'année est-elle rationnelle ou arbitraire ?
26. Que décrit la terre dans son mouvement autour du soleil ?
27. Quelle serait l'époque la plus naturelle pour fixer le commencement de l'année si l'on s'en rapportait aux saisons ?
28. Dans quel hémisphère sommes-nous ?
29. Quand le printemps commence à Washington quelle est la saison qui commence dans l'autre hémisphère ?
30. Où sont situées la Patagonie et la Nouvelle-Zélande ?
31. En Australie dans quelle saison arrive la Noël ?
32. Quels sont les noms qui avaient été donnés aux douze mois de l'année dans le calendrier républicain adopté en 1792 ?
33. Ces noms étaient-ils d'accord avec les données astronomiques ?
34. Pourquoi les mesures du temps et de l'espace doivent-elles être d'accord avec les astronomes ?
35. Que signifie le mot Thermidor ?
36. Où est situé Buénos-Ayres ?
37. Quelle est la signification du mot Floréal ?
38. Dites ce que vous savez de Melbourne.
39. A quel mois de notre calendrier Brumaire correspondait-il ?
40. Le calendrier républicain était-il acceptable pour l'ensemble du globe ? Quand et par qui a-t-il été aboli ?

Quarantième Leçon.

Curiosités du Calendrier (fin).

La République Française avait fixé le commencement de l'année au 1er vendémiaire ou 22 septembre, jour de la proclamation de la République qui se trouve coïncider avec l'équinoxe. Cette date n'était pas plus mauvaise qu'une autre. Les Romains, dans le calendrier de Jules César, que nous suivons toujours en principe, commençaient l'année au 1er mars, et la numération des mois correspondait à cette origine. Septembre était le 7e, octobre le 8e, novembre le 9e et décembre le 10e. En reportant l'origine de l'année au 1er janvier, on a laissé aux mois leurs noms primitifs, de sorte que septembre est devenu le 9e, octobre le 10e, novembre le 11e et décembre le 12e; ce qui n'a plus de sens. Il eût été logique de changer les noms, comme les Romains l'avaient déjà fait pour sept mois, en donnant les noms de Mars, Aphrodite, Maïa, Junon, Jules et Auguste, aux six premiers, et ceux de Janus et Februo (dieu des morts) aux deux derniers.

Il faut avouer, du reste, qu'à certains égards les choses ne sont pas absolument simples dans la nature elle-même. Ainsi le mouvement de la terre autour du soleil ne s'accomplit pas en un nombre exact de jours, mais, comme chacun le sait, en 365 jours plus une fraction. Cette fraction empêche et empêchera toujours de faire un calendrier parfait.

Si cette fraction était juste d'un quart de jour, il suffirait d'ajouter un jour à l'année tous les quatre ans, et tout serait réglé. Mais l'année n'est pas de 365 jours 6 heures juste; elle est de 365 jours 5 heures 48 minutes 47 secondes et demie. Ces 11 minutes 12 secondes et demie de différence sont fort embarrassantes et difficiles à caser.

C'est ce qui fait que le calendrier de Jules César, qui intercalait tout simplement une année bissextile tous les quatre ans, nous faisait cadeau de trois jours de trop en quatre cents ans. Au seizième siècle, la différence était déjà de dix jours. En continuant ainsi, l'équinoxe de printemps, au lieu d'arriver le 21 mars, serait arrivé graduellement le 10 mars, le 1er mars, le 20 février, etc., rétrogradant les mois.

Les astronomes du temps du pape Grégoire XIII corrigèrent leurs devanciers du temps de Jules César, et proposèrent de supprimer d'abord les dix jours d'erreur, puis de décider que dans l'avenir les années séculaires ne seraient plus bissextiles, à l'exception d'une sur quatre. Il y a une règle bien simple pour trouver si une année séculaire est bissextile ou non ; c'est d'effacer les deux zéros de la droite ; si les chiffres restants sont divisibles par quatre, l'année est bissextile ; sinon, non. Ainsi les années 1700, 1800 et 1900, sont bissextiles dans le calendrier Julien et ne le sont pas dans le Grégorien ; 2000 le sera dans les deux.

Voilà toute la différence entre l'ancien calendrier et le moderne. Il reste bien encore une petite correction à faire, de deux jours 10 heures en dix mille ans : nos arrière-neveux la feront sans doute.

Le pape ordonna donc que le lendemain du 4 octobre 1582 s'appellerait le 15. Mais, en dehors des pays obéissant à la juridiction spirituelle du pontife romain, personne ne voulut rien changer aux habitudes. On préféra rester en désaccord avec la nature que de se mettre d'accord avec une décision papale.

On tergiversa indéfiniment. La moitié de l'Europe avait adopté la réforme, que l'autre moitié datait encore selon l'usage, ce qui ne laissait pas de créer pas mal d'embarras. L'Angleterre ne se décida qu'en 1752, ce qui est encore bien beau de sa part, car on sait qu'elle continue de résister opiniâtrement à l'adoption du système métrique et de l'unité des poids et mesures.

Aujourd'hui encore, la Russie n'ose pas toucher au calendrier Julien, consacré par la religion orthodoxe : elle est en retard de douze jours sur le soleil ; dans neuf ans elle le sera de treize, à moins que le czar Alexandre II ne complète son règne par une réforme scientifique qui s'impose à un peuple civilisé.

Encore un point. L'année n'a pas une durée absolument fixe non plus : elle varie de 38 secondes au-dessus et au-dessous de sa durée moyenne.

Elle a lentement diminué depuis le commencement de notre ère. Un centenaire de nos jours a réellement vécu vingt minutes de moins qu'un centenaire du temps de l'empereur chinois Hoang-Ti. La plus courte durée de l'année aura lieu en l'an 7600, avec 70 secondes de moins qu'en l'an 3040 avant notre ère. . . .

C'est insignifiant, et terminons cette causerie sur le calendrier en souhaitant à nos lecteurs une longue série d'années digne du meilleur des mondes. La planète que nous habitons n'est-elle pas un peu ce que nous la faisons nous-mêmes ?

Camille Flammarion.

CURIOSITÉS DU CALENDRIER (FIN).

Questions.

1. A quelle date la Convention nationale avait-elle fixé le commencement de l'année ?
2. Pourquoi avait-on choisi cette date ?
3. Quel était le neuvième mois de l'année dans le calendrier de Jules César ?
4. Les mois de septembre, octobre, novembre et décembre sont-ils à leur place dans notre calendrier ?
5. Qu'eût-il été logique de faire ?
6. Que signifie Mars ?
7. Qui était Junon ?

8. En combien de temps s'accomplit le mouvement de la terre autour du soleil ?
9. Pourquoi sera-t-il toujours impossible de faire un calendrier parfait ?
10. Quel est le temps exact qu'il faut à la terre pour accomplir sa révolution autour du soleil ?
11. Qu'est-ce que c'est qu'une année bissextile ?
12. Dans le calendrier de Jules César, tous les combien y avait-il une année bissextile ?
13. Quelle erreur ce calcul apportait-il au calendrier ?
14. Quelle différence y avait-il déjà au seizième siècle ?
15. Quel changement se serait produit dans la date de l'équinoxe de printemps si aucune rectification n'avait été faite ?
16. Quand vivait le pape Grégoire XIII ?
17. Que proposèrent les astronomes du temps de Grégoire XIII ?
18. Comment peut-on trouver si une année séculaire est bissextile ou non ?
19. L'année 1900 sera-t-elle une année bissextile ?
20. Pourquoi l'année 2000 sera-t-elle bissextile dans le calendrier Grégorien ?
21. Notre calendrier est-il maintenant absolument exact ?
22. Qu'ordonna le pape Grégoire XIII ?
23. Tout le monde obéit-il à la décision du pape ?
24. Le nouveau calendrier se répandit-il dans toute l'Europe ?
25. Quand l'Angleterre se décida-t-elle à adopter la rectification ordonnée par le pape ?
26. Qui régnait en Angleterre en 1582 ?
27. Qui y régnait en 1752 ?
28. L'Angleterre a-t-elle adopté le système métrique ?
29. Que pensez-vous de ce système ?
30. Sur quoi est-il basé ?
31. Pourquoi la Russie n'a-t-elle pas adopté le calendrier Grégorien ?
32. De combien de jours la Russie est-elle en retard sur le soleil ?
33. De combien sera-t-elle en retard dans treize ans ?
34. Le czar Alexandre II est-il encore vivant ?
35. Qui lui a succédé ?
36. L'année a-t-elle une durée absolument fixe ?
37. A-t-elle augmenté ou diminué depuis le commencement de notre ère ?
38. Combien de temps a réellement vécu un centenaire de nos jours ?
39. Quand aura lieu la durée la plus courte de l'année ?
40. Que souhaite-t-on à ses amis au 1er janvier ?

EXERCICES DE TRADUCTION.

LE GLOBE OÙ NOUS VIVONS.

Thème.

Our globe was formerly an igneous and fluid mass. No one knows how long that period lasted; it probably was millions of years. Little by little, however, it cooled; metals and minerals that were in a gaseous state became liquid and afterwards solid; but violent perturbations often interrupted the cooling process.

When the earth's surface was cool enough for water to condense, vegetation began to appear, and the inner heat of the globe gave birth to immense vegetable growths, the remains of which are now found. At the same time vaporized water disintegrated the metallic rocks, thus forming the different strata which are found everywhere on our globe. Geologists divide into four periods the period of formation of the globe: the primordial, that is to say, the one during which the earth was yet a luminous body; the secondary, when oceans covered the globe, and islands on which plants and trees grew, commenced to form; the tertiary, during which climates and zones were more definite; and the quaternary, when the outside temperature ceased to decrease. It was then that man appeared, and soon took possession of all the globe's surface.

L'HABITATION HUMAINE.

Thème.

Men have not always lived in houses. In the remotest times known to history, they lived in caverns; then, urged by their inner artistic sense and by social intercourse, they brought to their dwelling-places many improvements.

Traces of the first human societies have been found in France, England, Spain, Italy, and also in the vast desert of Sahara, which was then watered by large streams and populated by numerous tribes.

When man had invented the first tools, he chose as places of residence grottoes the approach to which was difficult. His abode thus became a fortress: he also sometimes dwelt among the branches of trees. Herodotus tells us that the Peonians built their huts on poles driven in the shallow water of lakes; and, even in our days, river dwellings are found in Guinea, China, and Siam. The remains of pre-historic river dwellings have also been found in some of the Swiss lakes.

Later on huts were built, the roof and walls of which were made of branches and clay; soon man learned to pile up stones and to fill the interstices with small pebbles and cement.

Yet these houses had no windows, and the seats were nothing but flat stones. By and by a second floor was built over the first, and doors and windows were cut in the walls to let in air and light.

We must, however, come to the nineteenth century to find twenty-story houses, which, if they are practical and provided with all possible improvements, are by no means beautiful.

SOCRATE.

Thème.

Socrates was the greatest philosopher of antiquity. In his youth he served his term as a soldier, and when he returned to Athens he began teaching philosophy. He had no school building, but he used to go through the streets of the city asking questions of his fellow-citizens, and thus getting a chance to talk to them about poetry, eloquence, and, above all, the immortality of the soul. In order to be able to bear the cold of winter and the heat of summer, Socrates went barefooted, and always wore the same clothing.

His conversations were written down by two of his disciples, Xenophon and Plato. They certainly are the highest expression of human wisdom. Socrates did not pretend to know the causes of everything, but he wished that every man should study his own soul, his good qualities, and faults: "Know yourself," was his motto. There was in Athens a class of orators called sophists, who pretended to prove that nothing was true nor was anything false; they soon became the bitterest enemies of Socrates, and publicly accused him of teaching the young impiety. He wished, they said, to introduce among the people a new religion.

The great philosopher was tried and convicted; out of 559 judges 281 declared him to be guilty. He was condemned to drink a poisoned beverage. He submitted to his sentence without protesting, for, he said to his friends, "One must respect the laws of one's country, even if they are unjust." He spent the last hours of his life in conversing with his disciples about the future life, and died without losing for a single moment his self-control.

VIE DE MAHOMET.

Thème.

When Mohammed was born, almost all the inhabitants of Arabia were heathens, and worshipped three hundred and sixty idols that were in a large building called the *Caaba.* It was even said that this structure had been built by Abraham.

When six years of age Mohammed was left an orphan, and his only earthly possessions were a flock of sheep and five camels. It was not until he had reached the age of forty-two that he commenced to preach. He saw in a dream the angel Gabriel bringing him a book, and his followers thought that his sermons were pages of that book. He taught that there is but one God, and that men will be rewarded or punished in another life for their deeds here. Many of his principles are admirable, but he permitted his followers to marry several wives, thus making woman the slave of man.

His fight against heathenism aroused the anger of those who believed in many gods, and he was compelled to flee from Mecca and to go to Medina. This event occurred in 622, and it is from that date that Mohammedans reckon the years.

After eight years of struggling, he succeeded in conquering that city, and he ordered his disciples to go there to pray as often as they could. Soon the whole of Arabia fell into his hands, and he became a powerful ruler. He died on the third day of June, 632, aged sixty-two years.

AUX ANTILLES FRANÇAISES.

Thème.

It takes ten or eleven days to go from Havre to Martinique. As soon as one lands, one finds France again. Houses, streets, buildings, and even the ringing of church bells, remind one of his native country.

One usually lands at Fort-de-France, where the highest officials of the colony reside.

Saint-Pierre, the business centre, ranks only second, but she may be proud of her wealth. To her wharves are anchored staunch vessels loaded with coffee, cocoa, etc.

Life is easy in tropical countries. Nature yields without labor the most delicious fruits; oranges, bananas, guavas, grow uncultivated.

Creoles are very hospitable. It is said that, a few years ago, a man spent several years in Martinique without having any home of his own. He used to go from one house to another, spending a month here, six weeks there.

People rise at between five and six o'clock, breakfast at eleven, dine at seven, and go to bed at ten.

On Sunday they go to church in the morning, and spend the rest of the day in delightful idleness.

CHARLEMAGNE.

Thème.

Charlemagne's reign is one of the longest known in history; it did not last less than forty-six years, and was filled with great wars and works.

In 772, Charlemagne undertook to conquer the Saxons, and it took him thirty-two years to carry out his plans. His aim was generous, but he often used barbarous means in carrying

it out. He also warred against the Saracens in Spain, and it was during his returning to France that Roland was killed in the defile of Roncevaux. Legend soon took hold of that event, and Roland was made the hero of a poem called "La Chanson de Roland."

In 800, Charlemagne was crowned Emperor of the Occident by Pope Leo III. At that time he ruled over France, Germany, three-fourths of Italy, and a large part of Spain. His empire was divided in *comtés,* over each of which an official called *comte* ruled. He made a large number of new laws, and had many churches built both in Germany and in France.

Charlemagne was an uneducated man, but he understood very well the advantages of education, and went so far as to have a school in his own palace.

Yet in spite of all these qualities, that great monarch was still a barbarian. His manners were rude, and he knew no other pleasures than hunting and swimming.

He was tall, with a broad forehead, bright eyes, a large nose, and prominent cheek-bones.

He died on the 28th of January, 814, and it is with justice that historians consider him to have been one of the greatest kings of the world.

UNE CHASSE AU LÉOPARD.

Thème.

It was in French Guiana in 1892. My friend Cazals had invited me to join him in a leopard hunt. We started at daybreak, and were accompanied by a small number of Chinese and natives who carried our weapons and provisions. We reached the hunting grounds a little before sunset, and hung our hammocks on trees near an open place in the forest. After a few hours of waiting we heard the approach of two

animals. It is needless to say that we were a little excited. Soon we saw the glowing eyes of two felines shining in the darkness.

Both of us shot at the same time, and when the smoke had disappeared, a Chinese cried out, "They are both dead." We prudently waited till morning, and we then saw that the two leopards had been killed on the spot.

A few minutes later one of our men came in bringing three cubs : the victory was complete.

RÊVERIES D'UN ASTRONOME.

Thème.

When we look at the sky during a bright summer night, we cannot but admire the beauty of the universe. The numberless stars, the brilliant planets, make us understand the majesty of the Creator; and when we think of the immense distances that separate our earth from the other heavenly bodies, we realize the insignificance of our position in space. Stars which cannot be seen with the naked eye are in fact immense suns, larger than ours, and around which planets revolve, forming systems very much like our solar system.

The earth moves around the sun at the rate of 1,929,000 miles a day, at the same time turning on its axis, floating in space like a balloon in the air. If we compare this velocity with the immense space to be passed over, we shall then begin to comprehend it. If we should reduce our planetary system to a sphere of the diameter of Paris we should find out that this motion cannot be seen even through a microscope, as the earth would only be placed a centimetre from the sun, and would take the whole year to go over this very small orbit.

L'ÉRUPTION DU KRAKATOA.

Thème.

The island of Krakatoa lies in the strait which is between Java and Sumatra.

On the 11th of August, 1883, eruptions began to break forth from a volcano situated in the island, and on the 25th an explosion occurred.

A thick column of smoke issuing from the crater, rose to a great height, then for eighteen hours a dense obscurity enveloped the island. Tremendous seas ran through the strait and rushed on the land, destroying everything.

When the sun shone again, it was seen that villages had been wiped out; the force of the seas had been such that ships and locomotives had been carried two miles inland.

Almost the whole island was covered with ashes; harvests had been destroyed, springs dried up, streams filled up, and thousands of inhabitants starved to death.

Geographical changes occurred also; entrances to harbors became obstructed by pumice stone, and sixteen islets sprang up.

LA POSTE ET LE TIMBRE-POSTE.

Thème.

When the letter-carrier brings us our mail in the morning, at noon, and in the afternoon, we very seldom think of the many difficulties that had to be overcome before attaining the almost perfect condition which the postal service has now reached.

Herodotus tells us that Cyrus had established in Persia one hundred stations for the transmission of his orders, and we know that Augustus had the same service all through the Roman empire.

Many progressive monarchs had also relay stations for their messengers ; but it was Henry III. who, in 1576, allowed the general public to use that convenience. In the United States, the first postal service was established between New York and Philadelphia, but all this was of very little practical use until Rowland Hill had invented the postage-stamp. Before that the cost of mailing a letter was so great that but few persons made use of the postal service.

In 1845 the business men of London presented R. Hill with a check for thirteen thousand pounds. From that time on, the postal service has constantly improved, and to such an extent that we are now able to mail a letter to almost any civilized country for five cents, and that we also can send money safely across the ocean by buying international money-orders.

It must be said that all governments try their best to facilitate international communications ; they offer premiums to the steamship and railroad companies which deliver mail most promptly.

This ease of communication has greatly benefited trade, and has contributed to the ever-increasing wealth of the world.

LA PANTHÈRE.

Thème.

Doctor Leblanc was very fond of animals. During his stay in Senegal he always had many pets, but among them Félou, a panther, was by all odds the most clever.

When Doctor Leblanc bought him, Félou was but three or four months old ; he was not only gentle, but very timid ; a noise drove him nearly crazy, and he never would leave his master for a moment. He was called to his meals by the clinking of a knife on a plate, and he was very particular

about the way in which his meat was presented to him. He would not touch a large piece of meat; he must have it nicely cut in small pieces.

When his master went to Gorée, Félou was shipped on a schooner, but as the boat was delayed, Félou broke his cage, quickly landed, entered a house through a window, and stole a piece of roasted meat that was on the table. Eight days later the poor panther arrived at Gorée. It was a great joy for both master and pet. As one of the legs of the animal was broken, Doctor Leblanc set it, and Félou underwent the operation without trying to bite. Within a week the wound was thoroughly healed.

When Doctor Leblanc returned to France, leaving his pet in Africa, Félou's temper changed for the worse, it became necessary to cage him, and he died two months later.

LE PIGEON MESSAGER.

Thème.

It was only in the second half of the last century that carrier-pigeons became known in Europe, although the Greeks had used them to make known the name of the victor in the Olympic games. During the siege of Paris (1870-1871), those birds were utilized to convey news from the provinces to the capital. Their swiftness and their instinct are both admirable. They can easily go 60 miles an hour, and there are many examples of much greater speed. For instance, in 1885, four carrier-pigeons flew from Paris to Buda-Pesth in seven hours, which is at the ratè of about 105 miles an hour. It is in Holland that the best results have been attained, and it is probably the only country where pigeons have been taught to go and come back from one city to another. Usually they have to be taken away from their house, where they return

when they are set free; but in Holland they have been trained to make round trips between two cities.

These clever birds can be employed for many useful purposes, and only recently, in the United States, fishermen have begun to use them to carry to fish-dealers in the cities news about the success or failure of the fishing expeditions.

It must be said, however, that carrier-pigeons are not able to make any headway in stormy weather, which will prevent their being used to inform people on land when a vessel is in danger of being wrecked.

L'ELÉPHANT.

Thème.

THERE is no more useful animal in India than the elephant. He can be trained to do the hard work of a laborer, and also take care of infants. He will carry heavy burdens, and will also take a baby out of its cradle and place it in the lap of its mother.

For travelling purposes the elephant has no equal; thick woods, deep rivers, are no obstacles to him, and he is as obedient as any servant. At the order of his master he kneels down to allow the travellers to climb on his back, and his gait is quite rapid. He marches alone, seemingly unconscious of the load he has to carry, picking here and there a bunch of grass, and eating all the way without slackening his pace. If the journey is long, when the caravan stops for the night, the elephants are unloaded and after being shackled they are allowed to roam around. At daybreak they promptly answer the call of their master and the journey is resumed. Unhappily, ivory dealers mercilessly hunt the poor animals, and it is to be feared that if a law is not enacted to protect them, they will soon be extinct. It is then only that people will

realize their great usefulness. Men are very thoughtless, and they very often destroy by their rapacity fortunes given to them by nature. They are like the Indian who cut down his apple-tree in order to have less trouble to get the fruit it bore.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

Thème.

It goes without saying that vocal music preceded the use of musical instruments. There are many theories as to how man came to invent wind and stringed instruments. According to Diodorus of Sicily and Lucretius, the rustling of the air through the reeds gave the first idea of wind instruments, while man came to think of stringed instruments on hearing the noise made by bow-strings. From the time of Moses on, music was a part of the Hebrew religious services, and in David's time, the harp, cithara, trumpet, cymbals, etc., were already known.

Egypt is usually thought of as the cradle of human knowledge, and, according to a large number of archæologists, we are indebted to her for the flute, triangular harp, lyre, and several other instruments, the pictures of which have been found on the tombs of the Pharaohs.

It may be safely said that music was known to all ancient nations in a more or less perfected form. The first music of the Romans came to them from the Etrurians, and in the fifth century B.C. the number of musicians who were to attend a funeral was fixed by law. When Greece had been made a part of the empire, musical art rapidly progressed. It is a well-known fact that Julius Cæsar was very fond of it, and there were in his time in Rome between one thousand and twelve hundred musicians whom he had collected. Nero supported five thousand musicians, but, after his death, they were

sent away from Rome, and henceforth the art of music declined until it received new life by being introduced into the ceremonies of the Christian church.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE (fin).

Thème.

The first music in Christian churches was taken from the Hebrews. Constantine was a patron of that art, and it commenced to develop under his patronage. Later on, Ambrosius, bishop of Milan, composed the *Te Deum*, which we yet hear in our churches.

In the eighth century, musical instruments began to be better known. Charlemagne was presented with an organ by Kalif Haroun-al-Raschid, and in 812 he had one built in Aix-la-Chapelle, his favorite place of residence; but that instrument was not used in churches before 840. During the period of the Renaissance, Francis I. of France, Charles V. of Spain, Henry VIII., and Queen Elizabeth were great patrons of music; Luther, Melanchthon, and even Erasmus were good musicians. Up to the. sixteenth century, music had only found an expression in church and chamber compositions; from that time on, dramatic music holds a prominent place in the world. It was in Italy that it was first tried, but from the seventeenth century it ceased to flourish there. Comic opera made its first appearance in France about 1733, and the founding of the National Conservatory in the beginning of this century gave musical art considerable prominence.

In Germany Wagner has given a great impetus to orchestral music, and his operas, from that standpoint, may be considered as perfect.

DU GUESCLIN.

Thème.

Brittany, where Bertrand du Guesclin was born in 1320, is on the western coast of France. When fifteen years of age he took part in a tournament, and at once made for himself a reputation for courage. At that time there was war everywhere, and Bertrand had many opportunities to fight. He conquered the King of Navarre in Normandy, and then went to Spain to combat the Black Prince, son of Edward III. of England. A battle was fought near Navarette, in which Du Guesclin was taken prisoner. His ransom, which was promptly paid by the king of France, was made one hundred thousand pounds, and the hero was set free.

About that time he was elevated to the rank of high constable, which was the highest dignity under the old monarchy. The high constable was given the command of all armies, and the right to chose officers for all regiments. Until that time, this high dignity had only been conferred on noblemen. Du Guesclin wished to refuse it, but the king wrote him that no one more than he was worthy of such an honor. At that time one third of France was in the hands of the English, and as the soldiers had been frightened by the defeats of Crecy and Poitiers, it was thought best to inaugurate a new system of war, and to substitute skirmishes, ambuscades, and the siege of cities for battles in open fields. In this Du Guesclin was completely successful.

He was besieging Chateau-Randon when he fell ill. As the commander of the place had promised to surrender if he were not rescued, he came and placed the keys of the fortress on the coffin of the French general. Bertrand du Guesclin was buried in Saint Denis in the tomb of the kings of France.

COPERNIC.

Thème.

Copernicus was the first astronomer worth mentioning.

As he lost his father very early, he was brought up by his uncle, Luc Wasselrode, the bishop of Warmie. He thoroughly studied Greek and Latin literatures, and acquired a pure and elegant style. After having completed his classical course, he studied medicine, but paid more attention to mathematics and philosophy than to anything else.

At the age of twenty-three he went to Italy, and pursued with enthusiasm a course in astronomy given in Bologna by Dominique Ferrare. He soon became personally acquainted with his teacher, and the two men were afterwards united by a profound sympathy. In 1499 Copernicus was offered a professorship of mathematics in the University of Rome. In 1502 he returned to his country, soon became a priest, and henceforth his whole life was devoted to science and charity. He had a laboratory in which he prepared medicines for the poor, and at night he observed the stars; but as telescopes were then unknown it was more upon theory than actual observation that he built his system of the universe.

He hesitated a long time before publishing the results of his studies, and it was not until 1541, when he already had reached the age of sixty-eight, that he made up his mind to dedicate his work to Pope Paul III.; he had the good luck to die before his theories were censured by the church.

AU BÉNIN.

Thème.

When I arrived in Akou it was almost dark. The next morning I got up early to go out in order to gather plants and

flowers. The ground around the village is very fertile, and since it is not much higher than the river Niger, it is flooded every year, and being always in a moist state is covered with the most beautiful vegetation.

I had been walking for some time when I saw some girls busy milking their cows in front of their cabins. I could not resist the temptation of having a drink of milk, and for a few *cauris* I was given permission to drink to my heart's content. I also bought of an old woman a few honeycombs, and had thus a good breakfast.

The people in Bénin live on a kind of bread made of millet and corn flour; they also go hunting and fishing. They own large numbers of cattle, but cows are here of small size.

Their huts are built of bamboo and reeds, and the roofs are made of straw. The interior of each cabin is sometimes divided into two parts, and they hardly use any furniture at all.

Each house is surrounded by a garden which is enclosed by a live hedge formed of shrubs of the palm-tree family. This hedge grows so thick and bristles with so many thorns that it is a safe defence against wild animals.

AU BÉNIN (fin).

Thème.

The people of Bénin are not cruel when they are not excited by war or intoxication; but when they are under the influence of either, their cruelty knows of no limit. They are fond of festivals, and they have so many of them during the year that, if it were not for the women and slaves, their fields would remain uncultivated. The most important of their festivals is the one they celebrate in September, when yams begin to ripen. That festival lasts for ten or twelve days

and human sacrifices are in order. All the neighboring chiefs must go to Oueni, Bénin's capital, where they are passed in review by the king. On the next day the king presides over an assembly of his vassals and settles the difficulties that have arisen between them. On the tenth day he and his courtiers go to the market-place, where the new yams are partaken of by him and his followers.

There is in Bénin a superstition which is almost always found among uncivilized peoples; it is the killing of animals which are supposed to be laden with all the sins of the nation. In Oueni a sheep and a goat are slaughtered and thrown into the river, and the people believe that their sins have thereby been wiped out.

MICHEL-ANGE.

Thème.

Michael-Angelo was born near Florence. His father, who was a nobleman, had him thoroughly educated. When fifteen years of age he became the pupil of a celebrated painter. At that time Lorenzo de Medici, who loved the arts, ruled over Florence. He showed Michael-Angelo such a consideration that the other artists became jealous of him.

Angelo began very young to study sculpture, and, in order to become a thorough artist, he learned anatomy.

He was about thirty years of age when he was called to Rome by Pope Julius II. A few years later he was intrusted, by one of Julius' successors, with the decorating of the nave of the *Sistine Chapel*. Those mural paintings, which even now are greatly admired by tourists, required twenty months of incessant labor. It is also in the Sistine Chapel that is to be seen the *Last Judgment*, which includes more than one hundred figures.

The last years of Michael-Angelo's long life were devoted to sculpture only, and it is he also who made the plans for the cupola of Saint Peter's cathedral, the largest in the world.

When he died, he was given a magnificent funeral, and was buried at Florence in a church used as a resting-place for great men.

EN BALLON!

Thème.

It was on the 25th of May that we left Washington for an aerial trip. Our balloon had been gotten ready for us in *Lafayette Park.* Our instruments were hanging on the walls of the car, and a party of friends was there to say "good-bye." The moment of departure is always solemn, and when the aerostat begins to rise in the air, the travellers experience a singular and unique sensation.

The earth is sinking below us, the group of friends who came to see us off grows smaller and smaller, their cries of good speed are growing weaker and are soon drowned in the noise of the city. We now take in at a single glance the thousands of roofs, the domes, steeples, parks, and public buildings of the city; it is indeed a fairy-like sight.

Soon we cross the Potomac, which from that dizzy height looks hardly wider than a creek; the hills of Virginia seem to level themselves to the ground, the earth presents the appearance of a flat surface. Yet in the midst of such a delightful ascent, one commences to think about the balloon; doubts come to the mind on the safety of the conveyance, if the gas should escape too fast? . . . if the net-work that supports the car should break? . . . if we should meet a cyclone? . . . but one quickly finds out that the chances of accidents are but few, and that a balloon in the air is fully as safe as a boat on the water.

EN BALLON! (suite).

Thème.

We left Washington at twenty minutes past five, and ten minutes later we had ascended to a height of six hundred metres and were going at the rate of twenty-six kilometres an hour. The temperature, which was lower at an altitude of four hundred metres than on the ground, rose two degrees when we reached the height of six hundred metres.

From our car we could hear the noises below and the one we heard most distinctly was the barking of dogs. At twenty-five minutes past five we passed over the old town of Alexandria (Virginia), and the people greeted us with a hearty hurrah. Soon after we saw in a south-easterly direction, a storm of great proportions; claps of thunder were heard and lightning was seen. The keen air had given us an appetite and we had then a little lunch. All the while we were going, and we soon floated over the woods that surround Mount Vernon, but the storm seemed to attract our balloon and we were approaching each other very rapidly. We hesitated what to do, as we could either ascend high enough to pass over the clouds or descend, if we should do it at once. While we were thinking the matter over, the clouds, some of which were as dark as ink, were crowding one on the other, and after reflecting a few moments we made up our minds to alight.

EN BALLON! (fin).

Thème.

When we started to come down, it was high time; the rain was beginning to beat on our balloon; we could hear the roaring of the wind, and the top branches of the trees were twisted by the storm. We cast our anchor, and almost at once our

aerostat stopped on the edge of a wood. At that time the storm was raging, and a pouring rain soon transformed the roads into torrents. Thanks to some obliging countrymen, we were, nevertheless, able to put under shelter our instruments of observation. Our aerial journey had lasted about thirty minutes. Chance had carried us from the Capital City to the beautiful country seat where the founder of our country sleeps his last sleep. About half-past six we took the electric car and were back in Washington at a quarter of eight.

It is difficult to analyze one's impression after a trip of that kind. It looks like a dream, but I should say to those who are tired of travelling by rail or by boat: "Try an aerial journey; you will bring back from it an impression never felt before; you will find in it pleasures and sensations heretofore unknown to you, and when the day comes when man travels in the air as he now does on land and water, you will be proud to say to your fellow-men: all that which is new to you has been known to me for years.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE DE 1883 EN ITALIE.

Thème.

In 1883 occurred in Italy the most terrible earthquakes of this century. The pretty island of Ischia, which lies in the Bay of Naples, was shaken to its very foundation, and in one day was changed from one of the loveliest spots on earth to a gloomy, death-stricken place. This catastrophe took place on July the 28th. While people were enjoying the lovely evening, a deep rolling sound was suddenly heard, and in fifteen seconds there was nothing left on the island but a heap of debris, under which almost the whole of the population was buried.

The town of Casamicciola, one of the most delightful summer resorts in Italy, was completely destroyed, and nearly two thousand people were crushed to death. During all the night nothing but heart-rending cries and moans were heard. What remained of the inhabitants rushed to the shore, trying to get into the fishing-boats lying at anchor in the small creeks and inlets that indent the coast of the island. Women and children were running through the streets crying out, "Have you seen my husband? Have you seen my son?"

On the next morning it was seen that hardly a single house was left standing, and corpses were found everywhere. Battles are horrible, but they are mere plays compared with earthquakes.

BLANCHE DE CASTILLE.

Thème.

Blanche de Castille's biographers do not agree upon the date of her birth; some pretend that she was born in 1184, while others argue that it was in 1188. In spite of the feudal laws and customs, she succeeded in obtaining the regency of the kingdom and the guardianship of her son, Louis IX. She soon had to fight against many of the nobility, who tried to overthrow her government; but partly by force, partly by diplomacy, she quickly conquered the coalition which had been formed against her.

When the king became of age, she turned over to him the kingdom, then in a prosperous condition. Nor was her work at an end. In 1268, Louis IX. went to Palestine on a crusade, and it became the queen's duty to send him re-enforcements and money. This she did for four years, and when the wealth of France had been exhausted, in 1251, she ordered the nobles to go to the Holy Land to fight under the flag of their king.

Louis IX. had in his mother the utmost confidence, and he often called her the "illustrious queen of the French."

Blanche was haughty, but noble and kind to the poor. She was energetic and was possessed of all the qualities of a great ruler. She died in 1253.

CATHERINE II. DE RUSSIE.

Thème.

Catherine II., whom her people have surnamed the mother of her country, was not a Russian. She was born in Pomerania and only came to the throne through events very seldom met with in history. She was a learned woman and liked reading and studying. P. Bayle, Plutarch, Tacitus, and Voltaire were her favorite writers. When, after the death of Elizabeth, her husband, Peter III., ascended the throne, there was between the husband and wife a profound antipathy. She soon organized a conspiracy, in which, being helped by the Orloffs and some other noblemen, she succeeded in having her husband sent as a prisoner to a palace near Saint Petersburg. She was made empress on the 9th of July, 1792. As a ruler, she showed herself equal to the task which confronted her, and in spite of conspiracies and the discontent of some of the people and of the army, she succeeded in holding the power for thirty-four years.

She did the Russian nation a great deal of good. She granted amnesty to many political exiles, and founded hospitals, cities, schools, manufactories, etc.

In her foreign policy, she endeavored to carry out Peter the Great's plans, that is to say, the annexation of Poland and the re-establishment of the Byzantine empire. Through her wars with Turkey, she gained the peninsula of Crimea and

the freedom of the Black Sea for the Russian navy. She also fostered arts and literature, and called to her court philosophers and thinkers from all countries. She died in 1796, and her son, Paul I., succeeded her.

LA REINE VICTORIA.

Thème.

When a child, Queen Victoria was sometimes called "Mayflower," because she was born in that beautiful spring month. As long as she was ignorant of the high station in life that was in store for her, she did not like to study, but when she became aware of it she gave herself heart and soul to the duties that were imposed upon her. She rapidly acquired a thorough knowledge of mathematics, music, and drawing, and became proficient in ten languages.

She was crowned in Westminster Abbey in 1837, and soon after (1840) married her cousin Albert of Saxe-Coburg-Gotha. By his tact and skill he gained a prominent place in the politics of the state, and when he died in 1861, it was seen how deeply he had impressed his ideas upon statesmen. Queen Victoria, although she spends part of every winter in Nice, officially came but twice to France, the first time in 1843 and the second in 1855. During the latter trip, she was received in Paris with great pomp and ceremony, and for a whole week she was royally entertained by Napoleon III. and his court.

In September, 1870, Napoleon, his wife, and son took refuge in England, and it is said that to this day Queen Victoria has remained a devoted friend of ex-empress Eugénie.

VIE DE BERNARD PALISSY.

Thème.

The art of enamelling pottery was invented by an Italian named Lucca della Robia, who lived in Florence about the end of the fifteenth century, and for a long time Italy carefully kept her secret. It was Bernard Palissy who, first in France, succeeded in making pottery fully equal to the Italian product.

That great man was born about 1510. As he was poor, he had to learn a trade that would support him. He therefore became a surveyor, and went from city to city, from village to village, in order to survey the ground. It was in 1535 that he saw for the first time one of those beautiful enamelled Italian vases. Henceforth he had but one aim in life, the making of a similar vessel. He had to undergo many trials before succeeding. One day he even went so far as to use his own furniture as fuel for his furnace. At last, after fifteen years of incessant effort, he brought out a superb specimen of enamelled pottery. His triumph was then as great as his misfortunes had been. Catherine of Medici and Henry II. became his patrons, and he was given a home in the Tuileries, where he had a shop built for his own private use.

Palissy died in 1589; his works were scattered, yet the museum of Cluny in Paris and that of the national porcelain manufactory of Sèvres own a large number of them.

Bernard Palissy was not only an artist, he was also a geologist, and was the first to build a theory on the different strata of our globe.

His life gives us a great example of perseverance and ceaseless labor, finally crowned with success.

LES COLLECTIONNEURS.

Thème.

Collectors are queer people. Some will collect books, engravings, or coins; others will collect canes, keys, labels, or buttons; but all of them seem to give themselves body and soul to their passion. The collector of autographs is, however, the most objectionable. He makes himself unpleasant to all by troubling everybody in order to increase his collection.

Several good anecdotes are told of Alexandre Dumas, but the best one refers to the prince of Metternich, from whom the novelist got twenty-five bottles of excellent wine in exchange for his autograph.

A newspaper relates the story of M. de Malbos, who began to collect all kinds of native woods when he had reached the old age of seventy-seven. He succeeded in gathering about three hundred kinds, from which he had nine hundred canes made; and when he died, he bequeathed his collection to the museum of the city of Privas, where it can now be seen.

VIE DE HENRI IV.

Thème.

There are few kings whose names have remained so popular as that of Henry IV., and this is owing to his bravery and to what he did for his people.

For a long time France had been ruled over by cruel and incapable princes, but Henry endeared himself to his people by his careful and skilful administration.

On the 18th of August, 1572, he married the sister of Charles IX. This event took place six days before the fatal night of Saint Bartholomew.

With the death of Henry III., who was assassinated in

1589, the last king of the Valois family had disappeared, and the throne fell to Henry, but as he was a Protestant he had to conquer his kingdom.

The Catholic armies were commanded by Mayenne, while he himself led the Huguenots. He conquered Mayenne at Arques and Ivry, but he never was able to capture Paris.

After having twice laid siege to that city he made up his mind to become a Catholic, and in 1594 he triumphantly entered the capital.

However, the Spaniards, who had helped the Catholics against the king, were still possessed of two provinces, Picardy and Burgundy. Henry defeated them near Dijon.

He then thought of bettering the condition of his people. By the Edict of Nantes, he gave the Protestants freedom to worship God according to their faith. He now turned his attention to the welfare of the peasants, and a few years later the country was in such a flourishing condition that those who had been through it but a few years before did not recognize it.

That excellent monarch was killed by a fanatic on the 14th of May, 1610, as he was going to call on Sully, his prime minister.

PIERRE LE GRAND.

Thème.

Peter I. may be said to have been the founder of the Russian empire. When he came to the throne, industries, arts, manufactures, were completely unknown there. He called to his court men from all countries, and thus succeeded in developing commerce, art, and industries among his people. He was not only a good organizer, he also was a great general; he had to fight the Swedes, Persians, and Turks. In all his wars his enemies were conquered by him, and when he died he had gained control over the White, Azof, Caspian,

and Baltic seas. What, however, remains as his best title to glory is the founding of Saint Petersburg.

In order to carry out his plan, marshes had to be drained, the course of the Neva river had to be regulated, and the whole province, where now stands the beautiful capital of the Russian empire, had to be conquered from the Swedes. He succeeded in triumphing over all these obstacles, and when he died, his empire was acknowledged by all to be one of the most important in the world. Ever since, Russia has kept on developing, and her natural wealth is said to be well-nigh unlimited. Peter, however, had his faults; he was tyrannical and cruel, but it remains to his credit to have made Russia what she is now, a very powerful country.

A TOMBOUCTOU.

Thème.

Before the occupation of Timbuctoo by the French, that city and her environs were always pillaged by the Touaregs. The Touaregs are a nomad tribe whose name means *forsaken by God.* They had formerly the reputation of being terrible and dauntless warriors, but in fact they are rather cowardly, and never dare to attack their enemies in broad daylight. Their usual tactics are to surround the enemy's camp at night and to crawl in like hyenas.

The French garrison has put an end to their expeditions, and one can now safely go through the streets of the town at any time.

Timbuctoo is a rather poor place; the markets are not well provided, and the only grains grown by the natives are millet and rice. Yet the soil is fertile, and would yield rich harvests if it were properly cultivated. The city itself contains a number of famous mosques, and in former times it was called

the holy city. It is now an important trading centre. It is here that the different tribes meet to exchange salt, grains, cotton goods, honey, etc. It cannot be doubted that within a few years that town will become an important commercial city, which will thrive and increase both in population and wealth.

LIVINGSTONE.

Thème.

David Livingstone was born in Scotland. He had, in his youth, a great craving for education. By dint of perseverance and without a teacher, he learned Latin, Greek, botany, and geology ; and at the age of twenty-seven he received the degree of doctor of medicine. One day, while studying the map of Africa, he noticed that the centre of this vast continent had been left without geographical indications. From that day he became desirous of exploring that unknown country in order to give those unhappy barbarians religion and civilization. He sailed to the Cape of Good Hope, and thence went to live with the chief of a savage tribe to become acquainted with the language and habits of that country.

Soon afterwards he discovered the lake Ngami and the Zambeze river, only the mouth of which was known to Europeans. Finally he reached Saint Paul de Loanda, where he rested for five months.

Then, instead of returning by sea to Cape colony, he went across the whole continent, travelling from west to east. Neither fatal fevers nor wild animals could deter him from his project, and after having viewed the falls of the Zambeze river, he reached Quilimane on the Indian Ocean. He had thus succeeded in traversing the very centre of Africa, a country which Europeans had never trodden before.

He then went back to England, which he had left sixteen years before.

LIVINGSTONE (fin).

Thème.

Stanley left Zanzibar in the first part of February, 1871. He was accompanied by a large number of negroes, who carried all that was necessary for such a long journey. They marched in a westerly direction, trying all the while to gather information about Livingstone. After travelling for several months, Stanley heard that the famous explorer was resting in a small village called Oudjiji on the banks of Lake Tanganyika. He hastened to that place, and had the good fortune to meet Livingstone there.

After staying with him for a few days, Stanley urged him to return with him to Europe, but the doctor flatly refused, being desirous of exploring the country west of Lake Tanganyika. Stanley then went back alone to Europe, bringing with him letters from Livingstone to his relatives, and the diary in which he had written his observations on the country through which he had journeyed.

Stanley received in France an enthusiastic welcome, while he was coldly received on the other side of the Channel. Livingstone, according to what he had said to Stanley, resumed his explorations, but near Lake Banguelo he fell a victim to malarial fever; his strength rapidly failed, and on the 1st of May, 1873, his faithful servants found him dead in his cabin.

They would not abandon the remains of their master, but embalmed his body as well as they could, and took it to Zanzibar, where they arrived in February, 1874.

The remains of the great explorer are now resting in Westminister Abbey.

ARY SCHEFFER.

Thème.

When Holland was temporarily annexed to France after the glorious campaign of 1794, Ary Scheffer was naturalized a Frenchman, nor did he afterwards forsake his new country. When quite young he entered the studio of Pierre Guérin, where he had as fellow-students Géricault and Delacroix. During the first part of his life he became a politician and was initiated into several secret organizations, but after the revolution of 1830 he supported the constitutional government of Louis-Philippe, and was even intimate with the royal family. Yet in spite of his aristocratic relations, he kept unshaken his democratic independence.

During the revolutionary days of June, 1848, Scheffer fought in the ranks of the king's army, but he declined to accept the cross of Commander in the Legion of Honor that was offered to him.

As an artist Ary Scheffer ranks very high. Most of his subjects were taken from Goethe's masterpiece, *Faust;* he was, above all, the painter of Marguerite. His conception of the German maid is both simple and touching.

Scheffer's daughter married E. Renan, the great philospher, and Ary was the Christian name given to the son of the latter.

LA GUÉRISON DE LA DIPHTÉRIE.

Thème.

Diphtheria is among the most dreadful diseases, but this malady, which was thought to be incurable, has now been conquered.

Honor is due for this discovery to Messrs. Behring of Berlin, and Roux of Paris. These two doctors have, however,

followed the methods discovered by M. Pasteur some forty years ago. There cannot be any doubt as to the efficacy of the new treatment, as statistics show that more than ninety per cent. of the patients recover.

Doctors from all countries went to Berlin and Paris in order to study the new therapeutic agent. In the United States the *New York Herald* opened a subscription in order to raise money to prepare in America the new remedy, and the New York board of aldermen recently appropriated thirty thousand dollars for the preparation of antitoxin. Let us hope that Doctors Roux and Behring will soon succeed in finding an efficacious remedy for consumption and typhoid fever, towards which end their efforts are now directed.

LA NAVIGATION SOUS-MARINE.

Thème.

Jules Verne wrote his interesting book, *Around the World in Eighty Days*, about 1865. If he had then been told that thirty years later that journey could be accomplished in sixty and a few days, he would have been inclined to doubt the statement of his interlocutor; yet an American journalist has done it.

What is still more extraordinary is that the fantastic idea of his *Nautilus* has almost been carried out.

As far back as 1863 experiments were made in France with submarine boats, but the first one that was built was a failure.

Later on, other boats were constructed, and proved successful.

In 1894 some French naval officers experimented with two new ones, the *Gustave-Zédé* and the *Morse*.

Both of these vessels were built by the government, and

showed that they were possessed of the qualities required by vessels of that kind. They were easily immersed, and brought back to the surface of the water.

They developed a speed of eight knots, and the problem of submarine navigation is now solved.

A naval war alone will show the practical value of these inventions.

GOUNOD.

Thème.

History will tell that among the great men of the nineteenth century there was none greater than Gounod. He was about forty years old when he composed his masterpiece, *Faust*, the first performance of which took place in November, 1858. When a boy, he already had a great love for music, and he used to scrawl music on his copy-books. When he won the great prize of Rome, the first one who came to congratulate him on his success was the principal of the school where he had been educated.

Gounod then went to Leipzig, when he won the admiration and friendship of Mendelssohn, who one day compared him to Cherubini.

Gounod was not only a great composer, he was also a good writer, and when we have said that he also had refined and tender sentiments, we shall not be able to find anything worth adding to his praise. One of his favorite pupils was Saint-Saëns, the now well-known composer, and when, in 1893, the latter sent him a copy of the score of *Phryné*, Gounod thanked him by a letter full of the best sentiments.

That great man died in 1893 at the age of seventy-five, in the full enjoyment of a well-deserved and world-wide reputation.

CURIOSITÉS DU CALENDRIER.

Thème.

The Christian era was thought of for the first time in the sixth century by a monk named Denys le Petit. That monk lived in Rome about 580. He had taken as a basis for his chronology the foundation of Rome, which he thought had taken place in 753 B.C. But as, according to tradition, Jesus was born under the reign of Herod, and as this monarch died in 750 B.C., his calculations are erroneous.

It is now too late to change anything, as history rests on that basis.

We may, nevertheless, take it as correct that Jesus was born in the 749th year from the foundation of Rome, and that he died in the 36th year after this date.

The year did not always begin on the first of January; that date was adopted by Charles IX. in 1563. Up to that time the kings of France reckoned the beginning of the year, sometimes from Christmas, sometimes from Easter, while other people followed the Roman law and placed it on the first of March.

There is, in fact, no astronomical reason to commence the year on January first; the date is purely arbitrary.

During the French Revolution, the 22nd of September, being the anniversary of the proclamation of the Republic, had been selected as the first day of the year; in fact, the whole calendar had been changed. The new names of the months, that had been made to agree with the conditions of the crops or the climatic changes, had the great fault of being appropriate to part of the world only, and this is why the French Revolution did not succeed in having them adopted

by everybody. Yet it must be granted that the selected date (22nd of September) was neither worse nor better than any other.

The Romans commenced the year on the first of March, and it was only in 1563 that January 1st was adopted as the first day of the New Year. The Gregorian calendar, which we now follow, was proposed by Pope Gregory XIII. and all the countries under his power or influence began to use it in October, 1582. It was not until 1752 that England adopted it, and Russia still clings to the old one, so that she is now twelve days behind us, and January 1st in New York is December 21st in Saint Petersburg.

FIN.